This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2141

ESPRIT
DU MERCURE
DE FRANCE.

TOME III.

Vol. Fr. III. P. 214

NOTICE DE LIVRES,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Albert, ou le Désert de Strathnavern, deuxième édition, 3 vol. in-12. avec fig. et musique. 5 fr.

Ami (l') des Femmes, ou Lettres d'un Médecin concernant l'influence de l'habillement des Femmes sur leurs mœurs et leur santé; par P. J. Marie de Saint-Ursin, in-8°, orné de sept gravures en taille-douce, dédié à S. M. l'Impératrice des Français; seconde édition, corrigée et augmentée. 7 fr. 20 c.

Amis (les) d'Henri IV, Nouvelles historiques, suivis d'un Journal d'un moine de Saint-Denis, concernant la violation des tombeaux en 1793, par Sewrin, auteur de Brick-Bolding, et des trois Faublas de ce temps-là, 3 vol. in-12, port. 6 fr.

Anti-Gastronomie, ou l'Homme de ville sortant de table, poëme en quatre chants; manuscrit trouvé dans un parc, et augmenté de remarques importantes, in-18, fig. 1 fr. 80 c.

Amour et Scrupule, par madame ***, 4 vol. in-12. 8 fr.

Les Brigands de la Franconie, ou le Fils Abandonné, 2 vol. in-12. 3 fr.

Contes Moraux, par Imbert, auteur du Jaloux sans amour, et du Jugement de Pâris, 2 vol. in-12. 3 fr. 60 c.

Contes Moraux pour l'Instruction de la Jeunesse, par madame Le-Prince-de-Beaumont, extraits de ses ouvrages, et publiés, pour la première fois, en forme de recueil, 3 volumes in-12. 5 fr.

Couronnement (le) de Napoléon premier, Empereur des Français, ou Relation historique des cérémonies, fêtes et réjouissances publiques qui ont eu lieu à l'occasion du sacre et du couronnement de LL. MM. avec la liste nominative des fonctionnaires présens à cette solennité, un gros vol. in-8°, orné de trois gravures. 5 fr.

Cultivateur (le) de la Louisiane, roman historique, par M. Lamartellière, auteur des Trois Gilblas, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Les Jeux, Caprices et Bizarreries de la Nature, par Dorvigny, 3 vol. in-12. 6 fr.

Entre Chien et Loup, 2 vol. in-12. 4 fr.

ESPRIT
DU MERCURE
DE FRANCE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A 1792;

OU

CHOIX DES MEILLEURES PIÈCES DE CE JOURNAL, tant en prose qu'en vers; contenant des Anecdotes curieuses, littéraires et politiques, des Réflexions morales et des Pensées philosophiques, des Chansons, Epigrammes, Madrigaux, et autres pièces de poésie, des Contes, Nouvelles, des Dissertations historiques, et des Notices biographiques sur les Savans, les Gens de Lettres, les Artistes, etc., etc., etc.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1810.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JUL 1956
OF OXFORD
LIBRARY

ESPRIT

DU

MERCURE DE FRANCE.

RÉFLEXIONS

SUR

LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

L'on a vu des fous de tous tems;
L'on en voit aussi de tous âges;
Et ceux qui sont les plus savans
Ne sont pas toujours les plus sages.

Ce quatrain, que j'ai lu quelque part, confirme le proverbe qui dit : *Point de bel esprit sans un grain de folie ;* il semble que la Providence, en nous comblant de talens qui nous élèvent au-dessus des autres, veuille les contrebalancer par les plus grandes faiblesses, pour nous ôter tout sujet de nous en orgueillir.

Qui pourrait croire que (1) le même homme qui a

(1) Le Tasse. Voyez le Cabinet historique de Jean l'Impérial, *in Torquato Tasso.*

produit la Jérusalem délivrée, que celui que les Italiens ont comparé à Virgile, que le créateur d'Armide, etc. fût celui dont on pourrait dire :

Heureux si de son tems, pour cent bonnes raisons,
L'Italie avait eu *des Petites-Maisons*;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.

Comment traiter son amour pour la belle Eléonore d'Est; ce combat qu'il livra pour se venger d'un courtisan qu'il croyait avoir découvert, et trahi ses amours; sa fuite, où il eut à souffrir toutes les incommodités d'une extrême pauvreté, couchant dehors, mourant de faim, et n'osant paraître nulle part; cette imagination frappée d'un diable, qu'il croyait toujours avoir à ses côtés; les discours extravagans qu'il tenait avec ce spectre que lui faisait voir son cerveau blessé; les extases fréquentes où l'emportait son imagination? Comment regarder tout cela, sinon de l'œil du duc Alphonse d'Est, qui le mit sagement dans un hôpital entre les mains des médecins, pour tâcher de corriger l'humeur âcre et la bile échauffée qui étaient la cause de sa maladie?

Les imaginations trop vives sont sujettes à des accès qui vont jusqu'à la folie; Cardan en est un autre célèbre exemple. Après avoir écrit des choses que le plus grand de ses critiques (Scaliger) n'a pu s'empêcher d'admirer, il tombe dans des puérilités indignes d'un homme de bon sens. Ce philosophe a écrit sa vie. Il y fait voir une ingenuité admirable; de son aveu, il était fou achevé au moins six heures le jour. Le remède dont il dit

qu'il se servait a quelque chose d'extraordinaire ; quand il sentait les approches de la frénésie, il prenait une épingle se l'enfonçait dans la chair, se coupait, se mordait, et retenait pour ainsi dire, par ce moyen, sa raison prête à le quitter. Un de ses prédécesseurs qu'on peut appeler le patriarche des ocultistes, poussa la folie un peu plus loin (1) que lui ; c'était le bon Arnaud de Villeneuve ; de son tems l'on parlait beaucoup de l'arrivée de l'antechrist : lui-même crut trouver par ses observations, qu'il devait naître incessamment. La haine horrible qu'il avait pour l'antechrist lui inspira une telle frayeur de sa naissance, et un si grand fond de chagrin, que le pauvre Arnaud résolut de ne le point voir, en prévenant sa venue par une mort volontaire. Cette crainte de l'antechrist agit aussi puissamment sur l'esprit de Lulle son disciple, et elle fut vraisemblablement la cause du style et de la méthode étrange qu'il employa dans sa dialectique qu'un philosophe moderne définit avec raison, *l'art de discourir sans jugement de ce qu'on ne sait pas.* Je fonde mon opinion sur la réponse que faisait Lulle à ceux qui lui reprochaient l'obscurité de cette dialectique ; c'est, disait-il, afin qu'elle puisse servir quand l'antechrist viendra, et qu'on puisse répondre à toutes

---

(1) Car nous ne sommes pas du sentiment de ceux qui disent que Cardan se laissa mourir pour opérer l'accomplissement d'une prédiction qu'il avait faite sur le jour et l'année de sa mort, et pour donner en même tems crédit à l'astrologie judiciaire, où il se vantait d'être très-versé, et qu'il avait toujours regardée comme une science constante.

ses demandes en termes généraux, et l'embarasser lui-même. Cela peut se renfermer sous l'article de la faiblesse humaine.

Quelques-uns, je ne sais pas si ce ne sont point ses envieux, ont accusé Descartes d'extravaguer quelquefois; le genre de sa mort favorise cette opinion; on sait qu'il mourut d'une fièvre chaude. Platon, Epicure et Descartes, voilà à mon avis les trois plus rares génies de la nature; mais ce sont aussi selon moi les trois plus vives imaginations, les mondes sans fin, les automates, les tourbillons infinis de Descartes renferment quelque chose de si élevé, de si vaste, que j'égale ce système à tout ce que l'enthousiasme a produit de plus beau chez Homère, Virgile, le Tasse ou l'Arioste.

J'ai sérieusement pesé la différence qu'il y a entre un grand philosophe et un grand poëte, et voilà celle que j'y ai trouvé: Un poëte fait vanité de folie dans ses ouvrages; car cet aimable délire, ce beau désordre, ce feu, cette vivacité pindarique sont-ils bien d'accord avec le bon sens? Mais un philosophe débite toutes ses reveries d'un ton sévère, et prétend les faire passer pour une quintessence de la sagesse, un élixir du bon sens; l'un est fou dans les règles de Pindare, l'autre dans les règles d'Euclide; l'un crie qu'il ne sait ce qu'il dit, qu'il s'égare, et a souvent raison de le dire; l'autre soutient que tout ce qu'il dit est dans la dernière exactitude, qu'on ne peut raisonner plus juste, et le dit presque toujours mal-à-propos.

Il y a des momens que l'esprit fatigué de ses grandes conceptions est contraint de se décharger d'un fardeau

qui l'accable ; c'est une corde tendue, les efforts qu'on a faits l'ont long-tems tenue ferme ; elle se brise, et c'est alors que Socrate va à cheval sur un bâton, que Caton s'enyvre, que Platon fait l'amour, et que ne pouvant adresser à une vieille Archéanasse les fleurettes ordinaires, il trouve les amours cachés dans ses rides ; c'est dans ces mêmes momens que l'étoile polaire des ministres, qu'un homme que toute l'europe regardait avec étonnement, que Richelieu enfin s'essayait à sauter sur une planche le plus haut qu'il pouvait. Nous venons de dire que Caton pour se délasser des fatigues du Gouvernement, s'enyvrait ; et l'on dit que le célèbre M. le Fevre, maître de M. Dacier, et père de cette savante fille à qui nous devons la première traduction française d'Anacréon, et plusieurs autres anciens, ont dit que ce savant se servait du remède de Caton l'ancien pour redonner des forces à son esprit. En travaillant il avait un pot de vin à côté de sa table, et lorsqu'il se sentait épuisé de travail, il buvait un grand coup, et se remettait à l'ouvrage, il s'en forma une telle habitude, qu'il ne pouvait travailler sans boire ; cela le rendit même ivrogne sur la fin de ses jours.

Ne vous étonnez pas si ce grand homme ne raisonne pas bien ; une mouche bourdonne à ses oreilles ; si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec. On trouve dans le beau fragment qui nous reste de la conspiration (1) de Valstein,

(1) Albert Valstein.

une particularité qui prouve la vérité de cette pensée. Ce grand homme, qui du sort d'un particulier était venu au point de se faire craindre de Ferdinand d'Autriche, et auquel on nous permettra d'appliquer ces beaux vers d'un moderne :

> Ce superbe Valstein en qui l'on vit paraître,
> Le tyran de l'état, et le roi de son maître.

était troublé dans ses opérations au moindre bruit qu'il entendait ; délicat à cet égard jusques à l'excès, douze hommes marchaient incessamment autour de son palais pour donner ordre à ce qu'on ne fit aucun mouvement qui eût pu causer le moindre bruit : c'était pourtant une tête qui avait gouverné l'empire, défait Mansfeld, Bethléem et les Janissaires, et alarmé le grand Gustave.

Tous nous annonce notre faiblesse ; notre vanité a beau tenir ferme, il faut que l'homme convienne qu'il peut succomber devant un atôme, et que la moindre chose peut renverser cette intelligence qui régit l'univers. Charles VI n'en fit-il pas la sinistre épreuve ? Un fantôme ou réel ou imaginaire lui fait perdre la raison ; il l'a recouvre, un page laisse tomber sa lance sur ses armes, ce bruit étourdit le Prince, il perd une seconde fois l'entendement, et le perd sans retour.

O miseras hominum mentes!

Un seul objet peut remplir toute la capacité de notre esprit quelque étendu qu'il soit. On assure que M. de

Turenne était si occupé de (1) la bataille qu'il allait donner, qu'il ne pensa point à éviter le boulet qui le tua, quoi qu'il l'eût vu et qu'on l'eût averti. Mais parlons des savans avant d'en venir aux héros. Nous avons déja parlé de la faiblesse de quelques philosophes, j'en ajouterai encore un, mais plus digne de pitié que risible; c'est un trait de folie qu'on peut déguiser sous le beau nom de sagesse, et que le paganisme devait admirer. C'est de Porphyre (2) dont je veux parler, il avait appris sous le rhéteur Longin tout ce que l'éloquence a de plus beau, sous Plotin tout ce que la philosophie a de plus élevé : au lieu de s'énorgueillir de la profondeur de ses connoissances, il en reconnut le vide; il pleura sur la faiblesse de l'esprit humain ; la vie lui devint odieuse, la condition des hommes lui parut affreuse; il quitte Rome, théâtre où l'on applaudissait tous les jours à ses connaissances et à ses talens, passe en Sicile, va à Lilibé, et là, abimé dans la contemplation de sa misère, il cherche un endroit écarté, il évite l'approche des hommes, se couche sur le sable, et attend dans cet état la fin de sa vie. Son maître Plotin qui l'avait suivi, le trouva heureusement; il y avait déja trois jours qu'il n'avait mangé; il fallut qu'il employât toute sa science pour résoudre son disciple à vivre et à retourner à Rome. Ce trait prouve la faiblesse de l'homme de deux manières, par les justes réflexions d'un philosophe qui la reconnaît, qui pousse ses con-

---

(1) C'était contre les Impériaux, près Strasbourg, il fut tué le 26 juillet 1675.

(1) Voyez *Eunapius in Pophyric.*

noissances assez loin pour connaître qu'il ne connaît rien; et par le desespoir d'un payen que la religion ne soutient pas. Si le désespoir d'Aristote est véritable, il ne sera pas un moindre argument pour nous.

Je ne sais de quel front les Epicuriens osaient proposer leur raisonnement sur l'âme, et je trouve de la folie à le proposer sérieusement. Ils reconnaissent que la matière, quelque agile, quelque déliée qu'elle fût, quelque mouvement qu'elle eût, ne pouvait produire de sensations, et cependant ils ne voulaient point admettre de nature spirituelle, parce qu'ils ne la comprenaient pas : comment se tirent-ils d'un pas si difficile? C'est en admettant, outre la matière que nous connaissons, une espèce de matière qu'il ne connaissent pas, et à laquelle ils donnent le pouvoir de produire des sensations, qualité qu'ils refusent absolument à la matière; voilà les principes sur lesquels nos beaux esprits se sont fondés pour secouer le joug. Avant de finir cet article je donnerai encore une preuve du déraisonnement d'Epicure pour soutenir le système du hazard; il est si visible qu'on s'étonne qu'un de ses disciples nous l'ait conservé, et qu'un génie aussi rare qu'était celui de Lucrèce, l'ait fait entrer dans son admirable poëme de la nature. Voici comme il s'exprime d'un ton ferme, et comme s'il prononçait les maximes les plus constantes :

N'allez pas vous livrer à l'erreur du vulgaire,
Et croire que notre œil ne s'ouvre à la lumière
Que pour peindre chez nous les différens objets;
Que la cuisse, la jambe, et le pied ne sont faits,

Avec ces mouvemens (1), et dans cette structure,
Que pour former nos pas, et régler leur mesure,
Que les bras n'ont été unis à notre corps,
Que pour le secourir par d'utiles efforts,
Et qu'une Providence, en ouvrière sage,
Ne nous donna des mains que pour en faire usage.
Non, non; tout du hazard est seulement l'effet,
Et pour nous en servir nul membre ne fut fait.

L'œil, ajoute-t-il, ne fut point créé pour voir, l'oreille ne fut point créée pour entendre, et ainsi des autres parties du corps humain; mais on s'avisa de se servir de ses yeux pour voir, de sa langue pour parler, etc., parce qu'on vit qu'ils étaient bons à ces usages, comme on s'est servi d'un bâton pour frapper, et d'une épée pour tuer, etc. Quel pitoyable raisonnement, quelle preuve de la faiblesse de l'esprit! On a tiré ces exemples de ce philosophe plutôt que d'un autre, parce qu'aujourd'hui nos esprits forts font vanité d'admirer tout ce qu'il a dit; que dans tous leurs écrits l'on reconnaît les principes de Lucrèce, et que c'est à la lecture de cet auteur qu'ils doivent le travers qu'ils prennent. Ceux qui seront en état de lire Lucrèce y verront bien d'autres bévues; ceux qui ne le peuvent pas lire pourront de ces deux traits que nous donnons, et qui regardent les systèmes principaux des Epicuriens, celui de la mortalité de l'âme et celui du hazard, conclure raisonnablement

(1) M. Rousseau de Genève n'aurait-il point cotoyé ce système dans l'idée qu'il nous a donnée de l'état primitif de l'homme.

quelle estime on doit avoir de sa philosophie en fait de religion.

Au rapport de S. Jérôme, Lucrèce, ce père de tant de déïstes, devint fou, et ce bel esprit fut renversé par un philtre amoureux que lui avait fait prendre une maîtresse à laquelle quelques-uns donnent le nom de Lucilia. Quelques sucs empoisonnés produisirent ce déplorable dérangement, et ce n'est qu'à ses bons intervalles que nous devons ses six livres de la Nature, poëme égal à l'Enéïde, malgré les sujets secs, les matières difficiles dont il y traite, et dont quelques endroits surpassent à mon avis les plus beaux endroits de Virgile : je ne sais si du tems de Lucrèce l'on parlait autant de sentiment et du cœur qu'on en parle du nôtre, mais je sais qu'il s'en faut beaucoup qu'on les exprime aussi bien de notre tems que Lucrèce l'a fait. C'est chez lui qu'il faut étudier la nature.

Le beau tableau qu'il fait de la faiblesse de l'esprit humain à la fin du troisième livre !

L'homme, dans ses projets, inquiet, incertain,
N'aspire qu'au bonheur, et le recherche en vain :
Il s'agite, il s'émeut; changeant de lieu sans cesse,
Il croit se décharger du fardeau qui l'oppresse.
Tel, las d'être chez soi, quitte un appartement,
Qui, las d'être dehors, y revient à l'instant :
A voir de quelle ardeur l'un, vers sa métairie,
Pousse son équipage, on dirait, qu'en furie,
Le feu dévorant tout, il presse le secours,
Et vole en arrêter le pernicieux cours.
Il arrive : l'ennui, qui partout l'accompagne,

Tyrannise son cœur, le trouble à la campagne :
Il bâille, il veut dormir ; heureux si le sommeil
Ensevelit ses soins jusques à son réveil,
Où, changeant de dessein, il revole à la ville.
Pour trouver le repos, n'étant jamais tranquille,
L'homme se fuit soi-même, et se trouvant partout,
Du dessein d'être heureux ne vient jamais à bout.

LUCRÈCE, *liv. III, vers la fin.*

On excusera la faiblesse de notre traduction ; mais les pensées qu'elle rend sont si belles, si naturelles qu'on ne doute pas qu'elles ne puissent encore plaire, quoiqu'elles aient perdu la beauté de l'expression qu'elles ont chez Lucrèce. M. Rousseau, après un fort beau portrait de l'homme, fait dire dans son *Capricieux*, acte 1, scène 2, à la fin, en parlant de l'homme, auquel il donne à peu-près les mêmes couleurs que Lucrèce.

HORTENSE.

Tu me le dépeint-là d'une étrange figure,
Il est homme d'esprit cependant.

JACINTE.

Chose sûre;
Mais il n'en a pas moins le défaut que j'ai dit :
Chacun pour être fou n'a pas assez d'esprit.
Tout bien examiné, les plus grands personnages
Ne sont pas, croyez-moi, quelquefois les plus sages.
Des gens d'esprit souvent la folie est le lot,
Et par fois la sagesse est la vertu d'un sot.

C'est le sens du quatrain par lequel nous avons dé-

buté, et auquel nous avons déjà fait servir plusieurs grands hommes de commentaire. Voici encore quelques autres savans.

Le célèbre Philelphe s'étant appliqué à l'étude de la langue grecque, y fit de fort grands progrès ; il eut une dispute sur la manière de prononcer un mot grec avec un savant de son tems, grec de nation, et cette dispute alla si avant que les deux docteurs soutinrent la prononciation du mot au péril de leur barbe ; ils gagèrent, et se soumirent tous deux à se laisser couper la barbe par le vainqueur ; Philelphe l'emporta, et son antagoniste y perdit sa barbe, mais avec tant de chagrin qu'il offrit une somme exorbitante pour la sauver ; l'inflexible Philelphe n'écouta aucune proposition, et rasa net le menton du vainqueur, qui en pensa mourir de honte et de chagrin, disant peut-être :

O honte ! ô désespoir ! ô gageure ennemie !
N'ai-je appris tant de grec que pour cette infamie ?

Ce malheureux mot grec coûta une barbe ; mais le Q et le K firent bien de plus étranges ravages. Du tems de Ramus l'Université, la Sorbonne et presque tous les savans soutenaient qu'on devait prononcer le Q comme le K, et dire au lieu de *quisquis*, par exemple, *kiskis*, et au lieu de *quanquam*, *kankam* ou *cancam*. Ramus, homme d'un grand sens, mais d'un esprit contredisant, trouva cette prononciation impertinente, et soutint que le Q ne devait point se prononcer comme le K ; il cabala contre *Kankam* et *Kiskis* en faveur de *quanquam* et *quisquis*, cela forma deux partis considérables, l'Uni-

versité d'un côté, les Ramistes de l'autre ; tous les jours il se livrait quelque combat entre les deux partis, et non contens d'employer la plume et l'encre, on versait le sang, et on employait l'épée. L'Université ajourna le chef du parti contraire, Ramus, à comparaître devant Nosseigneurs du parlement ; Ramus plaida sa cause à la grand'chambre.

Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
Non, messieurs, disait-il, je ne m'en dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.

LE MISANTROPE, *acte IV, scène I.*

Ramus obtint un arrêt qui, vu les raisons alléguées de part et d'autre, permettait de prononcer à sa fantaisie : quels monumens de la faiblesse humaine ! Le pauvre Ramus porta enfin la peine de toutes ses contradictions, et fut une des victimes de la S. Barthelemi ;

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des savans.

Un certain Villemanoch, sous François Ier, n'avait le cerveau blessé que sur un article ; il croyait que toutes les princesses qui se mariaient lui faisaient une infidélité ; et lorsqu'il apprenait le mariage de quelqu'une, il se récriait contre elle, lui donnait tous les noms dus à la perfidie et au parjure. Tulenus, précepteur du cardinal Odet de Coligni de Chatillon, était certainement un des plus savans hommes de son tems ; et

le disciple qu'il avait à former, et qu'il forma avec tant de succès, en est un bon témoignage. Personne ne parlait plus sensément que lui et avec plus d'érudition sur toute sorte de matières; mais ce grand génie avait sa folie, c'était de se croire aimé passionnément d'une princesse; et après une conversation soutenue avec honneur, si l'on venait à toucher cette corde, c'était un don Quichotte, qui débitait toutes les folies imaginables sur sa dame, il s'oubliait; ce n'était plus ce savant, ce sage personnage qui parlait à fond de philosophie, de belles-lettres et d'histoire; c'était un fou achevé, qui entassait impertinences sur impertinences.

Si j'osais mettre Neufgermain au nombre des savans, je dirais de lui qu'il eut la folie de se donner très-sérieusement la qualité de poëte hétéroclite de Monsieur, frère du roi; dans le privilége de ses œuvres on lui donne ce titre, comme l'a judicieusement remarqué un grand critique. Mais en voici un du premier ordre : un homme qui savait au moins douze langues, c'est Guillaume Postel, une des lumières de son siècle. Postel ayant fait un voyage à Venise y vit une religieuse qui lui fit tourner l'esprit; elle lui fit accroire que Jésus-Christ n'avait pas racheté toutes les femmes; qu'il reviendrait encore une fois au monde, et qu'elle-même serait la rédemptrice des femmes. Postel de retour enseigna toutes ces erreurs; il composa même un livre intitulé *de Virgine venetâ;* il ajouta à ces rêveries qu'il était mort et ressuscité, et même pour appuyer son sentiment il se nommait à la tête de ses ouvrages *Postellus restitutus.* Il se rétracta en 1564; mais étant retombé

dans sa folie, il fut déclaré fou par arrêt du parlement, et comme tel renfermé dans le prieuré de S. Martin des Champs. Beze dit quelque part que Postel se vantait d'avoir l'âme d'Adam, et qu'il était frère d'un fou qui croyait être S. Jean Baptiste. Bien des gens, trompés par le visage frais qu'il rapporta de Venise, crurent sa résurrection, autre faiblesse de la part du public. Mon dessein n'est pas de faire un catalogue exact de tous les savans qui ont eu de grandes faiblesses ; mon sujet ne tarirait point, et je trouverais encore beaucoup d'exemples tant chez les anciens que chez les modernes ; mais on me permettra de rapporter encore celui-ci : peut-être divertira-t il ; il vient de bon lieu.

Un abbé, nommé Barabbally de Gaiete, se croyait le premier homme du monde à faire des devises, des épigrammes et des inscriptions : pour faire valoir son génie il acheta une charge d'intendant des devises et inscriptions. Sa vanité le porta à prendre la qualité d'archipoëte, et à demander aux magistrats de Rome l'honneur du triomphe qu'ils avaient autrefois décerné à Pétrarque. Le pape (c'était Léon X), à qui on fit connaître le ridicule du personnage, voulut se divertir de sa présomption ; il souffrit qu'on convoquât de divers endroits d'Italie les poëtes les plus fameux pour assister à cette momerie, et en leur présence le triomphateur fut promené par les rues de Rome monté sur un éléphant avec une couronne de laurier sur la tête. Le peuple ne se méprit pas ici, et l'archipoëte Barabbally ne reçut de ce vain triomphe que de grands éclats de risée. Avant lui Pétrarque avait triomphé très-sérieusement ; et si le

mort n'avait point prévenu le Tasse, il aurait été le héros d'une même farce.

Peut-être nous dira-t-on que les savans abandonnant le commerce des vivans pour s'entretenir avec les morts contractent ces travers dans la solitude, et que

. . . . . La raison d'ordinaire
N'habite pas long-tems chez les gens séquestrés.

LA FONTAINE, *Fable* 151.

Mais les personnages que nous allons mettre sur la scène dissiperont aisément cette faible objection.

Alexandre a mérité le titre de Grand chez les Macédoniens et chez les Grecs; Octave, le glorieux surnom d'Auguste chez les Romains; Hérode, le nom de Grand chez les Juifs; Charles V, et le père de nos Bourbons, Henri IV, ont acquis une gloire qui plus elle s'éloigne de nous plus elle attire notre admiration; Soliman en Turquie est un nom qui n'a pas moins d'éclat. Tous ces grands princes, ces puissans génies nés pour gouverner, et dont un seul eût pu régir l'Univers, ont eu leur faiblesse. Alexandre était superstitieux à l'excès; et un Héros devant qui l'Univers tremblait, tremblait lui-même au moindre prodige et aux vaines prédictions de ses devins. Auguste craignait extraordinairement l'année climatérique, et dans une lettre écrite à son petit-fils Caïus, il se félicite comme d'un grand bonheur d'avoir passé la soixante-troisième année de son âge. N'y avait-il pas une faiblesse d'esprit marquée dans la conduite qu'il tint à l'égard de Julie, dont il alla dé-

clarer toutes les impudicités au sénat dans un fort beau discours, duquel il se repentit dans la suite. Hérode avait parmi quelques défauts des qualités si éminentes qu'on le peut mettre au nombre des plus grands princes; en politique on peut lui donner la gloire d'avoir excellé, et quelque estime que j'aie pour Tibère et Louis XI, je ne saurais m'empêcher de leur préférer Hérode à cet égard; je trouve chez lui une conduite aussi fine, une connaissance des hommes aussi profonde, mais une âme plus élevée et plus grande, un aussi grand politique et un plus grand prince. Il ne faut que lire sa vie, qu'a écrite Josephe (1), pour en être convaincu : le généreux discours qu'il fit à Auguste après la défaite d'Antoine fait voir un héroïsme admirable qui n'était pas dépourvu de politique : passons à ses faiblesses. Son amour pour Mariamne était si excessif que Josephe dit qu'il ne l'aimait pas comme les autres maris aiment leurs femmes, mais qu'il l'aimait jusqu'à la folie. Après la mort de Mariamne, témoignage de la faiblesse de son esprit, quelles marques d'extravagance ne donna-t-il point? Il faisait incessamment des plaintes indignes de la majesté d'un roi; sa douleur lui affaiblit tellement l'esprit qu'il abandonna le soin de son royaume, et commandait aux siens d'appeler Mariamne comme si elle eût encore été vivante; il s'enfuit dans les déserts, il perdit tout-à-fait la raison; la fureur et la cruauté furent les funestes suites de ce dérangement d'esprit; il devint un

(1) Voyez Josephe, tome III, *Histoire des Juifs*, livre premier, chapitre 10.

monstre ; ses propres enfans furent les malheureuses victimes de cette effroyable faiblesse ; et ce même prince qui avait tenu à Auguste un discours qu'on ne saurait lire sans sentir ces mouvemens d'admiration que le grand inspire, en prononça devant lui un autre bien différent lorsqu'il se rendit l'accusateur d'Alexandre et d'Aristobule, les deux fils de Mariamne. Autant le premier est digne d'un roi, autant le second est indigne d'un homme ; la lâcheté fait le caractère de l'un, comme la générosité celui de l'autre. Ici Hérode est un prince magnanime, généreux ; là c'est le plus lâche, le plus faible de tous les hommes.

L'amour est la faiblesse des grands hommes ; que d'Antoines pour un Charles XII ! A cette passion qui dompta Soliman II se joignait une grande superstition. Roxelane fit agir ces deux ressorts pour lui faire faire une chose inouie depuis Bajazet ; elle sut par ces deux moyens renverser l'esprit du prince et les lois de l'état en se faisant épouser. On peut voir dans les agréables dialogues de M. de Fontenelle le stratagême dont elle se servit. Ce prince regardait le jour de la fête de saint Jean-Baptiste comme un jour marqué par le Ciel pour la réussite de ses desseins. Il avait pris Belgrade le 29 août 1521, jour de la décollation de S. Jean-Baptiste ; il défit ce même jour de l'année 1526 Louis, roi de Hongrie ; le 24 juin, jour de la naissance de S. Jean, la flotte turque alla surgir devant une place de l'île de Rhodes ; pouvant prendre Albe-Royale quelques jours avant, il différa l'assaut général où il la prit jusqu'à ce jour, par superstition.

Je ne sais que dire du service que se fit faire

Charles V à l'abbaye de saint Just, où il s'était retiré après son abdication. Pendant sa vie ce prince se fit chanter des *libera*, assista vivant à ses funérailles, et fit lui-même les honneurs de sa pompe funèbre : c'était être dévot jusqu'à la faiblesse ; faire dire les prières de quarante heures pour la délivrance du pape qu'il tenait en prison à S. Ange, après avoir saccagé Rome, c'était se moquer de la religion : mais la politique sert ici à déguiser une action qu'on pourrait traiter de ridicule.

Les faiblesses amoureuses de Henri IV sont connues de tout le monde ; en voici un trait particulier et fort beau ; je n'oserais pourtant en assurer la vérité, l'auteur qui me le fournit donnant à la chose tant d'ornemens qu'il semble, quoiqu'ils soient fort naturels, qu'il ait plutot voulu faire briller son esprit que dire la vérité. On a dit que ce monarque n'était pas insensible aux charmes d'une princesse (1) qui pouvait véritablement tout charmer. Le prince son époux ayant entrevu dans les manières trop obligeantes du roi pour elle quelque chose de plus vif que l'estime, s'absenta de la cour, et la quitta avec la princesse. Le roi, au desespoir de ce cruel départ qui était arrivé sans sa connaissance, montra autant de douleur que s'il eût été prêt de perdre le trône ; il s'agita, il pleura même ; il envoya chercher ses ministres pour trouver le moyen de réparer un si grand malheur. On consulta, on délibera ; les plus sages têtes du royaume s'employèrent à chercher des remèdes à ce mal prétendu ; chacun donna des conseils selon son gé-

(1) La princesse de Condé.

nie ; le résultat enfin fut de faire la guerre à ceux chez qui le prince se retirerait. La mort qui surprit Henri IV fit arrêter ces desseins : si ce trait était vrai, c'est là qu'on pourrait dire,

Quidquid delirant reges plectuntur achivi.

Auprès de gens qui jugent sainement des choses, de pareilles taches dans la vie des grands hommes sont des ombres au tableau ; à quelque haut degré qu'on pousse l'héroïsme ou les connaissances de l'esprit, on ne laisse pas d'être homme, c'est-à-dire, sujet à beaucoup de faiblesse :

Et difficilement l'homme le plus parfait
De tout lui-même se dépouille.

CORNEILLE, *Imit. l. II, ch.* 9.

MADRIGAL.

Au tems heureux où régnait l'innocence
On goûtait en aimant mille et mille douceurs,
Et les amans ne faisaient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui sans opulence
Il faut renoncer aux plaisirs.
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.

MÉRÉ.

LETTRE

DE MONSIEUR COLALTO

A MM. LES COMÉDIENS ITALIENS.

Des Champs-Élisées, ce ....

Je n'examinerai point, mes chers et anciens camarades, si vous avez pris avec mes compatriotes, le seul parti qui vous restât à prendre ; s'il n'en est pas quelques-uns que vous auriez pu ou dû conserver : j'aime à croire que le bien général de votre spectacle vous a forcés de sacrifier quelques intérêts particuliers ; en un mot, je suppose que vous avez tout fait pour le mieux. Nous autres morts, nous avons l'esprit porté à l'indulgence, et nous serions fâchés de donner des torts aux vivans, qui n'en ont déjà que trop ; d'ailleurs, j'ai toujours du faible pour vous, et cet attachement est entretenu par des actions qui vous honnorent et que j'apprends ici de tems en tems. Je vous écris donc pour vous féliciter de vos succès dans un genre que vous aviez perdu, et dans lequel heureusement vous venez de rentrer. Vous voilà véritablement comédiens ! Déjà chers à la nation, vous allez le devenir davantage en faisant revivre pour elle des auteurs oubliés ; en lui remettant sous les yeux des ouvrages qu'elle regrettait : enfin, en offrant au génie comique de nouveaux moyens de se faire connaître, en lui rouvrant une route qu'on croyait à jamais fermée ;

abus qui ne pouvait à la longue qu'anéantir le talent des auteurs et des acteurs.... Tout est réparé.... Vous êtes zélés ; le succès commence à répondre à votre zèle ; les spectateurs sont indulgens : redoublez de courage, fouillez dans cette nouvelle mine, creusez-là, enrichissez-vous avec discernement des refus d'une troupe qui fait le plaisir de la capitale ; mais chez laquelle, comme dans les grands empires, les richesses littéraires et les succès reitérés ont produit l'engourdissement, l'orgueil et la division. C'est lui rendre service que de lui offrir des rivaux redoutables ; en augmentant vos talens, vous la forcerez à regretter, peut-être à reprendre son premier éclat ; et le public ne pourra que profiter de ce combat d'émulation et de gloire.

Gardez-vous de négliger le genre charmant où vous avez toujours si bien réussi toutes les fois que vous avez voulu y consacrer votre tems et vos talens : depuis que je vous ai quittés, j'ai appris avec douleur que le relâchement s'était introduit parmi vous. Songez-y bien, mes chers amis ; vous en seriez les premières victimes. Le public a mille moyens de se venger de la négligence qu'on met trop souvent à le servir. Loin de vous ces discussions enfantines, ces rivalités honteuses qui dégradent le talent, et finissent par l'étouffer : voyez sans jalousie vos succès mutuels ; ne disputez entre vous que de soins, de travaux et de zèle, et l'honneur sera le prix de votre conduite..... Mais vous n'êtes pas moins convaincus que moi de ces grandes vérités. Si vous paraissez quelquefois vous en écarter, c'est, sans doute, par une suite inévitable de cette fa-

talité qui poursuit les mortels, et qui paraît mettre en contradiction leurs actions et leurs cœurs.

Quoique je sente toute la faiblesse de nos canevas italiens, je regrette quelques scènes d'un très-bon comique qu'on y trouvait de tems en tems. Je sais bien qu'on les surchargeait de bouffonneries ridicules ; mais je crois qu'en les ennoblissant on pourrait les voir reparaître avec plaisir dans des pièces françaises et dans des opéras comiques d'un certain genre. Je vous avoue encore que mes entrailles paternelles frémissent que les *Trois Jumeaux Vénitiens* ne soient compris dans la proscription générale, à laquelle je ne suis pourtant pas très-étonné de voir applaudir le public de Paris.

J'oserai, mes chers camarades, vous donner à présent quelques conseils sur le nouveau genre que vous avez adopté ; l'amitié seule me les dictera : dans les lieux paisibles où j'habite on ne connaît que le langage de la vérité ; mais ce langage est pur et doux comme l'air que nous respirons. Le fiel, les ressentimens sont bannis de ces retraites ; on y voit tous les jours *Aristophane* se promener avec *Socrate*, et *Rousseau* rire avec *Voltaire*.

J'exhorte notre ami Ménier à prendre l'emploi des Raisonneurs, des Pères nobles, où le sentiment régnera plus que la gaieté : en se donnant tout entier à ses rôles il acquerra de la noblesse, son intelligence se développera, et sa diction, déjà sage, mais un peu monotone, pourra se perfectionner. Dans les amoureux, au contraire, même dans ceux dont le caractère est marqué,

il paraîtra froid et emprunté ; il n'aura jamais la légèreté, le ton vif, l'aisance qui appartiennent à ces rôles.

J'exhorte notre aimable Clairval à ne paraître que le plus rarement possible dans les pièces à ariettes ; sa santé et le public y gagneront ; la comédie, proprement dite, le fatiguera moins que le chant, et lui évitera les petites indispositions qui font si souvent craindre sa retraite ; il peut être fort agréable dans les amoureux sensés ; peut-être même pourrait-il se créer un emploi très-utile dans une troupe naissante : il nous a montré qu'il pouvait être comique, tendre, noble et bouffon : les auteurs travailleront pour lui. Débarrassé des ariettes et des catharres, il pourra se livrer avec assiduité à l'art du comédien ; il se fera une nouvelle réputation ; enfin, après avoir été deux fois, dans deux genres différens, l'un des principaux soutiens de votre théâtre, il verra son nom inscrit avec honneur dans les fastes dramatiques.

J'invite M. Michu à être moins apprêté, à ne pas bégayer, à se défaire de ces monosyllabes parasites qui fatiguent le public par leur fréquent retour, à être enfin plus naturel. Voudrait-il être ingrat quand la nature a tant fait pour lui ?

Je conseille à madame Dugazon de profiter de ses heureuses dispositions et de la bienveillance du public : elle a tout ce qu'il faut pour faire une bonne soubrette ; mais qu'elle ne compte pas trop sur le premier moment d'enthousiasme. Le parterre est toujours extrême ; il encourage d'abord, mais il ne dispense pas du travail né-

cessaire pour acquérir, et, dans cette carrière comme dans toutes les autres, il faut ou faire des progrès ou rétrograder. Du zèle, de l'étude, ma charmante camarade; ne vous laissez pas séduire par les fadeurs des *galantins*, par les *bravo* des *applaudisseurs*; variez vos gestes, soyez fine sans affectation, et vous verrez continuer des applaudissemens, qui ne sont flatteurs que lorsque le tems et la réflexion les confirment.

Tout étranger que je suis, mademoiselle Pitrot a souvent choqué mon oreille par sa diction, par ses fautes contre la prosodie, quand elle charmait mes yeux par les grâces de son extérieur; je l'exhorte à travailler beaucoup; j'ai cru m'apercevoir que bien des gens commençaient à se lasser de lui voir toujours les mêmes défauts.

M. Valeroy animera son visage, acquerra de l'aisance et se donnera la peine de songer que les caractères de valet n'ont pas tous la même physionomie.

M. Rozières pourra prendre les rôles à manteaux et renoncer aux opéras comiques; il n'a plus de voix, et marque sans cesse la mesure avec ses coudes. Je le crois comédien; avec du travail, il se rendra fort utile à votre théâtre. Je lui ai toujours trouvé de l'intelligence et de la charge.

J'engage l'inimitable Carlin à jouer et à vivre encore trente ans; le public le verra toujours avec plaisir; quand il ne parlerait plus, on rirait de ses gestes, de son maintien, de ses mouvemens; ce sont ceux de la nature et de la vérité.

Et le pauvre Coraly, qu'en faites-vous? C'est bien la plus honnête créature! Vous avez mille petites pièces en vers et en prose où il se trouve un Arlequin; il apprend facilement, il joue fort bien ce qu'il a appris : notre cher Carlin n'apprend plus, Coraly vous sera utile; ses gestes sont bons, il chante dans les chœurs, il danserait même dans les ballets, tant il desire rester avec vous. Les acteurs aussi zélés sont rares, messieurs, je suis du secret....

Je n'oublie pas madame Gonthier; intelligente, active, gaie et pleine de sensibilité; mais qui ne s'est pas encore débarrassé d'un certain vernis de soubrette et de duègne. J'ai vu avec plaisir qu'elle était aimée; elle mérite de l'être, et peut acquérir encore de nouveaux droits à la considération publique.

Je vous conseille surtout, mes chers amis, de ne pas perdre de vue certains sujets, qui ont en province une réputation déjà méritée à plusieurs égards. J'entends beaucoup parler de quelques jeunes comédiens, qu'on a vus autrefois à Paris, et qui jouent très-agréablement les petits-maîtres; informez-vous d'eux, vous en avez besoin. Il vous faut un bon paysan, une très jeune amoureuse, pour les seconds rôles : ne craignez pas de diminuer les parts, l'affluence du public vous dédommagera de ces avances.

Vous venez de faire une assez bonne acquisition dans la personne de M. Dorgeville. Ce jeune homme joue avec intelligence, sa diction est détaillée avec bon sens, souvent même avec trop de finesse. Il me paraît fait pour vous rendre de très-grands services. Je lui re-

commande pourtant de se vêtir d'une manière plus décente. Tous les habits que je lui vois sont ordinairement si étroits, que chacun de ses membres a l'air d'être enfermé dans une gaîne. Je l'invite encore à donner de l'à-plomb à sa démarche, et de l'essor à son âme.

Soyez enfin très-difficiles sur le choix des pièces nouvelles. Vous allez être assaillis par une foule d'auteurs de tous les genres. Point trop de sévérité, mais point de faiblesse. Chaque ouvrage nouveau que vous représenterez doit attirer ou éloigner le public : de votre discernement dépendra la rapidité de vos succès.

Prenez garde pourtant de vous tromper; vous connaissez le genre de l'Opéra-Comique; mais celui de la Comédie est tout différent. Telle pièce qui tombe avec des ariettes, aurait réussi sans ce funeste secours; et telle autre, sans musique, ne serait qu'un squelette décharné.

Affermissez-vous dans votre nouvel empire, faites voir que vous avez déjà un répertoire très-bien fourni; et, par le soin que vous mettrez à bien représenter les anciennes comédies, engagez ceux de nos auteurs modernes, dont les talens sont connus, à l'enrichir de leurs productions; consultez, à cet égard, quelques gens de lettres sans partialité, si vous en connaissez.

Mais il est tems de finir; Riccoboni m'attend pour me parler de vous; Caron m'avertit qu'il va repasser le fleuve. Je lui donne ma lettre. Adieu; souvenez-

vous de mes avis; surtout, quand vous aurez quelque chose à discuter avec les auteurs, n'oubliez pas ce proverbe italien :

Un bel parlare di bocca assai vale, e poco costa.

Je suis, etc.

COLALTO, *pantalon.*

ÉPITAPHE D'UNE BAVARDE.

Dans le fond de ce monument
Une femme est ensevelie,
Qui tant qu'elle eut un jour de vie,
Ne se tut jamais un moment;
Elle parlait à toute outrance,
Sa langue allait comme un torrent,
Et son babil était plus grand
Que n'est aujourd'hui son silence.

L'HÉRITIER MALHEUREUX (1);

Anecdote.

Ah ! maudite fortune ! tu es encore plus ingrate que légère. Tu n'as pas d'yeux pour faire le bien ; tu vois très-clair à faire le mal. Souvent on te trouve sans te chercher, et l'on te fait fuir en courant après toi.

On n'a jamais eu pour cette ingrate un amour plus vrai et plus naïf que le pauvre Oriphile ; il avait un goût décidé pour les héritages, parce qu'il jugeait que de toutes les manières de s'enrichir, celle d'hériter était toujours la plus commode et la plus innocente. Tous les habits noirs en *pleureuses* qu'il rencontrait le faisaient sourire, et lui donnaient des idées agréables. Voilà peut-être un héritier, se disait-il ! Il prétendait que ce mot était le plus doux et le plus harmonieux de la langue française.

Oriphile avait un oncle et une tante ; tous deux étaient riches, et tous deux l'appelaient auprès de leur personne. Est-ce à l'oncle, est-ce à la tante qu'il donnera la préférence ? C'est ce qu'il ne voulut décider qu'après une mûre délibération. Comme Oriphile voulait n'avoir rien à se reprocher, il n'épargna ni les interrogations ni les démarches. Avant de prendre son parti, il s'était fait donner un état de leurs biens ; il avait fait lever leur extrait-baptistaire, pour savoir au juste leur âge ; et enfin il avait pris sur leur santé l'avis de leurs médecins. Il se décida pour la tante, parce qu'avec autant de fortune que l'oncle, elle avait au moins douze ans de plus. On

(1) Cette anecdote a fourni à M. de Jouy le fonds d'une jolie comédie en trois actes et en vers, intitulée : *l'Avide Héritier.*

(Note de l'Editeur.)

voit qu'Oriphile n'agissait point en étourdi, et qu'il raisonnait sa conduite.

Rendu auprès d'elle, il mit en pratique les premiers principes de l'art de plaire; il étudia le caractère de la vieille tante; le succès était difficile, mais une grande envie de réussir en fournit presque toujours les moyens. Du côté des petits soins, il n'était jamais en défaut, et pour le travail, il était infatigable. Madame Erbine (c'est le nom de la veuve) aimait beaucoup la lecture; mais comme elle ne pouvait plus lire sans lunettes, et qu'elle ne voulait point passer pour avoir besoin de lunettes, elle faisait lire continuellement son neveu, sous prétexte qu'il lisait bien. Le pauvre Oriphile était condamné à faire des lectures continuelles : le jour, pour amuser sa tante; la nuit pour l'endormir; et il lisait presque toute la nuit, parce que madame Erbine ne pouvant jamais fermer l'œil sans le secours d'un orateur ou d'un poëte, comme elle ne s'endormait qu'au bruit de la voix de son lecteur, elle se réveillait aussi dès que la voix se taisait.

Le jour, il n'était pas question d'aller prendre un seul repas en ville. Il n'avait point à se négliger, parce qu'il y avait d'autres parens, et de proches parens. Enfin, la vie d'Oriphile n'était qu'un travail continuel. Aussi madame Erbine ne parlait que de son charmant neveu. Il était charmant en effet. Avec le titre d'héritier, il avait *les grâces de l'état*. Il avait appris à être gracieux dans ses révérences, minutieux dans ses soins, ingénieux dans ses complaisances; il faisait l'éloge du tems passé, et la satire du tems présent; il ne se plaisait qu'avec la vieillesse, les jeunes gens l'excédaient. Il ajoutait sur

cela de nombreuses réflexions : que des quatre âges de l'homme il y en avait deux à réformer ; que de plein saut on aurait dû passer de l'enfance à la vieillesse ; que l'intervalle qui s'écoulait entre ces deux points de la vie humaine était réellement du tems perdu, puisqu'il était toujours partagé entre des projets fous et des démarches insensées ; enfin, mille autres discours tout aussi profonds, qui enchantaient la bonne tante, même un peu trop pour les intérêts d'Oriphile ; car la satisfaction qu'elle en avait influait sur sa santé, et semblait la rajeunir. Oriphile se plaignait tout bas du trop grand succès de ses soins ; ce qui lui fournissait une réflexion morale. Il est bien malheureux, disait-il en lui-même, qu'un galant homme ne puisse mériter un héritage que par des soins, qui servent à en retarder le moment!

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces réflexions, il reçut une lettre qui lui apprenait que son oncle était bien malade et abandonné des médecins. Oriphile, toujours sensé, raisonnant ses moindres actions, fit des réflexions nouvelles; et il conclut, en se résumant, qu'il fallait quitter la tante pour aller trouver l'oncle, parce qu'une jeune personne agonissante est naturellement plus près de la mort qu'une autre plus âgée, mais en bonne santé. Voilà qui s'appelle raisonner, songer à tout : sa conscience même y était intéressée; car enfin les malades ont plus besoin d'être secourus que ceux qui se portent bien. Il écrivit donc son départ à sa tante, qui cria beaucoup, mais inutilement, puisqu'Oriphile était déjà auprès de son oncle.

Cet oncle s'appelait d'Herminy. Oriphile eut assez

d'adresse pour s'excuser de n'être pas venu plutôt auprès de lui. Il montra tant de zèle pour le servir, que, par les soins du présent, il fit oublier les négligences du passé; enfin, il ne tarda point à gagner la confiance et l'amitié du malade. Mon cher neveu, lui dit un jour ce dernier, dans un moment d'épanchement, si tu avais toujours été auprès de moi je ne serais pas dans l'état où je suis! Et Oriphile fut sur le point de lui répondre : Si vous n'étiez pas dans l'état où vous êtes, je ne serais pas auprès de vous.

Cependant d'Herminy, que la Faculté et la Société Royale avaient abandonné, se mit entre les mains d'un charlatan, qui parvint à le guérir, soit par science, soit par hasard.

Ce *guérisseur* avait cherché et cherchait encore la pierre philosophale. D'Herminy, revenu en santé, lui ayant demandé un jour comment il avait pu le guérir, quand les plus fameux médecins l'avaient condamné; il répondit que c'était par des secrets qu'il avait découverts dans l'étude de l'alchymie. S'étant liés tous deux étroitement, l'alchymiste, qui était de bonne foi, découvrit à d'Herminy une partie de ses secrets.

Un jour, ce dernier entra chez son neveu avec un air de santé formidable. Mon cher Oriphile, lui dit-il avec une effusion de joie et de tendresse, je viens te faire une confidence, qui, j'en suis sûr, te fera le plus grand plaisir; tu connais l'homme qui m'a guéri? Oui, mon oncle, dit Oriphile, et je sais quelle reconnaissance je lui dois pour un tel service. Oh! reprend d'Herminy, tu ne sais pas encore toutes les obligations que tu lui as. Oriphile, qui connaissait les prétentions de l'alchymiste, s'imagina

d'abord qu'il avait communiqué à son oncle le secret de faire des lingots; et aussitôt, avec un air d'attendrissement, il demanda à d'Herminy si son ami lui avait appris à faire de l'or. Mieux que cela, répondit l'oncle. Mieux que cela! s'écria Oriphile; je ne vous entend plus. Alors d'Herminy, croyant combler de joie son neveu, lui confia, en baissant la voix, que l'Alchymiste lui avait donné une liqueur qui devait le faire vivre des siècles entiers. On devine assez l'impression que fit sur le tendre neveu cette confidence inattendue. Elle était d'autant plus faite pour alarmer, que la guérison inespérée de d'Herminy lui prêtait de la vraisemblance, et devait inspirer de la confiance pour le savoir de l'alchymiste. Oriphile en fut si effrayé qu'il s'enfuit à toutes jambes, en souhaitant à son oncle une douce immortalité.

En attendant qu'il pût faire négocier sa réconciliation avec sa tante, il se logea dans une maison où logeait aussi la vieille Orphise. C'était une personne aussi chargée d'années que de richesses, et encore plus accablée d'infirmités. Dans le chagrin où était Oriphile, elle n'eût pas excité son attention, s'il n'eût appris, par hasard, qu'elle était riche et sans parens: cette circonstance l'intéressa. La pauvre femme, se disait-il, être riche et n'avoir pas le moindre neveu auprès de soi! Il lui fit, en qualité de voisin, une visite d'honnêteté; il prit fort bien, revient bien vite, ensuite fort souvent, et avec tant de fruit, que, sans jamais avoir eu la moindre explication avec elle, il fut bientôt regardé comme l'héritier de la maison; il en recevait presque les complimens.

Depuis peu, il venait aussi chez Orphise un jeune

homme assez aimable, qui alarmait un peu Oriphile. Un jour Orphise se trouvant seule avec ce dernier, lui dit du ton le plus affectueux : Mon cher Oriphile, j'ai fait l'épreuve de vos sentimens pour moi ; j'ai reconnu votre attachement, votre amitié désintéressée; il faut que je vous fasse part d'un projet que j'ai conçu. Oriphile, à ces mots, croyait déjà voir un notaire prêt à écrire son nom en toutes lettres sur un bon et valide testament, lorsqu'Orphise ajouta : Je me marie ; vous connaissez ce jeune homme qui vient ici fort souvent? c'est lui que j'épouse, et je lui fais donation de tous mes biens.

A cette confidence, qui valait bien celle qu'il avait reçue de son oncle, Oriphile demeura muet et immobile. Félicitez-moi donc, lui dit Orphise, puisque vous vous intéressez à mon bonheur ; car vous savez que ce jeune homme est aimable. Oriphile, en balbutiant, lui fit un compliment qui n'avait pas le sens commun. Un moment après, il lui dit adieu ; et, dès le lendemain, il quitta son appartement. Il était furieux, et, pour achever de le désoler, on lui apprit en même tems que sa tante ne voulait plus entendre prononcer son nom. Il faut avouer néanmoins que jusqu'ici Oriphile est irréprochable, et que s'il n'est pas encore arrivé au grade d'héritier, il n'a rien négligé pour y parvenir.

Il était si piqué de n'avoir pu réussir encore, qu'il avait juré de renoncer à ce genre de poursuite, lorsqu'un nouvel incident vint réveiller dans son cœur son amour pour les héritages. Il lut dans les papiers publics qu'un particulier fort âgé, rapportant de chez l'étranger une grande fortune, desirerait savoir s'il lui restait encore des parens. La ressemblance de son nom avec celui de la

mère d'Oriphile, fit concevoir à ce dernier les plus flatteuses espérances. Il se présenta comme parent de l'étranger. Je ne sais point s'il l'était; mais il le prouva. Le vieillard le pria de rester auprès de lui pour lui fermer la paupière. Oriphile ne demandait pas mieux, car il était bon parent. Il ne tarda pas à gagner l'amitié du vieillard, qui était bon-homme. On l'appelait Valémon. Bientôt il ne vit plus que par les yeux d'Oriphile, ne jugea que par son esprit. Il avait pour lui toute la tendresse d'un père. Après le lui avoir prouvé par ses discours, par ses éloges, il en vint à la grande preuve, au testament. Oh! pour le coup, le voilà héritier; et le hasard concourut à lui faire sentir plus vivement cette jouissance. On eût dit que Valémon, en assurant sa succession à Oriphile, voulait encore en accélérer le moment; car, le testament à peine écrit, il tomba malade. Enfin la fortune avait mis un terme à son ingratitude; le tems de la justice était venu, et Oriphile ne négligea rien pour mériter de plus en plus son bonheur.

Depuis quelque tems, Valémon était en procès. Ce procès devint plus considérable qu'on ne l'avait d'abord imaginé : il devint même désastreux. Valémon le perdit; je veux dire Oriphile; car Valémon eut l'adresse de mourir un quart-d'heure avant qu'on apprit la perte de son procès.

Oriphile fut reconnu pour le véritable héritier de Valémon; mais, comme il était écrit que la fortune le persécuterait jusqu'au bout, la perte de ce procès entraîna toute la fortune du défunt. Enfin, le malheureux

Oriphile, en qualité d'héritier, ayant plus à payer qu'il ne recueillait de la succession, fut obligé d'y renoncer légalement. Et voilà sans contredit un héritier malheureux! Après avoir couru toute sa vie après les héritages, il n'en put attraper qu'un seul, et il se vit forcé de le répudier. Il n'eut d'autre consolation que le témoignage de sa conscience ; car il n'avait jamais rien épargné pour hériter fructueusement.

PAR M. IMBERT.

ÉPIGRAMME.

Voulez-vous guérir promptement
De je ne sais quel mal, qui, je ne sais comment
Vous ôte votre bonne mine?
Prenez-moi sans retardement
Je ne sais pas combien, ni de quelle racine;
Joignez-y je ne sais quelle herbe également :
Mettez je ne sais où le tout bien chaudement :
Vous guérirez je ne sais quand :
Maint grand docteur en médecine
Ne vous dirait pas autrement.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

ANECDOTE.

SUR

LA COMÉDIE DU SOMNAMBULE,

Attribuée à M. Pont-de-Veyle.

Feu M. le comte de Caylus, dont le mérite est trop connu pour que nous entrions ici dans aucun détail sur cet objet, était lié d'amitié avec M. Sallé, homme de beaucoup d'esprit; il lui proposa de travailler ensemble à mettre un Somnambule sur la scène. Un tel personnage ne parut pas moins susceptible de situations comiques à M. Sallé qu'à M. de Caylus; les deux amis s'occupèrent de ce dramatique projet. L'ouvrage achevé, il fut lu devant M. Pont-de-Veyle, qui le trouva assez agréable pour proposer aux auteurs des avis capables d'ajouter à sa perfection. Sa proposition fut acceptée; la pièce fut retouchée conformément à ses observations, et représentée avec un succès décidé. Comme M. de Pont-de-Veyle se chargea de tous les soins qu'exigent la lecture, la réception et la représentation d'une comédie, et que les premiers auteurs ne se nommèrent point, on a cité le premier, sans parler des autres.

Des circonstances nous ont instruit de tous ces détails, et nous avons cru qu'il était du devoir d'un observateur des théâtres de leur donner de la pu-

blicité; car quelque petite que puisse être la gloire attachée à la création d'une pièce en un acte, encore faut-il rendre à chacun ce qui lui appartient.

A LESBIE,

Imitation de l'italien.

Non, je ne suis plus jeune, ô ma chère Lesbie!
J'ai vu défleurir mon printems;
Mes plus beaux jours ont coulé sur ma vie,
Et bientôt j'ai passé l'automne de mes ans.
Déjà, tenant en main le sablier du tems,
Le vieux Nocher m'appelle en sa fatale barque;
Déjà de l'inflexible Parque
Je vois s'ouvrir les ciseaux menaçans.
Mais en moi les glaces de l'âge
N'ont point éteint le goût pour le plaisir;
J'ai toujours même ardeur, Lesbie, et mon langage
Est encor celui du desir.
Que cette divinité fière,
Qui règle à son gré nos destins,
De jours orageux ou serins
Compose ma saison dernière,
Je n'irai pas de noirs chagrins
Semer la fin de ma carrière.
La faulx du vieillard inconstant
Brille sur nos fronts, ô Lesbie;
Et l'éclair brillant de la vie
Luit et s'éteint au même instant.

Ah! connais le prix véritable
De cet instant qui fuit sans revenir;
C'est en le donnant au plaisir
Qu'on peut le rendre plus durable.
N'attends pas que de tes attraits,
Par le Tems, la fleur soit fanée;
Quand on a perdu sa journée,
Le soir amène des regrets.
Abandonne ton âme à la volupté pure;
Suis la douce voix du desir;
C'est le conseil de la nature,
Qui nous avertit de jouir.
Mais sois sage en ton choix; prends un amant paisible,
Dont l'âge ait modéré les feux,
Qui, sans être moins amoureux,
Soit plus constant et plus sensible.
Un jeune cœur, trop facile à brûler,
N'a qu'une flamme inconstante, incertaine;
Un souffle la fait vaciller,
Et l'air à son gré la promène.
Crois-moi, cette flatteuse ardeur,
Qu'aux yeux d'un jeune amant ton sourire fait éclore,
Est l'effet de ses sens et non pas de son cœur;
Ainsi, lorsque la nuit, un brillant météore
Dans les airs attache tes yeux,
Tu crois voir s'échapper de la voûte des cieux
Un rayon de pure lumière;
Et c'est une vapeur grossière
Que la terre a produite en ses flancs sulphureux.
Méprise la fougue éphémère
D'un jeune adorateur, violent, mais léger;
Son feu momentané ne saurait satisfaire
Qu'un goût frivole et passager:

Ah! pour voir les jours de ta vie
Filés par la main du bonheur,
Il ne suffit pas, ô Lesbie,
De choisir un amant, il faut choisir un cœur.
Le mien t'offre, ô beauté chérie,
Cet amour paisible et constant,
De l'ardeur sans emportement,
Et de la gaîté sans folie.
Si mes traits, par l'âge flétris,
N'ont plus de ma première aurore
La fraicheur et le coloris,
Des feux de mon midi tout mon sang brûle encore;
Ce sont les soins cruels, les soucis dévorans,
Qui, sur un jeune front, appellent la vieillesse;
On supporte le poids des ans
Mieux que celui de la tristesse.
Qu'indépendant des coups du sort
L'homme s'arme d'indifférence;
Qu'au-dessus de lui-même il prenne son essor,
Et chasse loin de lui la crainte et l'espérance;
Alors il verra, sans pâlir,
Ce terme redouté, l'écueil de plus d'un sage,
Ce terme où tout doit aboutir;
Quand ses derniers soleils se couchent sans nuage,
Sans regret il les voit finir.
Le Tems nous fuit; crois-moi, hâtons-nous d'en jouir;
Réparons les pertes de l'âge;
De nos jours passés sans plaisir,
Que le plaisir nous dédommage.
Moins il me reste de momens,
Moins j'en dois perdre la durée;
Ainsi, quand du soleil les rayons expirans
Laissent briller au ciel l'astre de Cythérée,

Qui de la nuit annonce le retour,
Le voyageur, pressant sa marche rallentie,
Profite, avec économie,
Des dernières faveurs du jour.

Par M. LAURENCEAU.

LETTRE

A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS.

J'ai quatre-vingt-seize ans, messieurs et mesdames; car, faisant cause commune, qui dit l'un dit l'autre.

J'ai encore vu la fameuse Champmeslée; elle avait alors cinquante-quatre ans, j'en avais quatorze; elle remplissait toujours le royaume, et même les pays étrangers, de la célébrité de ses talens.

Mesdemoiselles Duclos, Deseine et Lecouvreur ont fait, dans leur tems, semblant de m'aimer un peu, c'est déja quelque chose; M. de Malesieux m'appelait son Aristote, parce que nous parlions souvent ensemble la divine langue d'Homère.

Les abbés de Chaulieu et de Courtin, MM. de Fontenelle et de Voltaire me menaient quelquefois à la cour de madame la duchesse du Maine, qui savait se consoler dans la société de ces savans aimables, de la perte de sa jeunesse et de sa santé.

Vous voyez donc, messieurs et mesdames (car il est

bon d'être connu des gens à qui on parle), qu'après quatre-vingts ans au moins d'étude et d'expérience, il semble être permis de dire son avis, au risque de passer pour un vieux radoteur.

J'ai vu successivement, dans le cours de ma vie, le théâtre de ma nation, ou, pour mieux dire, le théâtre des nations, occupé par des talens dont on n'a pas même l'idée dans la décadence du goût, qui nous replonge visiblement, surtout en fait d'arts agréables, dans notre ancienne gothicité.

Ne soyez point étonnés de l'enthousiasme *Jeannotinien* qui préfère *les Battus payent l'amende*, au vieux *Misantrope*, et *Gabrielle de Vergy*, à *Rome sauvée*. De tous les tems la bonne compagnie, ou soi disant telle, est devenue quelquefois *Peuple*, parce que tout cela est à-peu-près de la même étoffe.

J'ai vu, moi qui vous parle, les pères de ces effrénés *Cathogans*, qui crient aujourd'hui *bravo* dans le *bercail* de votre parterre, préférer le singe de Nicolet à M. le Kain et à mademoiselle Clairon. C'était à la vérité le délire d'un moment, on en revenait aux sublimes beautés des Sophocle français, rendues avec tant de charmes et d'énergie par des acteurs tels que n'en eurent jamais ni Athènes ni Rome.

Cependant, messieurs et mesdames, votre scène incline vers sa ruine : ce n'est point parce que *Jeannot de Volange* est plus à la mode que Préville : ce serait tout au plus l'absurde prétention d'une cotterie digne des Petites-maisons. La faute en est (du moins j'ose le croire) à

vos auditeurs *parterriens*. Défiez-vous également de leurs leçons et de leurs suffrages. Horace disait : *Me raris auribus juvat placere*. Pardon, si je parle latin devant des dames; mais, en vérité, comment voulez-vous vous former et vous soutenir devant une multitude de jeunes insensés pour la plupart, tumultuairement sur leurs pieds *crottés*, n'applaudissant presque jamais qu'à des tours de forces?

Le parterre de votre ancienne salle était autrement composé, et le voisinage de ce qu'on appelle le pays Latin, fournissait de meilleurs juges que les cafés et les ruelles de la rue Saint-Honoré.

Voici le résultat de mes réflexions : je ne le donne pas pour infaillible ; mais je suis persuadé qu'avec des banquettes en glacis, depuis l'amphithéâtre jusqu'à l'orchestre, sur lesquelles vous feriez asseoir des gens bien élevés, vous auriez alors des spectateurs dignes de vous encourager et de vous juger, parce qu'ils seraient dignes de vous entendre.

Vous augmenteriez le prix des places en proportion, il en résulterait sûrement pour vous une recette plus abondante, et les bonnes choses en seraient journellement plus justement applaudies.

S'il me fallait des autorités pour appuyer ma proposition, je vous citerais toutes les salles de spectacles de l'Europe, depuis le théâtre de Parme jusqu'à celui des Marionnettes des boulevarts ; il est sans doute étonnant qu'on soit à son aise devant Polichinelle, pour être témoin d'un sale pot-de-chambre versé sur un *courtaud de*

boutique, et péniblement sur ses jambes, à la représentation du conquérant de l'Asie (1) dans le triomphe de son hypocrisie et de sa scélératesse.

Il y a sans doute des exceptions à faire; mais des enfans mal-appris ne viendraient point, par cet arrangement, se placer parmi des femmes qui, de leur côté, auraient l'attention de baisser les *palissades* de leur chevelure, autant qu'il serait possible; une assemblée mieux assortie vous donnerait plus de lumière et d'émulation, en vous mettant sous les yeux, pour ainsi dire, un parterre émaillé de fleurs, au lieu d'un champ empoisonné de chardon, où foisonnent tant de *croasseurs* du mauvais goût. Je suis, etc.

LE BARON DE ***.

LE SAULE ET LA RONCE,

Fable.

Le saule dit un jour à la ronce rampante :
Aux passans pourquoi t'accrocher?
Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer?
Aucun, lui répartit la plante;
Je ne veux que les déchirer.

Par M. LE BAILLY.

(1) Mahomet.

LE BEAU IDEAL,

Ode à M. Houdon.

Temple auguste et pur, où mon âme
Échappe à mes sens asservis,
Quelle ardeur céleste m'enflamme
Lorsque j'aborde à tes parvis!
A l'œil qui plane en ton enceinte,
Oui, des Dieux la majesté sainte
Se dévoile dans sa grandeur :
Olympe élevé sur la terre,
Leur gloire, dans ton sanctuaire,
M'environne de sa splendeur.

Émané de leur main divine,
De leur souffle encore inspiré,
L'homme, attestant son origine,
En montrait l'éclat révéré;
Bientôt le crime impur et sombre,
Sur sa beauté portant son ombre,
Vint en éteindre les rayons.
La paix céleste en fut bannie,
Il en détruisit l'harmonie
Par l'orage des passions.

Copie imparfaite, infidèle,
Où, sous un nuage voilé,
Le premier trait d'un grand modèle
N'est plus qu'à peine revèlé!
A peine un souris de l'enfance,
Les yeux sereins de l'innocence,

En font briller quelque lueur;
A peine encore au front du sage
S'en réfléchit la vive image
Quand la vertu brûle en son cœur.

Saisis tes pinceaux, docte Apèle!
Le rayon part, il est lancé;
Déjà, sous la touche immortelle,
Son éclat rapide est fixé (1).
Que vois-je? aux accens d'Uranie,
Épris du beau, l'œil du génie
Poursuit partout ses traits épars....
C'en est fait, et la beauté pure,
Qui n'était plus dans la nature,
Reparaît sous la main des arts (2).

D'un élan sûr et sans modèle,
C'est peu que l'homme ait à nos yeux,
Dans sa grandeur originelle,
Restitué l'œuvre des Dieux:
De leur séjour perçant la nue,
Jusqu'à leur nature inconnue
Il porte sa témérité;
Ce qu'elle cache, il le devine,
Il la fixe, il la détermine,
Et l'art s'élève à leur beauté (3).

Vénus paraît timide et nue,

---

(1) La nature choisie, ou le beau individuel.

(2) La nature embellie, ou le beau idéal d'ensemble.

(3) La nature élevée, ou le beau idéal surnaturel.

Sa vue embrâse son auteur (1);
Il se trouble, il la croit émue
D'un souffle prompt et créateur;
La main égarée et ravie
Il sent la flamme de la vie
Errer sous l'albâtre animé...
Heureuse ivresse qui partage
Entre l'artiste et son ouvrage
L'ardeur dont il est consumé!

Contre quel écueil redoutable
Lutte ce mortel orgueilleux?
Rendra-t-il l'éclat formidable
Du souverain de tous les Dieux?
Il l'a vu de l'œil du délire;
Il veut lancer sur le porphire
Ce jour divin qu'il a reçu...
Il fuit sous la touche pressée,
Sa main refuse à sa pensée
Le trait profond qu'il a conçu.

Sous le grand poids qui le terrasse
Il est long-tems anéanti;
Il se relève avec audace,
De ses yeux l'éclair est parti;
Un moment la main suspendue,
Prêt à frapper... Sur la statue
Son œil brûlant reste fixé;
Le coup descend, c'est le tonnerre,

(1) Pigmalion.

Il voit le maître de la terre,
Et tombe à ses pieds renversés (1).

Mais quel Dieu, de la tendre aurore
Dissipant l'éclat incertain,
Renouvelle, éclaire et colore
L'émail humide du matin?
Dans son palais Thétis repose,
Il a quitté son lit de rose
Pour épancher les feux du jour;
Il paraît, je sens sa présence,
Moins aux rayons purs qu'il me lance,
Qu'aux doux transports de mon amour.

Dieux des arts! quelle main mortelle
Peindrait ces charmes éclatans,
Dont la fraîcheur toujours nouvelle
Immortalise ton printems?
Quelle touche tendre et moëlleuse
Rendrait la vapeur lumineuse
Qui soumet tes formes aux yeux,
Et la ravissante harmonie
De cette beauté réunie
Qui se partage entre les Dieux (2)?

Est-ce votre main téméraire,
Peintres, qu'inspire la terreur,
Vous, sur qui l'affreuse mégère

---

(1) Jupiter Olympien de Phidias.

(2) Le beau idéal divin, ou la nature divine choisie, l'Apollon du Belvédère.

Semble avoir soufflé sa fureur?
Aux crimes sanglans et difformes,
Aux forfaits monstrueux, énormes,
Vous ouvrez le cirque des arts,
Et par un beau choix qui l'épure,
Loin de corriger la nature,
Vous exagérez ses écarts (1).

Ce n'est pas qu'en deuil Melpomène
S'entourant de pâles flambeaux,
De ses pleurs n'ose sur la scène
Baigner le marbre des tombeaux;
Poursuivant le sang des Atrides,
Sous les serpens des Euménides
Ne nous montre Oreste abattu;
Et de l'effroi qui suit le crime
N'étale un exemple sublime
Pour faire éclater la vertu (2).

Mais vous, dont la fougue indocile
Égare et force les crayons,
Apprenez du peintre d'Achille
A faire agir les passions;
Dans les tableaux de ce grand maître
Elles n'osaient jamais paraître
Qu'avec grandeur et dignité,
Ni dans leur course impétueuse
Franchir cette limite heureuse
Que leur prescrivait la beauté.

---

(1) Les drames patibulaires, et pareilles imitations.

(1) La tragédie.

Ainsi dans l'étreinte mortelle
Des triples replis d'un dragon,
La main d'un autre Praxitelle
Fait admirer Laocoon ;
Tout plein d'un Dieu qui le rassure
Du monstre affreux, par sa morsure,
Il boit le venin dévorant;
De la douleur, sur son visage,
Le sublime effort du courage
Paraît suspendre le torrent (1).

Ainsi l'époux de Déjanire,
Aux âpres sommets de l'Oeta,
Montait, avec un fier sourire,
Sur le bûcher qu'il affronta.
On vit des cieux, portant la palme,
Sur son front héroïque et calme
Descendre l'immortalité ;
Et dans son regard intrépide,
A travers la flamme homicide,
Rayonner la divinité.

O grandeur d'une âme affranchie
Des ombres de l'humanité !
Vertu ! ta splendeur réfléchie
Fait tout l'éclat de la beauté :
Toi, que sa pure idée embrase,
Dans la chaleur de ton extase,
Tu la conçois, tu la produis;
L'Olympe en vain se la réserve,

(1) La beauté inaltérée par l'expression.

Il cède à l'essor de ta verve
Son modèle que tu poursuis.

Pars, vole, âme sublime et fière,
Dissous ta chaîne en t'enflammant,
Cours te plonger dans la lumière,
Et respirer ton élément.
L'aigle divin de l'empirée
Élance sa course éthérée
Jusqu'au ciel qui luit sur les cieux;
Et de ces voûtes immortelles
N'abaisse l'orgueil de ses ailes
Que jusques au trône des dieux.

Par M. LE BARON DE T***.

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR LES FABLIAUX,

OU CONTES DES DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES.

Je proteste (et l'on peut m'en croire) que si je n'avais d'autre motif que l'amour de la vérité, prétexte le plus souvent spécieux, j'aurais laissé M. L. G. respirer en paix l'encens qu'on lui prodigue. Pourquoi a-t-il essayé de ravir aux Troubadours le sceptre littéraire que les siècles précédens ont vu sans jalousie dans leurs mains? Pourquoi, moi qui ne devais pas même être Français, suis-je né en Provence plutôt que dans le Nord, où

le hasard a placé le berceau de presque tous mes ancêtres? (1) J'ai donc une Patrie à défendre; je la défendrai avec dignité et modération Je commence par un tableau historique de l'ancienne littérature Provençale, la mère de la littérature Française.

Il est constant que les Latins ont reçu le flambeau des sciences des mains des Grecs. Ceux-ci avaient succédé aux Egyptiens et aux Phéniciens. Les Liguriens, les Saliens et les Celtes ont recuilli le brillant héritage des Grecs et des Latins, qui étaient venus se mêler avec les nationaux de Marseille. Les Francs qui n'étaient que des barbares, confièrent aux Troubadours le soin pénible de polir leur langue et leur génie. Attirés à leur cour, appelés auprès du trône, principalement par Constance, fille d'un comte de Toulouse, qui venait d'épouser le roi Robert, ils devinrent les précepteurs et les oracles des Français. Telle est l'origine de la transplantation du goût de la poésie Provençale en France. On ne me citera point un exemple du contraire; on ne serait pas plus fondé à nier que la romance Provençale était *parlée* avant le sixième siècle. *Le Dante* et *Pétrarque* n'ont cessé de célébrer les Troubadours. Les Italiens adoptèrent la romance Provençale, de préférence à la romance Française, parce que la première était plus douce et plus

---

(1) L'auteur de cet extrait est d'une famille noble et très-ancienne de la Prusse Ducale, où elle a rempli et remplit encore les grades supérieurs dans le service militaire. Son aïeul n'est entré au service de France qu'en 1697, époque de son émigration.

harmonieuse. Le *Cardinal Pietro Bembo*, qui a perfectionné la langue Italienne, a observé que la romance Provençale était entendue par toutes les nations occidentales de l'Europe. Si quelque beau génie, dit-il, si quelque prince voulait se distinguer dans la carrière poétique, il emprutait aussi-tôt cette langue-mère. *Dom Lancelot* dit que les Troubadours *ont été les premiers à bien parler, depuis la décadence de l'Empire, et à introduire dans les langues vulgaires les vers et la rime.* (1) Certainement on ne pourrait pas citer à la même époque un éloge semblable de la romance Française. *Bruneto Latini* n'a parlé avantageusement de celle-ci que long-tems après, et pour faire sa cour à Louis IX, dans les états duquel il écrivait M. L. G. ne pouvait pas conclure de cet éloge tardif (que Bruneto Latini a inséré dans son livre intitulé *le Trésor*) que la romance Française était plus répandue que la romance Provençale, et n'en était pas la fille. Nous n'avons pas de pièces de poésie en romance Française avant le milieu du douzième siècle, et nous en avons en romance Provençale depuis le commencement du onzième. Les livres techniques étaient connus dans cette contrée, et avant le douzième siècle, la Provence avait des grammaires Provençales. Ce ne fut qu'environ deux cent soixante ans après cette époque que Bruneto Latini publia son livre en Français. (2)

---

(1) Voyez la nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de tems la langue italienne, troisième édition, Paris, Denis Thierry, page 4.

(2) *Bruneto Latini* n'était, après tout, que le plagiaire de

Tandis que toutes les nations dédaignaient la romance Française, et que Richard premier appelait les Français *longouards*, qui répond au mot latin *linguosus*, *bavards*, *charlatans*. L'Europe entière donnait par acclamation, aux poëtes Provençaux, la qualification glorieuse de *trouve eur*, ou *Troubadour*, qui était la même qu'on a donné ensuite au S.-Esprit, *ch.* 1 *des statuts de l'ordre du S.-Esprit*, *au droit desir*, où il est appelé *Trouve eur*, fondeur ou fondateur. Ce n'était point l'orgueil qui avait inspiré aux pëtes Provençaux le choix de cette qualification distinctive; ils l'avaient reçue des peuples, et les peuples, par l'épithète de Troubadours, avaient voulu distinguer le vrai poëte des versificateurs. J'ignore pourquoi M. L. G. ne veut trouver que des rimailleurs chez une nation qui produisit nos premiers, et pendant un siècle, nos uniques poëtes. Il me dispensera sans doute de lui nommer ceux dont la naissance était très-illustre, pour lui prouver que ces pères de la poésie n'était ni des ménétriers, ni des Jongleurs, mendiant de châteaux en châteaux, asyle et protection. Sans doute il y avait des Provençaux qui allaient chantans dans les provinces; mais ceux-là étaient nommés *cantar*; on nommaient ceux qui jouaient des instrumens à vent, *jonglar*, et ceux qui jouaient des instrumens à cordes, *violar*. C'est à cette troisième classe de musiciens Proven-

---

Pierre de Corbi, Troubadour. Celui-ci avait publié, en romance provençale, un livre sous le même titre et du même genre; c'est ce dont convient l'auteur de *l'Histoire Littéraire des Troubadours*, d'après *Crescinbeni*, page 232, tome III.

çaux, dont M. L. G. parle avec beaucoup de mépris, que nous devons l'invention de l'*archet*. (1) Les poëtes, les vrais Troubadours étaient appelés *musard*, enfans des muses. Leurs poésies naïves et sentimentées passaient à l'instant dans toutes les bouches. L'imprimerie n'existait pas. Les guerres qui, durant trois cents ans, dévastèrent la Provence, ont dévoré des manuscrits précieux, les seuls peut-être d'après lesquels on eût pu juger du mérite des Troubadours d'une manière irréfragable ; mais la tradition en est restée. On retrouve même encore dans la bouche des paysans de cette province, qui ne savent ni lire, ni écrire, presque tous les fabliaux des siècles les plus anciens. Les variantes que M. L. G. dit avoir trouvées dans les éditions des fabliaux, viennent à l'appui de ce fait. Ces fabliaux des Troubadours perdus aujourd'hui, sont restés gravés dans la mémoire des contemporains, jusqu'à ce que les fabliers en romance Française, soient venus s'emparer de ce fonds. Admis à la table, à l'intimité des rois, les Troubadours, agréables conteurs, convives charmans, et poëtes gracieux, improvisaient presque toujours leurs fabliaux, dont on ne pouvait retenir tout au plus que les canevas, que chacun brodait à sa manière. De-là, la cause des variantes ; de-là, la preuve qu'on a pu retrouver tous les manuscrits ; de-là, on peut conclure aussi que M. L. G. n'est pas fondé à avancer que les Troubadours ne sont pas les auteurs

(1) M. l'abbé Rive va publier des éclaircissemens historiques et critiques sur l'archet, dans lesquels il relevera tous ceux qui ont écrit sur l'invention de cet instrument. Il serait difficile d'appuyer une opinion par autant d'autorités.

des fabliaux. Il est si vrai que tous les manuscrits des Troubadours ne sont point connus, que M. de Sainte-Palaye, et l'auteur de leur histoire, ne font mention que de vingt-quatre manuscrits. Il n'est pas douteux que le nombre n'en soit plus grand. M. de Sainte-Palaye, sur l'autorité duquel M. L. G. semble se reposer, comme sur le bouclier d'Hector, ne croit pas assurément que son autorité soit déterminante. M. l'abbé Rive, que j'ai consulté, que M. L. G. a consulté aussi, et qui l'aurait préservé des écueils dont cette partie de l'ancienne littérature est hérissée, et contre lesquels il est venu fraper, a découvert dans le manuscrit de madame d'Urfé, qui passe pour le plus complet, de l'aveu même de M. de Sainte-Palaye, et qui est dans la bibliothèque si renommée de M. le duc de la Valière (1), quinze Troubadours parfaitement inconnus à M. de Saint-Palaye, et conséquemment à M. L. G. un autre savant peut être

(1) Il existe, dans une bibliothèque de Venise, appelée *la Biblioteca Naniana*, un manuscrit des Troubadours, qui est d'environ cinq cents ans, sur lequel on peut consulter *Moreli*, qui a fait imprimer le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque.

La bibliothèque de M. le duc de la Valière passe pour la plus riche de l'Europe en éditions du quinzième siècle, en livres imprimés sur vélin, en livres rares de tous genres, en collections de poésies narratives et dramatiques, collections de romans de tout âge, manuscrits et imprimés, et en autographes infiniment précieux.

M. le duc de la Valière doit ce riche dépôt à l'érudition et au zèle infatigable de M. l'abbé Rive, qui, depuis 1766, s'en est occupé essentiellement.

encore plus heureux dans ses recherches ; ainsi un seul fait détruit toutes les hypothèses de M. L. G., qui a le projet de réduire à vingt-quatre le nombre des manuscrits des créateurs de la poésie Française. Ce n'est pas tout, il dépouille ceux-là d'une partie de leur gloire : il leur refuse le merite, quelque mince qu'il soit, d'avoir écrit des contes. Le savant *Quadrio* assure cependant que les Provençaux ont perfectionné les contes. On n'en a jamais attribué l'invention aux Italiens, ni aux provinces septentrionales de la France. Ces conteurs qu'on a depuis nommés *flabels* dans nos pays septentrionaux, avaient été connus, comme je l'ai déjà observé, en Provence : on les nommait *contar*, ou conteurs.

Des tensons, des sirventes, des lays, des chansons, des chantrelles ou chansons anacréontiques, des martingalles, des contes, des tragédies et des comédies ; tels sont les divers genres dans lesquels les Troubadours se sont exercés. On peut voir dans les cours d'Amour de M. l'abbé Rive, en quoi M. L. G. se trompe sur les tensons ; il n'est pas plus fidèle sur les sirventes, qui pouvaient être des satires ; mais qui embrassaient d'autres genres. Quelques-uns n'avaient pour objet que les dogmes de la religion. Je m'arrête, et je prie M. L. G. de vouloir bien prouver ce qu'il avance, page 50 de sa préface.

Où a-t-il trouvé que les Provençaux sont plus enclins à la satire, et, s'il faut interpréter sa pensée, plus méchans que les peuples des autres provinces ? Ici M. L. G. était obligé de s'appuyer sur des faits incontestables. Il devait savoir qu'il n'est pas permis de tracer

un portrait infidèle d'une nation. Sa qualité de traducteur lui imposait l'obligation d'être circonspect, parce que les gens de lettres sont par état les rois de l'opinion, et que l'univers croit religieusement ce qu'ils croient ou feignent de croire.

D'ailleurs, M. L. G. prouve, par cette invective contre les poëtes Provençaux, qu'il n'est pas assez versé dans l'histoire de la poésie Française. Il existait en France, sur la fin du douzième et dans le treizième siècle, des poëtes qu'on appelait *Satistes*, dont les ouvrages les plus satiriques étaient les plus estimés. La bible Guyot n'est qu'une satire mordante envers tous les états du commencement du douzième siècle. (1) Les peuples étaient si vexés, soient par les grands vassaux, soient par quelques membres du clergé, qu'il était heureux et nécessaire pour les Français, qu'il s'élevât, dans ce siècle, des poëtes assez véhémens pour déclamer contre tant d'abus.

Les chansons des Troubadours ne sont pas si tristes que M. L. G. veut bien l'affirmer. Ils chantaient, il est vrai, souvent le printems : souvent ils invoquaient ce jeune Dieu au front couronné de violettes, qui venait ranimer la nature, et parsemer de roses les premiers pas de l'année. Ils n'étaient en cela que les imitateurs des Grecs et des Latins. Lucrèce, Catulle, Virgile, Manilius et Horace, ont chanté le doux printems, con-

(1) L'auteur de *la Bible Guyot* est Guyot de Provins, et non Hugues de Bercy, comme on l'a prétendu. M. l'abbé Rive m'a communiqué cette note.

sacré à Vénus. On le voit célébré par les Muses Italiennes ; dans le *Pastor fido*, on le retrouve encore dans les chansons Norvégiennes. Les Français ont marché sur les traces des poëtes Provençaux ; Du Bellai, Ronsard, Remi Belleau, Passera, etc. etc. ont aussi chanté l'amant de Flore. Il est vrai que Thibaut, comte de Champagne, avait fait aux Troubadours ce reproche que M. L. G. vient de renouveler; mais cet auteur, qui critiquait l'exorde du printems, a cependant chanté le printems. Doit-on la moindre confiance à un critique qui a tout-à-la-fois un système et une habitude ?

Il n'est que trop vrai que les drames des Troubadours n'existent plus : il est cependant bien plus vrai qu'ils sont les inventeurs du genre dramatique. Jean et César Nostradamus, Bastero (dans la Crusca Provencale) leur en attribuent l'invention. Le premier auteur connu du drame, dit M. L. G., est Adam d'Arras, dont M. l'abbé Rive lui a communiqué le manuscrit. M. L. G. se trompe ; Adam d'Arras n'est pas le premier auteur connu du drame : et s'il l'était, c'est aux Provençaux qu'il devrait l'hommage de son talent dramatique. Adam d'Arras avait voyagé en Palestine, était revenu de la Syrie en France par la Sicile et la Provence. C'est dans cette dernière province, où il séjourna long-tems, et dans laquelle il retourna après avoir fait le voyage d'Egypte à la suite de Robert, comte de Flandre, frère de Charles d'Anjou, qu'il prit l'idée du drame qui y était connu depuis long-tems. Arnaud Daniel, Troubadour, avait écrit des tragédies dès le douzième siècle. Anselme Faydit, mort à peu-près vers le com-

mencement du treizième, avait composé des drames avant qu'Adam d'Arras vînt en Provence. Les manuscrits de ces deux auteurs n'ont point été retrouvés ; en conclurait-on qu'ils n'ont point existé ? Combien d'auteurs Grecs et Latins cités aujourd'hui, auxquels on croit, et qui n'ont, comme les Troubadours, qu'une mémoire conservée par les annotations des savans ! Pourrait-on avoir un garant plus sacré de l'existence d'Arnaud Daniel, que le Dante ? Le poëte Toscan parle de ce Troubadour dans le vingt-sixième chant du purgatoire de sa divine comédie. Il rencontre le poëte Guido Guinicelli, et le loue d'avoir fait *Œuvres si gentilles, et Rimes tant amoureuses.* (1) Guido ne se laisse pas éblouir des éloges

---

(1) Guido était de Boulogne, et mourut au commencement du douzième siècle. Il avait imité et quelquefois traduit en italien les Provençaux.

Le Dante s'approche de l'ombre de Daniel, et lui demande gracieusement son nom. L'esprit lui répond avec douceur :

Tan m'abbelis vostre courtois deman,
Ché yeu non puos ne veuilà vos cobrire :
Yeu sieu Arnaud, che plorì e vaï Cantan,
Con si tost vei, la passadas folor.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Poi s'ascose nel foco che gli affina.

« Votre prière m'est trop agréable pour que je veuille vous cacher ma condition : Je suis Arnaud, et c'est au milieu de ces

du Dante ; il lui montre avec la main une ombre qui était devant eux ; (c'était l'ombre de d'Arnaud Daniel) « celui-là, dit-il, fut bien un autre maître que moi » dans la langue maternelle : il a tout surpassé : laisse » dire un sot peuple qui lui préfère Gérault Berneil. » On trouve dans Pétrarque le même jugement sur Daniel : *tra tutti il primo Arnaldo Daniello*, etc. etc. Dans le quatorzième siècle, Parassol, Troubadour, écrivit des comédies. Il voulut imiter Aristophane. Celui-ci n'avait exposé à la dérision des Grecs qu'un sage : le Troubadour, plus téméraire, osa insulter la reine Jeanne. Cette hardiesse fut funeste aux progrès de l'art. La reine défendit la comédie. Les Troubadours déposèrent à regret leur marotte entre les mains des Français, qui, si l'on veut, ont perfectionné quelques genres, je n'ose dire qu'il n'en ont point créé.

Mais déjà je touche à l'époque de la décadence des Troubadours. La maison d'Anjou venant occuper, au milieu du treizième siècle, le trône de Provence, y introduisit la langue Française. Celle-ci protégée par les princes régnans, nourrie de l'esprit des Troubadours, et parée des richesses de la langue Provençale, la fit oublier. Les Troubadours disparaissent insensiblement : l'Italie et l'Allemagne recueillent leurs riches dépouilles. Dans le même tems aussi, disparaissent les poëtes Français. Un silence presque universel dans le genre lyrique

---

flammes légères que j'expie, par des pleurs et des cris, mes folies passées. . . . . L'ombre se tut, et se replia dans les feux où s'épure la vertu, etc. »

règne sur notre Parnasse Français depuis le quatorzième siècle jusqu'au renouvellement des lettres. Leur sève nourricière, les Troubadours n'étaient plus. La chute du trône de Provence éloigne les Mécènes, la contrée appauvrie, ne peut plus accueillir les beaux arts, enfans du luxe, et les beaux arts abandonnent un royaume devenu désormais une médiocre province de l'Empire Français. Alors commencent les jours de gloire des provinces septentrionales de la France. Alors les romans Bretons (1) disparaissent, le nord offre une pâture nouvelle à la curiosité des Français; l'esprit remplace le sentiment, et l'on voit éclore, dans le dix-septième siècle, ces romans de féerie que M. L. G. aurait voulu que les Provençaux, éteints dans le quatorzième, eussent composés. Il est étonné qu'ils n'aient pas imaginé un plus grand nombre de romans. S'il avait lu Pétrarque, il saurait que ce genre futile, que le poëte Italien méprisait, avait dû être dédaigné des Provençaux, accoutumés à respecter l'opinion de Pétrarque, élevé et nourri dans leur province. Eh! qu'elles sont les provinces de France qui,

---

(1) Les Romans Bretons sont bien antérieurs, quoiqu'en dise M. L. G., à ceux qui parurent après les Croisades, même à ceux de Charlemagne, des anciens Orientaux, des Grecs et des Latins du sixième siècle. M. L. G. a presque toujours confondu les époques, commis de nombreux anachronismes, et parlé de tout d'une manière vague et embarrassée. Je me propose de le relever; mais toujours le plus honnêtement et le plus modérément qu'il me sera possible. Il a attaqué légèrement une nation entière; je ferai en sorte de lui prouver qu'on peut réfuter un système sans offenser l'auteur ni une nation.

depuis le douzième jusqu'au quatorzième siècle, ayent composé des romans? Entre ces deux époques on ne voit que des traductions de romans Bretons, que la politique des rois d'Angleterre avait accrédités et répandus en Europe. Ils les faisait traduire en latin et en français. Ce fut ainsi que Guillaume le conquérant perpétua le souvenir de ses conquêtes. Le même motif engagea Henri I et Henri II, l'un à faire traduire le *Sangraal*, l'autre, *Lancelot*, etc. etc. etc.

Tel est l'abrégé historique de l'ancienne littérature Provençale, la mère de la Française incontestablement. M. l'abbé Rive m'a communiqué l'Autographe du roman de Gerard, comte de Nevers, dans l'épître dédicatoire duquel on lit : *écrit* en Provençal, quoique l'ouvrage soit entièrement en Français; (1) ce qui prouve qu'on donnait indifféremment le nom de la langue de la mère à celle de la fille. Si M. L. G. ne peut être convaincu que par des autorités, alors j'indiquerai toutes les sources, d'autant plus volontiers qu'il importe de fixer irrévocablement l'opinion publique sur la prééminence des Troubadours, qu'on n'avait jusques aujourd'hui, jamais osé révoquer en doute.

M. L. G. doit savoir qu'à Rome même, quand on voulait un réthoricien habile, c'est dans la Provence, c'est à Marseille que les Romains venaient le chercher, comme dans une nouvelle Athènes. Cicéron disait, en

---

(1) On ne trouve plus cet épître dédicatoire dans l'édition qu'on a donnée de ce roman dans le seizième siècle. M. Gueullette n'a pas été plus fidèle dans celle qu'il en a donnée après.

parlant de cette dernière ville : (1) *Non solùm Græciæ ; sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam jure dicam.* En se rapprochant des siècles de la littérature moderne, de ces âges où, réunies enfin sous un seul maître, toutes les provinces ont reçu le mouvement qu'il a plu au monarque de leur imprimer, et ont perdu sans retour leur caractère distinctif, pour n'avoir plus qu'un caractère uniforme ; dans ces siècles, on voit que les têtes de cette province n'ont point été frappées de stérilité. Elle n'a vu naître dans son sein, il est vrai, ni Corneille, ni Racine, ni ce poëte immortel dont nous pleurons encore la perte : il n'en faut attribuer la cause qu'à la grande distance où elle se trouve du trône. L'art dramatique est, de tous les beaux arts, celui qui demande le plus de grands modèles. La Provence n'a point de théâtre, point de Mécène, et le génie ne peut y faire de bonne heure des études préliminaires. Eh ! combien de talens heureux sont forcés de prendre un autre cours. L'éloignement de la capitale, n'en doutons point, est le seul obstacle qui empêche les Provençaux de suivre la carrière du théâtre. Cet obstacle est d'autant plus invincible pour eux que le voisinage en est encourageant pour les provinces limitrophes. Il n'en est pas de même de la culture des sciences, qui ne demandent que du génie, des lectures et le silence du cabinet. Dans tous les genres, la Provence a au moins un grand homme à nommer : je vais en donner une simple nomenclature. Veut-on un

---

(1) Voyez Baillet, page 15, tome I, des Jugemens des Savans, in-4°. Paris, 1622.

célèbre théologien, c'est Tournelli; un savant lithurgiste, le père Lebrun; un profond canoniste, Pierre Gibert; le plus sublime peut-être des jurisconsultes Romains, Scipion du Perrier; le créateur de la botanique, Tournefort; le restaurateur de la philosophie, Gassendi; un rhéteur parfait, Gibert; un orateur, Massillon; le foudre qui a écrasé Baronius, le père Pagi; de grands antiquaires, Carri, Rigord, M. l'abbé Barthélemi; un musicien dont la théorie soit devenue un guide assuré, M. l'abbé Roussier; le plus habile des grammairiens, du Marsais; un bibliographe d'une érudition étendue et rare, M. l'abbé Rive; (1) un auteur de romans, Honoré d'Urfé; un auteur de dictionnaire, Moréri; faut-il perfectionner Moréri, dom Chaudon, son compatriote, prend la plume; veut-on faire passer la jurisprudence Impériale de la Grèce dans nos Gaules, c'est Fabrot qui entreprend cet ouvrage immense; Trabaud fait faire un pas de plus aux mathématiques; enfin, faut-il un génie qui concentre dans sa tête comme dans un sanctuaire, tous les arts, toutes les sciences, c'est le célèbre Mussagète, dont Gassendi a écrit la vie: ai-je besoin de le nommer? l'Europe entière a déjà dit Peiresc. L'éloge de cet homme unique fut écrit en vingt-deux langues différentes. Dans les peintres, on compte en Provence Vanloo, Parossel; dans les sculpteurs, Puget; dans les graveurs, Balechou. Dans la Provence, je ne com-

(1) Il doit publier un Système Bibliographique, qui justifiera cette opinion.

prends que l'étendue de pays renfermée entre le Var et le Rhône. Si je suivais l'ancienne carte, qui étendait la domination Provençale depuis le Var jusqu'à la Loire, on verrait un monde de savans qui s'y est succédé sans interruption depuis cinq cents ans ; ont rouverait Doma, Pascal, Montagne, Despeisse, Fénélon, Bayle, Barbeyrac, Bourdaloue, Montesquieu, etc. etc. etc. Je ne dirai point que beaucoup d'autres provinces n'en ont pas produit de semblables : ce serait mériter le reproche qu'on fera peut-être à M. L. G., qui pose au génie d'une province des bornes plus étroites qu'à une autre. La nature, par-tout féconde, prépare par tout des prodiges. Les muses font le tour du globe. Les grands hommes, après tout, n'ont point de patrie : ils appartiennent à la postérité qui les honore.

Je me propose de publier, sur l'ouvrage de M. L. G. de nouvelles observations qui ne seront pas d'une moindre importance que celles-ci. Je ferai ensorte de ne rien dire de trop, et de ne dire que des vérités utiles.

VERS

A MES AMIS, PARTANS POUR L'ITALIE.

Vous, que rien n'arrête et ne lie,
Partez, aimables voyageurs,
Allez respirer les odeurs
Des orangers de l'italie,

Dans les bosquets de Tivoli
Répétez les chansons d'Horace,
Dont deux mille ans n'ont point vieilli
Et le coloris et la grâce.
Allez détacher un rameau
Du laurier fidèle à Virgile,
Du laurier toujours immobile
Qui couronne encor son tombeau.
Évoquez la Muse d'Ovide,
Cherchez les grottes où sa voix
Aux amans imposait des lois,
Et dictait les leçons de Gnide;
Entrez sous le charmant berceau
Où Tibulle chanta Délie,
Où la jeune main de Lesbie
Caressait un tendre moineau;
Montez au Capitole antique
Qui vit l'univers prosterné,
Où le triomphe poétique
Au Tasse en vain fut destiné.
Vous verrez le grand sanctuaire
Des talens de tous les pays,
Et l'Apollon du Belvédere,
Et la Vénus de Médicis;
Des arts vous sentirez l'ivresse,
Et me plaindrez en ce moment....
Mes amis, cet enchantement
Vaut-il celui d'une maîtresse?

Par M. Doigni.

LA CONSULTATION,

Anecdote.

L'autre jour, chez un avocat de mes amis, je fus témoin d'une consultation qui me parut assez curieuse. Je crains qu'elle ne demeure renfermée dans le sein d'une famille; et, comme je pense qu'un bon citoyen ne doit jamais rien dérober à l'instruction ou à l'amusement du public, je veux lui raconter cette anecdote.

Il s'agit de deux frères, qui, sans être bien riches, avaient beaucoup plus à se louer de la fortune que de la nature; car celle-ci les avait traités l'un et l'autre en véritable marâtre. L'aîné était sourd presque de naissance, et le cadet était aveugle, c'est-à-dire, qu'ils n'avaient à eux deux que deux bonnes oreilles et deux bons yeux. Ce n'était pas assez, et voilà justement la réflexion que fit un voisin que le hasard leur avait donné. Ce voisin est un original dont je dois vous dire deux mots, car il joue un rôle dans cette histoire. Cet homme n'est précisément ni oculiste, ni médecin, ni chirurgien; mais il est tout cela à-la-fois, et bien d'autres choses encore. Il a des secrets, peut-être des *caractères;* enfin, il ne professe rien, et il se mêle de tout. Il ne voit pas un malade sans avoir envie de le guérir; ce n'est point par un motif d'intérêt; il paierait lui-même ses malades, s'il le fallait : ce n'est pas même par bienfaisance, mais uniquement par plaisir. Il aime à faire des cures, comme d'autres aiment à faire des mariages.

A peine eût-il connu les deux frères, qu'il se mit dans la tête de les guérir. Il commença d'abord par les saluer quand il les rencontrait; il leur faisait beaucoup de politesses; il épiait toutes les occasions de leur rendre les petits services de voisin; bientôt il les arrêtait en passant pour causer avec eux : vinrent ensuite les visites d'honnêteté; enfin, quand il eut bien disposé les choses, il les pria de vouloir bien se laisser guérir par lui; mais il les pria avec cette timide inquiétude que donne une grande envie d'être exaucé. Il offrit ses services comme un véritable amant fait une déclaration d'amour. Ils furent acceptés; et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce diable d'homme réussit dans son projet. J'ignore quelle recette il employa : ce que je sais fort bien, c'est que presque le même jour que le cadet vit clair, l'aîné entendit très-bien. Mais voici ce qui est résulté de ces deux cures étonnantes.

Le cadet, quoiqu'aveugle, avait fait connaissance avec une jeune personne, qui venait souvent causer avec lui. Cette jeune personne avait un son de voix si doux, si agréable, un organe si sensible, qu'il en devint amoureux. Il parvint à s'en faire aimer, et il pouvait s'appeler heureux; car pouvant être presque toujours avec elle, il n'avait pas le tems de sentir l'ennui. Hélas! le pauvre garçon, en recouvrant la vue, perdit à-la-fois tous ses plaisirs, parce que cette jeune personne, dont l'organe charmait son cœur, n'est ni jolie ni bien faite. Cette laideur auparavant n'existait pas pour lui, puisqu'il ne la voyait pas. Que dis-je? il la voyait par les yeux de l'imagination, et il la voyait jolie; le charme de sa voix se

répandait sur toute sa personne. Maintenant elle a perdu pour lui jusqu'à l'agrément de son organe. Ce qu'il voit aujourd'hui gâte ce qu'il entend. Illusion, réalité, le pauvre clairvoyant a tout perdu.

Passons à l'histoire de l'aîné. Je vous ai dit qu'il était sourd ; mais sourd à ne rien entendre : le sens de l'ouïe était absolument nul pour lui. Il s'était avisé aussi d'aimer ; mais sa maîtresse ne ressemblait nullement à celle de son frère. C'était la plus charmante figure et la plus jolie taille du monde. Il ne pouvait pas l'entendre; mais il avait tant de plaisir à la regarder, qu'il n'avait pas le tems de desirer rien au-delà. D'ailleurs deux beaux yeux lui disaient qu'il était aimé ; qu'avait-il besoin d'en savoir davantage ? Enfin il avait le bonheur de la trouver parfaite en tout, quand ce sorcier, en lui rendant l'ouie, vint lui apprendre qu'elle était bête. Il entend aujourd'hui ce que dit sa maîtresse, et il n'entend que des sottises. Enfin par cette cure la maîtresse a perdu sa beauté, (car les yeux de l'amant ne la trouvent plus jolie, depuis que son oreile l'entend), et lui a perdu tous les plaisirs qu'elle lui donnait.

Les deux frères s'étant confié mutuellement leurs chagrins, regrettèrent les heureux jours de leur incommodité. En vérité, se dirent-ils, nous avions bien affaire que ce maudit homme se donnât tant de peine pour nous rendre malheureux. Ils allèrent le trouver, et lui firent des plaintes amères sur leur guérison. Ils se fâchèrent contre lui ; et celui-ci étant tombé dans la plus grande rêverie, garda un profond silence, qu'il rompit enfin par ces mots prononcés bien flegma-

tiquement : « tant il est vrai qu'en multipliant autour » de l'homme les moyens de jouir, on n'ajoute pas » toujours à son bonheur ! »

Cette réflexion philosophique, à laquelle ils ne s'attendaient pas, mit les deux frères dans une colère épouventable. Plaisante manière de nous consoler, s'écrièrent-ils, que de nous débiter une froide moralité, qui ne rendra jamais à nos maîtresses ni la beauté, ni l'esprit.

Ils le quittèrent furieux, et coururent chez un jurisconsulte, pour savoir s'ils n'étaient pas fondés à attaquer cet homme-là en justice, et à demander de forts dommages et intérêts ; car enfin, disaient-ils, il nous a fait plus de mal que s'il nous avait fait perdre notre fortune. On se doute peut-être de la réponse du jurisconsulte : il leur dit que la loi n'avait pas prévu le cas où ils se trouvaient ; et les deux frères sortirent aussi mécontens de lui, que s'il avait donné à chacun d'eux un sens de plus.

Pour moi, cette aventure me jeta dans de grandes réflexions ; et je finis par dire tout bas : bon dieu ! si jamais je me trouve dans la situation où étaient ces bonnes gens, préservez-moi des médecins.

ANECDOTE

Qui fera connaître le caractère du brave maréchal de Vivonne.

Le maréchal de Vivonne, amiral de France, grand guerrier sur terre comme sur mer, était d'un esprit gai et aimant à dire des bons mots. Un jour au passage du Rhin, au milieu du plus grand danger, il fit cette plaisante apostrophe à son cheval : *Jean-le-blanc*, lui dit-il, *ne souffre pas qu'un général de mer périsse dans l'eau douce.*

EPIGRAMME.

D'amour et de mélancolie
Celemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égerie
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'amant
L'infidèle l'avait tarie.

FERRAND.

DU PARTERRE DEBOUT

ET DU PARTERRE ASSIS.

Réponse à un Article d'une brochure nouvelle (1780), *intitulée : Observations sur la nécessité d'un second Théâtre Français.*

L'auteur termine cette brochure par une observation sur la suppression du parterre debout, *dont nous sommes menacés à la nouvelle salle du Faubourg-Saint-Germain, et il assure que cette nouveauté sera la perte de la Comédie.*

Loin de penser comme lui sur cet objet, je suis très-persuadé que si l'on était assis aux trois spectacles de la capitale, je n'en excepte pas même l'Opéra, ils seraient presque toujours pleins; et les recettes, à la fin de l'année, seraient beaucoup plus considérables à chacun de ces spectacles qu'elles ne le sont aujourd'hui.

1°. Par la seule raison qu'on est debout au parterre, beaucoup de personnes renoncent de bonne heure aux spectacles.

2°. Elles y renoncent, parce qu'on ne peut plus supporter à un certain âge d'être deux et trois heures debout sur ses jambes; la peine passe le plaisir.

3°. A aucun âge même, on n'aime à prendre du plaisir quand on est pressé, foulé, et qu'on court risque de périr, ou au moins de gagner une maladie.

4°. Il est incroyable que chez une nation qui aime ses aises, qui donne l'exemple du luxe, des superfluités et des commodités à toutes les autres nations, on souffre depuis si long-tems un usage barbare, ridicule, dangereux, qui expose la vie des citoyens, et qui a été la cause de la mort de plusieurs au sein des plaisirs.

5°. On a vu nombre de fois des citoyens transportés du milieu du parterre, presque morts, pénétrés de sueur à un point que tous leurs vêtemens en étaient mouillés.

6°. Qui n'a point été témoin de ces flux et reflux du parterre, où les citoyens pressés couraient risque à chaque instant de perdre la vie, et demandaient grâce les uns aux autres, en faisant effort de toutes parts pour se débarrasser de la foule, sans pouvoir y parvenir ?

7°. Peut-on douter que, dans les grands froids de l'hiver, ceux qui ne prennent point de précautions au sortir de ces parterres tumultueux, ne rentrent chez eux avec le germe de plusieurs maladies, fruit de leur imprudence, de la chaleur excessive qu'ils ont éprouvée, et du mal-aise où ils ont été.

8°. Ceux qui se sont trouvé dans ce qu'on appelle *un parterre rempli*, savent trop combien on y éprouve de pressions, de secousses, de chocs en tous sens; il n'y a pas un de ces malheureux spectateurs debout qui, dans ces jours de représentations tumultueuses, ne donnât le double et le triple de son argent, pour ne s'y être pas exposé. Comment ne souffrirait-on pas au parterre, puisque quand la chambrée est bien complète, on éprouve

même du mal-aise à l'orchestre, à l'amphithéâtre, dans les loges, soit par l'excessive chaleur, soit parce qu'on y est trop pressé ; car l'affluence des spectateurs est alors si considérable, que les bancs des balcons, de l'amphithéâtre et de l'orchestre sont presque toujours plus remplis qu'ils ne devraient l'être, malgré l'ordre et la police qu'on s'efforce d'y mettre.

9°. Ces raisons seraient suffisantes pour détruire un usage aussi pernicieux. L'état, qui veille sur la conservation des citoyens, doit le proscrire; un intérêt mal entendu ne l'a que trop long-tems soutenu.

10°. On est assis aux parterres de tous les spectacles des boulevarts, et on ne croit pas qu'il soit convenable de l'être aux spectacles décens de la capitale.

11°. On a bien trouvé à ces petits spectacles les combinaisons du prix du parterre aux premières, secondes et troisièmes loges : qu'on ne nous objecte donc pas que si l'on était assis aux parterres des grands spectacles, les *loges seraient désertes, et que les comédiens n'auraient plus de recette.*

12°. J'ai cité les spectacles des boulevarts; mais dans toute l'Europe, à Rome, à Naples, à Venise, à Gênes, à Londres, etc. l'on est assis aux parterres, et l'on n'a jamais entendu dire que, par cette raison, les loges fussent abandonnées. Les directeurs de ces spectacles ont bien su trouver la proportion du prix des loges et du parterre; on la trouvera de même à Paris, quand on aura jugé qu'il est convenable, nécessaire que le public enfin, ne prenne plus son plaisir debout aux spectacles.

13°. S'il m'est permis de dire mon avis sur le prix des places au parterre assis, je crois qu'il doit être à tous les spectacles du prix des secondes loges, en supprimant l'amphithéâtre ; mais il faut laisser subsister l'orchestre, parce que le parterre étant de toutes les places la meilleure pour voir et pour entendre ; l'orchestre, qui n'est composé que des cinq ou six premiers bancs, sera toujours préféré par les grands, les gens riches, et les véritables amateurs, qui, étant en état de payer, ne veulent point se confondre avec une trop grande multitude. Il faut même en construire un à l'Opéra, en supprimant l'amphithéâtre ; car les sens étant plus de la partie à ce superbe spectacle que l'âme ou le cœur, on leur procure d'autant plus de plaisir, qu'on les met à portée de jouir de plus près. Je serais donc bien fondé à croire que l'amphithéâtre actuel de l'Opéra étant converti en orchestre serait toujours rempli ; et la cherté du prix des petites loges, voisines du théâtre et de l'orchestre, ne me permet pas d'en douter. Cependant, si l'on trouve des inconvéniens par rapport à l'Opéra, on peut, à l'égard de ce spectacle seul, prendre un tempérament ; ce serait de changer l'amphitheâtre en orchestre ou parquet, en augmentant ce dernier d'un tiers, et en abandonnant le reste à un parterre debout ; car il y a des gens qui prétendent qu'on ne veut point être à poste fixe à l'Opéra, et l'on apporte cette mauvaise raison pour soutenir qu'un parterre debout est nécessaire au moins à ce spectacle, parce qu'on aime à s'y déplacer. Cependant, les gens qui observent remarquent que les personnes à l'Opéra qui aiment ainsi à changer de place, sont en petit nombre ; que ces personnes en général se tiennent aux

entrées du parterre, préfèrent les corridors; et d'ailleurs on pourrait encore faire à l'Opéra une galerie à l'entour du parterre assis, qui serait un second corridor du prix du parterre actuel, et où les gens qui aiment à voltiger pourraient le faire sans gêner personne.

14°. Mais il faut défendre, et l'arrangement d'un parterre assis exige, que les femmes ne prennent aucune place à ce parterre (j'en excepte l'amphithéâtre ou le parquet de l'Opéra). Les loges leur sont destinées; c'est depuis peu qu'on les a vues s'emparer de l'orchestre des Comédies Française et Italienne, et on a eu tort de le souffrir.

15°. Si l'on est assis au parterre, les loges seront toujours remplies, la raison en est simple. Beaucoup d'hommes du moyen âge ne vont point aujourd'hui aux spectacles, parce que ne pouvant se tenir debout au parterre, et trouvant difficilement place dans les loges, ils s'arrangent de bonne heure pour se procurer des plaisirs ailleurs, qu'ils préféreraient de prendre aux spectacles, si on était assis au parterre et à un prix modéré.

16°. Beaucoup de femmes y renoncent aussi de fort bonne heure, et la raison en est fort simple. Les hommes qui n'ont point encore renoncé aux spectacles, s'emparent des secondes et des troisièmes loges; les femmes sont donc presque toujours sûres de trouver les places prises, et dès lors elles aiment mieux arranger leurs journées pour se passer de spectacles, que de s'exposer à des courses qui leur sont presque toujours inutiles.

17.°. Si l'on était assis au parterre, ces deux inconvéniens ne subsisteraient plus. Les hommes, qui actuellement occupent les deuxièmes et troisièmes loges, préféreraient le parterre assis, et laisseraient la place de ces loges aux dames et à leur société. Les femmes, qui ont renoncé aux spectacles par la trop grande difficulté d'y trouver des places à un prix modéré, se réconcilieraient avec eux : le parterre serait donc toujours rempli, ainsi que les loges.

18°. Il ne faut pas qu'on allégue que les premières loges seraient souvent vides, car les femmes n'étant point admises aux parterres assis ni aux orchestres, il n'y aurait aucune raison pour qu'il y eût le moindre changement à cet égard ; elles seraient même plus garnies, puisque les demoiselles qui actuellement occupent les orchestres des Comédies Italienne et Française, iraient nécessairement aux premières loges, le prix étant le même que celui de l'orchestre, et tout le monde y gagnerait. Il faut aussi espérer qu'on se défera de la très-mauvaise habitude qu'on a encore aujourd'hui d éclairer très-peu les salles de spectacles, sous prétexte que c'est le moyen de mieux voir la scène ; mais il serait plus simple de doubler les lumières du théâtre, en éclairant la salle d'une manière plus convenable.

19°. L'auteur des observations convient que le parterre n'est pas aujourd'hui trop bien composé. Et croit il qu'il le sera mieux en le conservant? S'il est devenu mauvaise compagnie, pense-t-il que la bonne ira s'y confondre? Le parterre n'est mal composé aujourd'hui, que parce que le goût des spectacles ayant singulièrement

fait des progrès depuis quelques années, une partie du peuple, qui ne connaissait point ce plaisir, aime à le prendre aujourd'hui; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une partie de la bonne société, que sa présence a banni du parterre, va le remplacer sur les boulevarts et applaudir des histrions qui ne méritent que l'attention de la populace.

20°. Ce mauvais goût, sûrement momentané, d'une portion du public instruit et éclairé, n'a sans doute d'autres causes que la difficulté d'aborder aux spectacles, et de pouvoir en jouir assis et à un prix modéré. Je le répète, qu'on fasse asseoir au parterre, toute cette portion du public, qui se confond aujourd'hui sur les trétaux des boulevarts avec la plus mauvaise compagnie de Paris, elle reviendra avec plaisir jouir des spectacles honnêtes et décens de la capitale.

21°. Il y a cependant des personnes, même de l'art, qui prétendent que la scène deviendra froide si le public n'est pas dans une grande presse au parterre; ils assurent que le succès d'une pièce peut même dépendre de cette grande presse; que *le public assis est froid, tranquille; que dans tout le reste du spectacle, hors le parterre, il n'y a que des femmelettes, des petits-maîtres, des dormeurs, des braillards, des gens blasés et dénigrans.* De sorte que, selon l'auteur des Observations, le parterre, qu'il assure lui-même être aujourd'hui fort mal composé, serait cependant le seul juge compétent, raisonnable, tranquille, des pièces et des acteurs. J'avoue que ces raisons m'ont paru si étranges, que je ne conçois pas comment des hommes, qui, d'ailleurs, ont infini-

ment d'esprit, ont pu sérieusement les avancer, s'ils n'ont point eu l'intention de se moquer du public et des administrateurs.

22°. Si le parterre est mal composé, il ne peut être un bon juge des pièces de théâtre ; c'est une quarantaine de personnes instruites et éclairées, répandues dans le parterre et dans la salle, dont les applaudissemens et les décisions entraînent à la fin ceux de la multitude.

23°. Quand on donne une pièce nouvelle, il y a de ces *applaudisseurs* répandus dans tous les coins du parterre, qui hâtent, pressent, excitent les battemens de mains, et qui souvent nuisent à l'auteur et à sa pièce par un zèle trop indiscret.

24°. Si l'auteur d'une pièce nouvelle a des ennemis nombreux et violens, ce qui n'est par rare, le parterre a plusieurs fois favorisé leurs desseins. La cabale n'a que trop souvent prévalu et privé le public, pendant des années entières, de pièces de théâtre auxquelles on a ensuite rendu justice, mais que l'on avait trouvé le moyen de faire tomber aux premières représentations.

25°. Le parterre debout, quoiqu'on en dise, nuit bien plus aux succès dramatiques qu'il ne leur sert. Les jeunes auteurs se trompent à cet égard, et on les abuse quand on veut leur faire accroire qu'il peut servir au succès de leurs pièces ; quand tout le spectacle est plein, quand la pièce agit sur les spectateurs, les applaudissemens viennent de tous les points de la salle. Les balcons,

l'orchestre, l'amphithéâtre, les loges, tout est ému, tout est attendri et répand des larmes. Pourquoi donc faire l'injure à la portion la plus éclairée de la nation, qui occupe les premières places aux spectacles, de croire qu'elle est indifférente à l'effet de nos ouvrages dramatiques, lors même que dans ce moment-ci la reprise et le succès de *la veuve du Malabar* démentent ces assertions.

26°. L'auteur des Observations convient que le parterre n'est guère cabaleur qu'aux premières représentations; et c'est cependant aux premières représentations qu'il serait de l'intérêt des auteurs qu'il ne le fût pas; il serait même de l'intérêt du public qu'il ne le fût jamais. Les bons ouvrages y perdent, les mauvais n'y gagnent que pour un moment : les vrais connaisseurs font bientôt la loi au public, et remettent l'auteur et sa pièce à sa véritable place. Les réputations usurpées ne sont jamais de longue durée.

27°. L'auteur des Observations voudrait qu'on épurât le parterre les jours de premières représentations, en le reduisant aux deux tiers de ses spectateurs, et en mettant les billets à quarante sous. Je doute que le public se contentât de cet arrangement, et que le gros des spectateurs du parterre consentit volontiers à payer le double pour être debout à ces premières représentations; d'ailleurs, cela fut-il vrai, l'auteur contredit formellement dans cet endroit ce qu'il a dit sur la nécessité de rester debout au parterre; car, si aux premières représentations le parterre est diminué d'un tiers, le prix étant doublé, le parterre ne peut plus alors être consi-

déré de la manière dont on l'envisage aujourd'hui, ce n'est plus qu'une grande enceinte, où deux cent cinquante à trois cents personnes sont debout à l'aise, et où il serait beaucoup plus agréable pour elles qu'elles fussent assises, car si elles sont à l'aise et debout, pourquoi ne pas les faire asseoir? L'auteur assurerait-il de bonne foi qu'on juge plus mal lorsqu'on est à son aise assis, que lorsqu'on est à son aise debout. Je ne me suis jamais aperçu, lorque l'acteur jouait bien et que la scène était intéressante, qu'on fût moins attentif dans les loges qu'au parterre. Les applaudissemens y sont sans doute plus décens qu'au parterre; mais c'est que la bonne compagnie exprime sa sensibilité, ses affections, sa joie, ses plaisirs, d'une toute autre manière que la mauvaise, dont on prétend que les parterres des Comédies Italienne et Française sont aujourd'hui composés.

28°. On ne maccusera d'aucune vue personnelle dans la cause que je défends; c'est l'intérêt du public, qu'on neglige toujours trop, que j'ai cru devoir prendre, dans un moment où l'on assure qu'on est encore en doute si l'on sera assis à la nouvelle salle de la Comédie Française, et où l'on prétend que les comédiens italiens sont déterminés à conserver leur parterre debout dans celle qu'on projette en leur faveur. Il est à présumer que l'administration ne laissera point à des intérets particuliers, mal entendus, la décision d'un objet si intéressant, et que l'auteur des Observations, que je n'ai pas l'honneur de connaître, ne trouvera pas mauvais que je diffère de son avis sur cet objet de sa brochure.

Nota. Le parterre assis ne peut avoir lieu que pour les nouvelles salles des Comédies Française et Italienne, car cet arrangement blesserait les convenances d'une partie du public dans les salles actuelles, parce qu'il faut, comme à l'Opéra, un paradis d'une étendue convenable, et du prix actuel des parterres debout, pour les personnes qui ne sont pas en état de payer le prix d'un parterre assis.

LISETTE,

OU

LES AMOURS DES BONNES GENS.

Sur la toilette
De ma Lisette
Vous trouverez
Simples fleurettes;
Point n'y verrez
De fard, d'aigrettes.
Léger jupon,
Bas de coton,
Coiffe à dentelle,
Mais pas bien belle,
Sont ses atours
De tous les jours.

C'est le dimanche
Qu'il faut la voir

Près du miroir,
Quand sa main blanche,
Sur ses cheveux,
Pas trop poudreux,
Ajuste, arrête,
Ruban brillant,
Dont son amant
Lui fit présent
Un jour de fête.

Puis elle met
Son beau corset;
(Qu'elle a de grâce!)
Elle permet
Que je le lace;
Quand tout est fait
Elle m'embrasse.

Bientôt sa main
Met sur son sein
Voile de lin :
Mais moi soudain,
Je l'ouvre et j'ose
Orner ce lieu,
Fait pour un Dieu,
De quelque rose
Bien fraîche éclose,
Ou d'un bouquet
De blanc muguet.

Son corps la gêne,
Elle aurait peine
A se baisser;

Elle me prie
De lui chausser
Mule jolie,
Qu'elle broda
De compagnie
Avec Lida,
Sa bonne amie.

Pendant ce tems,
Lisette chante,
Ou met ses gants,
Qu'on lui présente;
Puis nous sortons,
Et nous allons
Droit à l'église.
Et dans ce lieu,
Avec franchise,
Faisons à Dieu
Courte prière,
Mais bien sincère.

De presque rien
N'avons à faire.
Un peu de bien,
Le nécessaire,
Mêmes loisirs,
Mêmes plaisirs,
Point de tapage
Dans le ménage;
Petit ragoût,
Car c'est mon goût;
Cave un peu grande,
Et voilà tout

Ce que demande
Pour son amant
Ma toute belle;
Et moi pour elle
J'en fais autant.

Avant Lisette,
Une coquette
M'eut quelque tems.
Chez Cidalyse,
Meubles brillans
(Vains ornemens
Qu'Amour méprise)
Frappent les yeux
Des curieux.
Là, l'on repose
Sur un beau lit
De satin rose,
Dans un réduit,
D'où le jour n'ose
Chasser la nuit.
Être en mon lit
Avant minuit
Est ma méthode :
La nuit, courir,
Le jour, dormir,
Voilà sa mode.
Point ne priais,
Quand me levais,
Le tant bon maître
Qui nous fit naître;
Je l'oubliais,
Ou j'en riais,

Ou je feignais
Le méconnaître.

Oh! nous menons
Une autre vie,
Ma douce amie!
Point nous n'avons,
Dans notre chambre,
De grands trumeaux,
De longs rideaux
Parfumés d'ambre :
Point de sophas
Chez toi, Lisette;
Mais ta couchette
De vieux damas,
Ta chaise à bras,
Sont nos sophas.
Entre des draps
A grande laise,
Eh! n'est-on pas
Bien à son aise?
Nous ne faisons
Point de lecture;
Mais nous t'aimons,
Nous t'admirons,
Bonne nâture :
Cela vaut bien
Une lecture,
Qui n'apprend rien.

L'homme du monde
Raille et me fronde;

On dit partout :
Quelle folie!
Passer sa vie
Près de sa mie,
Le triste goût!
Je laisse rire
Les envieux;
Je suis heureux;
Je puis le dire ;
Quand je soupire,
C'est de plaisir;
Je ne desire
Rien que mourir
Dans ma retraite,
Entre les bras
De ma Lisette,
Sur la couchette
De vieux damas,
Loin de nos fats,
De nos grisettes,
Loin des appas
De nos coquettes
En falbalas.

Par M. D***,

Avocat au Parlement de Rennes.

NOTICE HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR

LES OUVRAGES DE CLAUDE JOSEPH DORAT,

Mort à Paris le 29 avril 1780.

Cet écrivain naquit à Paris en 1734. Son père, auditeur des comptes, était originaire du Limousin ; plusieurs de ses ancêtres avaient possédé des charges de maîtres des comptes et de conseillers au parlement. On distingue surtout dans sa famille le fameux Jean Dorat, professeur au collége royal, auteur de plusieurs milliers de vers grecs et latins, composés depuis le règne de François Ier. jusqu'à celui de Henri III. A l'âge de 80 ans il épousa une fille de 22, dont il eut un fils ; mariage que lui-même appelait *une licence poétique.*

Le jeune Dorat fit ses études avec distinction au collége du cardinal Lemoine. Destiné à l'état de ses pères, il entra d'abord dans la carrière du barreau ; le travail assidu et le genre de connaissances qu'on y exige s'accordaient mal avec son caractère vif, inconstant, ami des plaisirs et de l'indépendance ; aussi vit-on bientôt l'homme de robe se métamorphoser en mousquetaire. Une riche succession qu'il venait d'acquérir lui promettait des jours heureux au sein d'une compagnie non moins voluptueuse que guerrière : il s'y fit recevoir en 1757, et l'année suivante il n'y était déjà plus.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

M. Dorat, en 1758, publia une *Ode sur le Malheur*, une *Epître à la princesse de....* et un *Essai sur la déclamation tragique*, qui, refondu depuis, est devenu le meilleur de ses ouvrages.

Le succès de la comédie du Méchant lui fit entreprendre une pièce de théâtre intitulée l'*Amant mystérieux :* quoique les comédiens y eussent trouvé des détails agréables, on ne jugea pas à propos d'en risquer la représentation. C'est cet Amant mystérieux qui, dans la suite, a produit la *Feinte par amour.*

En 1759, le grand succès de l'Epître d'Héloïse à Abailard le passionna pour les Héroïdes; il fit la *réponse d'Abailard à Héloïse*, où l'on trouve des vers heureux et quelques étincelles de sensibilité, mais rien de cette mélancolie tendre, voluptueuse, inépuisable, qui constituait pour ainsi dire le fond de l'âme de Colardeau. L'année suivante parurent les *Lettres d'Octavie à Antoine*, de *Philomèle à Progné*, de *Julie à Ovide*, de *Léandre à Hero;* ouvrages qui ont le même mérite et les mêmes défauts, et où l'on aperçut que M. Dorat s'écartait visiblement du genre pour lequel il était né.

La comédie des Philosophes, qui parut l'année suivante, excita son indignation. Il apostrophe ainsi l'auteur de ce drame scandaleux, dans une *Epître à M. Dudoyer*,

O toi! moderne Aristophane,

Ton triomphe est affreux, et doit t'épouvanter;
Même en t'applaudissant, tout Paris te condamne.

M. Palissot, qui sans doute prétendait s'arroger le privilége exclusif de la satire, trouva l'apostrophe injurieuse, *inde iræ;* de là le rôle qu'il fait jouer à ce poëte dans la Dunciade; monument d'une vengeance aveugle, ou l'auteur, en voulant flétrir des noms justement estimés, est parvenu à se rendre odieux sans être ni gai ni plaisant.

La fréquentation du théâtre entraîna M. Dorat dans la carrière tragique; il fit jouer en 1760 le cannevas de *Pierre-le-Grand*, sous le titre de *Zulika;* la pièce eut alors huit représentations; elle les dut en partie à un tour de force de l'auteur qui, en deux jours, fit reparaître sa tragédie sous une forme toute nouvelle. C'est au public qui a vu *Pierre-le-Grand* refondu pour la troisième fois à juger s'il est tel que M. Dorat l'assure dans sa préface, et s'il *survivra bien sûrement à ses courageux détracteurs* (1).

C'était dans ce poëte un travers bien remarquable que la manie de se croire persécuté; elle se manifeste dans ses ouvrages jusqu'au ridicule. Ceux qui n'ont pas assisté aux représentations de ses pièces demeureront persuadés de cette prétendue persécution que la lecture de tous ses écrits tend à établir; il n'en sera pas moins vrai que le public l'a constamment traité avec bienveil-

(1) Voyez le discours qui est à la tête de Pierre-le-Grand, page 25.

lance; qu'on a vu jouer ce Pierre-le-Grand sans prévention contre l'auteur ; qu'après l'impression cette pièce n'a pas essuyé une seule critique dont un écrivain raisonnable eût à se plaindre. On pourrait même ajouter qu'aucun homme de lettres de nos jours, sans en excepter Voltaire, n'a été plus célébré que M. Dorat dans les écrits périodiques (1).

La cause principale de cet humeur chagrine, qui s'accrût avec l'âge, et fit le tourment de ses jours, tient à son malheureux dévouement pour Fréron qui louait à outrance ses ouvrages les plus médiocres. Ayant voulu prendre la défense de ce journaliste lorqu'on en fit justice dans l'Ecossaise, M. Dorat parvint à se figurer que tous les admirateurs de Voltaire étaient devenus ses ennemis, et avaient juré sa perte. Dès ce moment il vit par-tout des détracteurs; les plus justes critiques lui parurent des attrocités ; (2) son caractère s'aigrit ; tous

---

(1) Un seul écrivain périodique (M. de la Harpe) osa s'expliquer avec franchise sur les ouvrages et les talens de M. Dorat, au milieu des éloges qui pleuvaient sur lui de toutes parts. En sa qualité de journaliste, il exerça la fonction de l'esclave des triomphateurs romains; l'auteur critiqué exhala sa colère en injures violentes dans l'*Année Littéraire* et autres journaux de même espèce, ce qui n'empêcha point M. de la Harpe d'avoir, quelque tems après, à l'égard de M. Dorat, un procéde d'une honnêteté rare, qui les rapprocha l'un de l'autre.

(2) En même tems qu'il affichait l'insouciance, et qu'il essayait de décrier les journalistes dans ses écrits, il se mettait humblement à leurs genoux, dans les lettres qu'il leur adressait; nous en avons plusieurs sous les yeux, qui décèlent l'inconsé-

ses ouvrages portèrent l'empreinte d'une âme ulcérée, qui tantôt menace, tantôt gémit, tantôt s'attache à dénigrer et les hommes contre lesquels il n'a aucun sujet de plainte, (1) et les choses qui sont hors de la sphère étroite de ses connaissances. A cet égard, M. Dorat serait peut-être un des plus beau modèles de *malheureux imaginaire* qu'on puisse offrir sur la scène.

En 1763, il éprouva une double disgrâce, la chute de *Théagène et Chariclée*, et la perte de sa maîtresse. Choisie pour jouer le premier rôle de cette tragédie,

---

quence de son esprit, la faiblesse de son caractère, et sa déplorable vanité.

(1) Jusqu'aux économistes partagèrent les plaisanteries et les sarcasmes qu'il ne cessait d'imprimer contre les gens de lettres. Il y gagna cette épigramme :

Bon Dieu! que cet auteur est triste en sa gaîté!
Bon Dieu! qu'il est pesant dans sa légèreté!
Que ses petits écrits ont de longues préfaces!
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces;
Que son encens est fade, et qu'il a peu d'odeur!
Il est, si je l'en crois, un heureux petit-maître;
Mais, si j'en crois ses vers, ah! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse ou son lecteur.

M. de la Louptière y répondit par le quatrain suivant :

Non, les clameurs de tes rivaux
Ne te raviront point le talent qui t'honore;
Si tes fleurs étaient des pavots,
Les jaloux dormiraient encore.

mademoiselle Dubois eut la cruauté de congédier son bienfaiteur et son amant, dans une circonstance où il eût été honnête de partager son infortune. Le public y gagna une pièce de vers assez plaisante, et qui peint à merveille la tournure d'esprit et de caractère de M. Dorat.

Chassé trois fois, c'est trop friponne :
Quo que je m'attende à tes jeux,
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les jeux de la beauté;
Du bênet qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages;
Nous autres fous, soi-disant sages,
Ainsi nous l'avons arrêté.

Pendant le cours des deux années suivantes, quelques autres pièces du même genres sortirent de sa plume intarissable, mais toujours accompagnées ou suivies de productions peu analogues à ses talens. Telles furent la *lettre de Barnevel*, la *lettre de Zélia à Valcourt*, la *lettre de Biblis à Canu*, la *letttre de Velfort à Ditron*, celle de *Caïn à Mehala*, et celle de *Comminge à sa mère*, calquée sur un drame de M. d'Arnaud, que l'anglomanie naissante faisait lire avec enthousiasme jusqu'au sein de nos cloîtres.

A l'exemple de Jean Second, il composa un volume de *baisers*, sur lequel on fit une très-plaisante épigramme, que la décence ne nous permet pas de rapporter.

Toujours enflammé par une louable émulation, il composa aussi deux volumes de *fables*, qu'il accompagna, comme ses baisers et comme la plupart de ses autres ouvrages, d'un luxe de gravure non moins ruineux pour lui-même que pour ses lecteurs.

Les trois ou quatre années suivantes furent les plus riches et les plus glorieuses de la vie de M. Dorat. Tandis que Melpomène et Thalie couronnaient au théâtre *Régulus* et la *Feinte par amour*, on voyait sortir de nos presses *les Dévirgineurs*, *Floricourt*, *Alphonse*, *Combabus*, *l'Ile merveilleuse*, *l'épître à Catherine II*, *l'épître à l'auteur des Grâces*, les *épîtres de Caton à César*; de *Pétrarque à Laure*, de *Gabriel d'Estrées*, de *Gabriel de Vergy la comtesse Raoul*, la *réponse de Valcour à Zélia*, *mes fantaisies*, *mes nouveaux torts*, *le pot-pourri à qui on voudra*, et *les tourterelles de Zulmis*, poëme en trois chants, que l'auteur a fait reparaître depuis sous ce titre : *les oiseaux chéris*, ou *la fidelité récompensée*, et dans lequel, s'il faut en croire M. Dorat, on ne retrouve *peut-être pas cent vers* de la première édition. Trop pressé de jouir, il a publié de même la plupart de ses ouvrages en simples esquisses. Devait-il donc montrer tant d'humeur contre la critique, lui qui reconnut si souvent la nécessité de refaire ce qu'il avait mis d'abord au rang des chef-d'œuvres?

Depuis 1769 jusqu'à sa mort, il ne discontinua plus d'exhaler sa bile en persiflages ou en lamantations contre *la cabale supérieure*, et contre le sot public qui, se laissant conduire par elle, n'osait juger ses pièces

ni même avoir du plaisir à leurs représentations. Furieux de ce que ces épigrammes et ses longues préfaces ne dessillaient pas les yeux assez promptement, il s'ouvre un nouveau champ de bataille, fait l'acquisition du journal des Dames, annonce à toute l'Europe que les gens de lettres vont enfin avoir un juge aussi intégre qu'éclairé. Notre journaliste prouva bientôt qu'il est plus facile de déclamer contre la critique que d'en offrir un modèle. Des fadeurs, des lieux communs, des analyses estropiées, des observations dénuées de goût et d'intérêt, un fastidieux remplissage, mécontentèrent les plus zélés partisans de M. Dorat, et rebutèrent ses souscripteurs. Contraint d'abandonner un journal qu'on ne lisait plus, il en recueillit les objets principaux, et les remit au jour sous une forme nouvelle, dans son *coup-d'œil sur la littérature.*

Outre les pièces de theâtre dont nous avons parlé, il existe encore du même auteur, 1°. *les prôneurs*, ouvrage qu'il a appelé comédie, et qui n'est qu'un dialogue sans intrigue, sans situations, sans autre intérêt que les froides allusions et les tristes sarcasmes prodigués contre l'académie Française et contre les écrivains que M. Dorat avait pris en haine.

2°. *Zoramis*, tragédie en cinq actes, dont les trois derniers paraissent à l'auteur *de la plus extrême rapidité*; dont le dénouement *aurait beaucoup d'effet à la représentation*; pièce où l'un des caractères subalternes *est le plus intéressant qu'il ait jamais tracé*; pièce que l'auteur *a eu envie de lire aux comédiens*, *et qu'il s'est bien vîte déterminé* à ne pas leur lire;

mais qu'il conseille de jouer *sur les théâtres de Province, où il est presque sûr que ses espérances ne seront pas trompées.* (1)

3°. *Adélaïde de Hongrie*, mauvaise tragédie en cinq actes et en vers, qui dans l'origine était un mauvais drame en prose, connu sous le nom des *deux reines*.

5°. *Le célibataire*, grande comédie de caractère, remarquable seulement par des tirades bien versifiées, et par l'effet de quelques rôles subalternes.

4°. *Le malheureux imaginaire*, autre comédie de caractère en cinq actes et en vers, où l'on trouve également des tirades assez bien versifiées, mais qu'on accueillit froidement, à cause du rôle principal qui excite moins le rire que la pitié.

6°. *Rosëïde* ou *l'intrigant*, autre pièce que l'auteur appelait toujours comédie de caractère, également estimable par quelques détails de scène et de versification, mais vicieuse dans l'intrigue, qui est mal ourdie, dans l'exposition qui est difficile à comprendre, dans les ressorts dont la plupart sont usés, dans le dialogue qu'on trouva languissant, et surtout dans le rôle principal qui, loin d'être comique, n'inspira qu'un pénible sentiment d'horreur. Ces pièces, ainsi que Pierre-le-Grand, eurent un demi-succès au théâtre; (2) et

(1) Voyez la page 10 d'un morceau de prose qui est à la tête de *Zoramis*, et que M. Dorat, toujours bel esprit, intitule : *Avertissement, discours, préface, ou avant-propos*.

(2) La plupart de ces demi-succès dramatiques lui coutèrent

quelque indulgente que puisse devenir la postérité, nous ne croyons pas qu'elle leur accorde jamais une estime complète, malgré la confiance qu'avait l'auteur dans les lumières et la haute sagesse de ce tribunal.

7°. Enfin, *Macbet* et *Alcesée*, deux tragédies qui n'ont pas encore vu le jour, et *Merlin bel esprit*, comédie en cinq actes et en vers, qui devait paraître quinze jours après Zoramis, suivant la promesse de M. Dorat, mais un libraire en suspendit la vente, en démontrant que ce *Merlin* n'était qu'une édition nouvelle des *prôneurs*.

Il a fait aussi des romans (1) qu'on a lus dans leur nouveauté; mais qui n'offrant rien d'extraordinaire, reposeront, avec une infinité d'autres, dans nos bibliothèques, jusqu'à ce qu'un érudit nous en rappèle le souvenir dans un catalogue de librairie.

Tels sont les principaux ouvrages de M. Dorat, l'un des écrivains les plus féconds de notre âge, et qui semble avoir recherché le néologisme de Marivaux, le persiflage de Crébillon le fils, et sa métaphysique inintelligible. Sa prose et ses vers ont de la facilité

---

souvent fort cher en billets de loges et de parterre; on prétend même que ces dépenses contribuèrent à déranger sa fortune; ce qui fit dire à quelqu'un : Que M. Dorat aurait pu s'écrier, comme les Hollandais après la bataille de Malplaquet : *Encore un pareil succès, et nous sommes ruinés.*

(1) *Les Malheurs de l'Inconstance, les Sacrifices de l'Amour, les Lettres d'une Chanoinesse, etc.*

et de l'harmonie ; mais son style, toujours sonore, est trop souvent vide de chose ; trop souvent c'est une enluminure et un jargon digne des *précieuses*. Enivré des éloges que lui prodiguaient quelques sociétés, il dédaigna les conseils de ses vrais amis, connut faiblement les avantages du travail et la nécessité de s'instruire : presque tout son savoir se bornait aux connaissances qu'on acquiert en fréquentant nos cercles et nos théâtres. Aussi superficiel dans l'étude de lui-même que dans toutes les autres, mettant son génie en parallèle avec celui de Voltaire, il se crut propre à tous les genres de littérature ; et au lieu de s'en tenir aux pièces légères, aux contes, à la poésie descriptive, M. Dorat eut la prétention malheureuse de vouloir s'illustrer comme l'auteur de Zadig, de Mahomet, de la Pucelle et du Mondain. Mais quelle distance de l'un à l'autre ! En les rapprochant, l'imagination se représente un aigle à côté d'un colibri. Voltaire embrassa tous les genres, mais il eut en même-tems le secret de ne perdre aucun jour, et le courage d'étendre ses connaissances par un travail que dix écrivains de l'espèce de M. Dorat eussent à-peine égalé. Sa brillante imagination fut toujours conduite par un goût exquis, et sa facilité prodigieuse par un jugement sévère. La frivolité chez lui n'est jamais qu'apparente, et ses moindres bagatelles renferment toujours ou des vérités importantes ou des leçons utiles. Après avoir parcouru ses nombreux ouvrages, on doute s'il eut plus d'agrément que de profondeur, et plus d'esprit que de bon sens. Observez au contraire son émule prétendu ; il voltige sans cesse

d'objet en objet, va répétant, non ce qu'il a médité, mais ce qu'il a ouï dire, ou ce qu'il a déjà rimé cent fois. Veut-il être gai? Sa folie n'est plus que de la folie; son enjouement (1), pour l'ordinaire, est factice; les grâces, sous son pinceau, deviennent manièrées et libertines; sa muse a l'air d'une bacchante. Un vers sentencieux marche à la suite de la déraison; près d'un tableau de Watteau se trouve une caricature digne de Calot; l'abus continuel du néologisme donne je ne sais quoi de burlesque à ses idées les plus graves; l'abus non moins répréhensible de l'ironie jette sur ses écrits une teinte qui les rend monotones, et les fait tomber des mains. Nos écoliers et nos femmes galantes de Province seront encore quelque tems engoués de la morale des enluminures et du persifflage de ce poëte, mais les gens sensés n'en penseront pas aussi favorablement. Les amis de sa gloire devraient peut-être réduire ses Œuvres à deux ou trois petits volumes.

---

(1) Un homme tourmenté par des maladies réelles et imaginaires, pouvait-il chanter, d'une manière vraisemblable, son insouciance, son enjouement, ses bonnes fortunes, les charmantes perfidies de ses maîtresses, etc.

LA CONSULTATION.

Faudra-t-il que je me marie?
Tantôt je dis oui, tantôt non.
Des dangers des deux parts alarment ma raison;
Et cent fois le jour je m'écrie :
Prendrai-je femme, ou vivrai-je garçon?

De mes vieilles erreurs j'ai souffert maint dommage;
Il est tems de les voir finir.
A mes parens, à Dieu, j'ai promis d'être sage;
J'ai donné ma parole, et je veux la tenir.
Il faut que jeunesse se passe;
Mais la mienne est passée, et dès long-tems, dit-on.
Il faut changer, enfin, ma folie en raison;
Or, pour y réussir, que faut-il que je fasse?
Prendrai-je femme, ou vivrai-je garçon?

Bon! quand j'y pense, un seul mot me délivre
D'un doute, à mon repos fatal :
J'étais garçon lorsque je vivais mal;
Prenons donc femme pour bien vivre.
C'en est fait, allons, dès ce jour,
Dès ce moment, vite à l'église!
Mais si le repentir m'attendait au retour?
Si j'allais faire une sottise?
Cela peut être; car, enfin,
Si j'épouse une demoiselle,
Gare la fierté, le dédain;
Jolie, elle va m'être à coup sûr infidèle;
Méchante, quel enfer! j'en mourrais de chagrin.

Une bonne femme est sans doute
Un grand trésor; bien le garde, qui l'a.
Mais, qui m'indiquera la route
Pour rencontrer ce phénix-là?
Quel fardeau qu'une femme! il faut être sincère :
Avec celles d'autrui j'ai bien souffert, ma foi!
Que sera-ce, bon Dieu! si j'en prends une à moi,
Et sans avoir encor le droit de m'en défaire?

D'un autre côté, néanmoins,
Si j'embrasse le mariage,
Je fais entrer l'ordre dans mon ménage;
Pour moi, plus d'embarras, de peines, ni de soins :
De mon lit, de ma table, on fera son affaire;
Je vais, bien assuré qu'on veille à mes besoins,
Ne m'occuper qu'à ne rien faire.
Si je suis triste, on saura m'égayer;
Malade, dans mon lit on viendra me choyer.
Quand je rentre, quelle allégresse!
On se lève d'un air joyeux,
Puis on me baise avec tendresse.
Cela ne laisse pas que d'être gracieux!
Oui, c'est le parti le plus sage.
Prenons femme : une femme égaie une maison.
Il se peut que, dans mon ménage,
Ce miel attire maint frélon.
Mais ce point-là j'en ferai mon affaire.
Dieu fasse paix à mes voisins!
Mais pour eux je n'irai pas faire
Tous les jours noces et festins.
D'ailleurs, ces liaisons, quand un homme a pris femme,
Je sais trop à quel prix souvent on les réclame.
J'ai vu de ces voisins, qui, la main sur le cœur,

De leur tendre amitié vont parler à monsieur,
Et ne la prouvent qu'à madame.
Fort bien. Je ferai donc, quittant le célibat,
Des serviteurs à Dieu, des sujets à l'état.
Je ferai.... N'est-ce pas parler en téméraire?
En suis-je bien certain? J'en ai vu, j'en vois tant
Qui de leurs fils sont bonnement
Les nourriciers, quand un autre est leur père!
Peut-être encor ma femme aura
L'humeur coquette; il lui faudra,
L'hiver, l'été, riche parure;
Ajustemens, joyaux, bagues, ceinture;
Car elles aiment tout cela
Plus que sermons. Peut-être à ce goût-là
Elle joindra l'humeur impérieuse;
Il faudra du respect; il faudra que Monsieur,
Pour plaire à la belle orgueilleuse,
Joigne au nom de mari l'emploi de serviteur.
Combien à ce portrait pourraient se reconnaître!
Combien vous en voyez, sans tous ceux que je vois!
Ce serait en ce cas grande folie à moi
De me faire valet, quand je peux vivre en maître.

Mais, non, j'ai tort de m'alarmer;
Je la choisirai douce, honnête;
Elle n'aura d'autre projet en tête
Que de prier Dieu, de m'aimer.
Tout le quartier la prendra pour modèle;
Elle aura l'humeur douce avec un cœur fidèle.
Allons; m'y voilà résolu.
Oui; c'en est fait, je me marie.
Il ne me manque plus qu'avoir femme jolie;
Je crois avoir déjà conclu;

Je tiens déjà le contrat qui me lie....
Ma foi, tout réfléchi, je ne suis plus tenté;
Ce régime pour moi serait peu salutaire :
Et je crois que pour ma santé
Je dois vivre célibataire.

Ainsi parlait un de ces chevaliers
Dont nos antiques Fabliers
Nous ont conservé la mémoire.
Il demeura garçon. Un de nos beaux esprits,
Ces jours derniers, en lisant cette histoire,
Nous dit : Il a mal fait, pour ne pas faire pis.

ADDITION

A LA NOTICE SUR LES OUVRAGES DE M. DORAT.

La manie qu'avait cet écrivain de faire réimprimer ses pièces sous mille formes différentes et dans toutes sortes d'ouvrages, nous a induit en erreur à l'égard de *Biblis*, *Caïn*, *Velford*, *Caton* et *Gabrielle d'Estrées*, qui n'appartiennent point à M. Dorat. On lui avait attribué ces pièces, parce qu'elles se trouvent confondues avec les siennes dans un Recueil en quatre volumes in-8° sans nom d'auteur.

Un anonyme, qui a de bonnes raisons pour condamner la critique des morts, et qui en aurait encore de meilleures pour s'affliger de celle des vivans, vient de

publier une lettre contre nos observations sur M. Dorat ; il nous reproche, 1° de ne lui avoir pas assigné un rang assez distingué parmi les poëtes Français, et lui-même place M. Dorat *entre les écrivains du second ordre*. A cet égard nous nous croyons pour le moins aussi généreux que l'Anonyme ; ayant dit qu'on pourrait recueillir deux ou trois volumes des productions de cet auteur, il est vraisemblable que les pièces à recueillir nous paraissent au moins d'un genre médiocre ; 2° il nous fait un crime de n'avoir pas cité avec éloge les pièces qui doivent former ce recueil ; c'est, dit-il, *manquer d'égards envers M. Dorat, pour ne rien dire de plus ;* et c'est précisément par égard que nous avons gardé le silence ; car, excepté la *Feinte par Amour* et le *Poëme sur la Déclamation*, que nous avons présenté comme *le meilleur de ses ouvrages*, il nous était impossible de faire l'énumération des autres sans y joindre des correctifs très-défavorables à la mémoire de M. Dorat. En effet, la plupart de ces pièces sont licencieuses, et ne respirent que la contagion du libertinage le plus dangereux. Cet écrivain, *qui, pendant vingt années, a infiniment honoré notre littérature*, dans ce qu'on nomme ses *pièces charmantes* ; paraît toujours sans principe, sans but moral ; il n'y chante que des courtisannes et des hommes dissolus, n'y rend aimable que la séduction, la volupté, l'impudence, la mollesse, et d'autres vices, qui de tous tems ont fait le malheur des nations civilisées. Voilà ce que nous n'avions pas voulu dire par égard pour M. Dorat. Comment, d'ailleurs, aurions-nous osé prodiguer des éloges à *Combabus*, aux *Devirgineurs*, aux *Baisers*, à l'épître à

Alexandrine, etc. etc. etc. dans un ouvrage dédié à un prince, ami des bonnes mœurs, et qui en donne le rare exemple à sa cour et à tout son peuple ?

Le même Anonyme est également déraisonnable dans ses remarques contre notre extrait de *l'histoire de l'Astronomie moderne.* Il prétend *qu'il est infidèle et n'est pas un.* Peut-on donner ces qualifications à l'analyse d'un livre qu'on suit avec une exactitude scrupuleuse, depuis la première page jusqu'à la dernière; d'un livre dont on fait sortir les principaux objets, et dont on a cité le morceau le mieux écrit; d'un livre sur lequel on ne se permet qu'une seule observation critique, présentée avec beaucoup de ménagement, tandis qu'on pouvait en réunir un assez grand nombre, et de plus d'un genre ? Tel est le bon sens et la bonne-foi de l'anonyme.... *Ab uno disce omnes.*

ÉPIGRAMME.

Un rapporteur inéquitable
M'a ce matin fait perdre mon procès.
Un créancier impitoyable
A le payer me force une heure après:
Et l'infidélité d'une ingrate maîtresse
Vient de me dépouiller de toute ma tendresse :
Quel bonheur, en un même jour !
De me voir sans procès, sans dettes, sans amour!

VOYAGE D'ERMENONVILLE,

A M. LE COMTE DE CASSINI,

Directeur de l'Observatoire, de l'Académie Royale.

Du 30 juillet 1780.

Le voici, mon cher et aimable comte, ce voyage d'Ermenonville, que je vous ai promis. Pourquoi ne vous en êtes vous point chargé vous-même ? Sous votre plume ç'eût été le joli pendant du voyage de Bachaumont et de Chapelle : il eût mieux valu sans doute, car vous pensez en ayant l'air de badiner ; et nos deux voyageurs ne savent guères que rimer avec aisance et plaisanter. Vous avez cru qu'un historien, qu'un romancier comme moi pourrait marier au trait de l'observateur, les charmes d'un pinceau romanesque ; je crains fort que votre attente ne soit trompée. Ici la fiction m'est interdite, une grande galerie de tableaux s'offre à mes yeux. C'est l'ouvrage de la Nature. Eh ! quelle main hardie ! quel autre que Rubens peut dire *je vais rendre la nature !* Vous n'aurez de moi que des efforts, une esquisse. Un plus grand maître vous donnera peut-être le tableau. Celui qui osera l'entreprendre doit avoir les talens réuni du Titien et de l'Albane, de Tenières et de Vateau. Oh ! si j'étais assis sous le même chêne où serait assis ce grand peintre, je lui dirais : fais vivre dans tes magnifiques tableaux l'ordonnateur de ce beau séjour, représente-le sous les attributs d'un voyageur, d'un agronome, d'un peintre, d'un poëte,

d'un historien, d'un philosophe, d'un homme sensible. Il est tout cela. Il emprunta des Anglais l'idée de rapprocher, de peindre la Nature et de produire de grands effets dans un espace très-borné. Il préféra à ces hautes allées tirées au cordeau, où le ciseau émonde sans cesse des rameaux naissans, où un sable uni par la herse offre par-tout l'idée affligeante d'une orgueilleuse stérilité, où la monotonie des groupes et des quinconces amène l'ennui et la fatigue, et où s'élève froidement, par-ci par-là, des gerbes d'eau qui vont se perdre dans un tranquille bassin, et où l'on voit, à des distances égales, de froides statues à moitié couvertes de mousse. Il préféra, dis-je, de beaux aspects, la nature inégale, mais active, la variété, à cette nature parée et morte qu'on a trop long-tems admirée. Il fit bien. Il plantait pour lui. Il voulut qu'un objet nouveau lui rappelât un souvenir digne de l'occuper. La nature, a dit Jean-Jacques, est un grand livre toujours ouvert, heureux celui qui y sait lire! On pourrait dire des jardins d'Ermenonville, c'est le livre d'un savant et d'un sage, et je viens y lire. Comme tout y est amené, contrasté! comme l'œil se promène délicieusement sur des espaces que le point d'optique, adroitement ménagé, agrandit et reflète! C'est dans un de ces momens de contemplation mêlée de surprise, cher Comte, que nous nous sommes écriés :

Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes!

Je vais essayer de mettre de l'ordre dans ma lettre. Je ne vous réponds point d'y apporter le sang froid du

géomètre, ni l'exactitude du géographe ; je sens d'avance qu'il me serait pénible de me tenir en garde contre cet aimable abandon du sentiment.

On arrive à Ermenonville par la forêt de Chantilly, à dix lieues de distance de Paris. On y est porté par une pente douce et sur un sable mouvant. A gauche est un désert : à droite, un pont avec une estacade en bois qui mène au château, bâti sur une rivière ; du château au village, lieu obscur autrefois, couvert par une grande forêt ; autrefois cependant habité par Henri IV, qui y venait chercher le repos, le bonheur et Gabrielle ; lieu où la terre a été ensanglantée, et où on retrouve cette inscription désolante :

Hic fuerunt inventa
Plurima ossa occisorum
Quando fratres, fratres,
Cives, cives trucidabant.
Tantùm religio potuit
Suadere malorum!

Ce village obscur ne l'est plus. Joseph II accourut du sein de l'Allemagne pour visiter les beautés du parc. Toutes les nations y viennent maintenant pour contempler un tombeau. Une pierre froide n'est pas ce qui les attire. C'est cette vénération religieuse qu'un grand homme imprime autour de son cercueil. L'étranger passe sans détourner la tête devant les mausolées orgueilleux de Saint-Denis et d'Aix-la-Chapelle ; il vient dans une île étroite, bordée d'humbles peupliers, baignée

par un lac d'une étendue médiocre, il vient baigner ces caractères qu'il lit gravé sur la pierre :

Ici repose
L'Homme de la Nature et de la vérité.

Il relit avec attendrissement l'épitaphe que l'homme qui n'est plus avait choisie ;

Vitam impendere vero ;

et se sent frappé d'une consternation profonde en lisant sur le plomb.

Hic jacent ossa J. J. Rousseau.

Voilà donc les restes de cet homme étonnant, s'écrie-t-on ! à ce cri succède un silence lugubre. On ne peut se défendre, en revenant à soi, de chercher des yeux le tombeau de Voltaire, et de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimerait à les voir l'un auprès de l'autre ! Ermenonville deviendrait alors cette partie heureuse de l'Elysée, où Virgile a placé les philosophes et les poëtes. Rousseau, Voltaire, noms augustes ! sans doute ces deux grands hommes n'eurent point de rapports ensemble. L'un professa la philosophie douce et polie de Platon et du lycée; l'autre eut presque toujours la morgue de Diogène ; mais l'un et l'autre quelquefois furent inspirés par le même démon qui inspira Socrate. Voltaire présenta avec aménité des vérités pratiques; l'autre ne mé-

nagea point assez notre faiblesse. Voltaire voulait le bien, et n'eut pas de sytème; Rousseau, en voulant le bien, s'occupa trop d'un système révoltant. Ils n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs. Ils ont des titres égaux à nos hommages. Je n'examine point ici l'homme. Je sais tout ce qu'on reproche à Rousseau. Il était homme, il fut ingrat, peut-être; son stoïcisme était peut-être vanité. Sans doute on aurait eu raison de lui dire ce que Platon disait à Diogène : Toi qui refuses de t'asseoir sur mes siéges dorés pour te reposer sur ton manteau par terre, au milieu de ma salle, Diogène tu ne m'en impose point; ton orgueil perce à travers les trous de ton manteau. — Oublions l'homme, regardons sa tombe. Elle nous dit : il n'est plus. Ses écrits doivent nous rendre sa mémoire chère, surtout aux gens de lettres qui, courant la même lice, seraient flattés d'obtenir des distinctions si honorables. Il en est peu dont on aille contempler le tombeau, et y verser des pleurs.

O toi, chère compagne de mon voyage, toi à qui une amitié tendre me lie, belle Amici, pardonne si j'apprends à la postérité que tu répandis des larmes sur le tombeau de l'auteur d'Emile et de Julie. Que ne m'est-il permis de déchirer ce voile sous lequel je t'enveloppe; tu serais connu : on dirait en te voyant, elle pleura et couvrit de fleurs le tombeau de Jean-Jacques. Ce peu de mots ferait ton éloge. O! quel homme de lettres peut se flatter de graver dans l'âme de ses lecteurs des sentimens aussi profonds!

On s'éloigne à regret de ce tombeau sacré pour par-

tourir un vallon délicieux ; on est tenté, comme le Poussin, de s'écrier en le considérant, *et in arcadiâ ego*. Près d'un bassin d'eau vive s'élève une pyramide honorée du nom de Virgile.

Genio P. Virgilii Maronis
Lapis iste cum luco
Sacer esto.

Plus bas sont gravés les noms de Thompson, de Gessner et de tous ces chantres heureux des saisons. Deux arbres entrelacés, et cette devise, *omnia junxit amor*, annoncent le genre de leurs chansons, et peignent d'un trait les sites différens de ce paisible vallon. Non loin de cette vallée riche et silencieuse, s'élève un temple à la philosophie qui est resté imparfait. Ce passage de la nature à la philosophie est très-ingénieux, et le temple imparfait offre une allégorie non moins ingénieuse. Dans l'intérieur du temple on lit :

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nondum perfectæ
Michaeli Montaigne,
Qui omnia dixit
Sacrum esto.

Sur les colonnes ont lit Newton, Descartes, Voltaire, Penn, Montesquieu, J.-J. Rousseau ; et sur la colonne brisée, *quis hoc perficiet !* Au-dessus de la porte, *rerum cognosere causas.* Un hermitage modeste et semblable aux temples que les premiers humains élevèrent sans

équerre et sans compas à la divinité, se présente auprès du temple de la philosophie; la porte de l'hermitage est tournée vers le temple, avec cette devise :

Au créateur j'élève mon hommage,
En l'admirant dans son plus bel ouvrage.

Avançons : Ici la scène varie ; l'esprit monté trop haut redescend et se repose sur des objets plus doux. On entre dans le désert. La seule inscription met l'homme de lettres en pays de connaissance, et le prépare à ce qu'il va voir,

Scriptorum choras omnis
Amat nemus et fugit urbes.

Le désert est sauvage ; mais tout ce qu'il a d'agreste offre par-tout ou une belle horreur, ou un côteau favorisé des rayons du midi, ou une vallée étroite et pittoresque. Des bouquets d'arbres isolés, des prairies presques arides, des filets d'eau, des gîtes conformes au désert. Sur la porte d'une chaumière on lit : *Charbonnier est maître chez lui.* On y retrouve la cabane de Rousseau ; car il aimait à être seul ; et sur la cabane on lit : *celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté.* C'est avec ce texte, qui fournit assurément à d'abondantes réflexions, qu'on parcourt le désert, l'âme frappée, les yeux occupés, et les sens enchantés ; je dis les sens, car un lac qui termine le désert vient y rappeler Héloïse : les aspects semblent y peindre des

situations du roman. On songe à Julie sans savoir pourquoi, et on répète avec plaisir :

Chè non sa comè dolce sospira
E come dolce parla, e dolce ride.

Un rocher, des grottes, des tournans offrent des abris. Des abris ! ah ! oui, il en est que la foudre respecte !

Ma pur si aspre vie, ne si selvagge
Cercar non se, eh ! amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.

Un boccage vient contraster délicieusement avec le désert ; un pavillon (car l'âme sensible et l'homme éclairé ont présidé à tout) est élevé dans ce boccage, *Otio et musis.* Une grotte est auprès. Un limpide ruisseau serpente au pied de la grotte, un toit de feuillage la garantit des traits importuns du Dieu du jour ; un banc circulaire de gazon frais, des feuilles éparses sur le sol... Ah ! tout y suspend le vol du Dieu des plaisirs, et tout le rappèle sans cesse du pavillon à la grotte, de la grotte au pavillon : il passe, sans relâche d'une ottomane où il se croit bien, au gazon où il est encore mieux.

Que le crystal d'une onde pure
A jamais puisse y réfléchir,
Ou les Grâces de la Nature,
Ou les images du plaisir !

A quelque distance de-là, il faut entrer dans un bac

pour arriver par eau au pied de la tour de la belle Gabrielle.

En cette tour droit de péage
La belle Gabrielle avait :
C'est de tout tems qu'un Français doit
A la beauté foi et hommage.

C'est-là que le bon Henri IV venait déposer son casque et ses lauriers aux pieds de Gabrielle. A la porte de cette ferme antique, est suspendue l'armure de Dominique de Vic, sergent de bataille de Henri IV, qui avait perdu une jambe à la bataille d'Ivry, et qui, passant deux jours après l'assassinat du roi dans la rue de la Féronnerie, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba presque mort sur la place même, et expira le lendemain. Ainsi, par l'attention de rapprocher, de grouper et de lier les objets, on a su parler en même tems à l'âme du peintre, du poëte et de l'historien. L'architecture et la coupe de cette tour, le ton des couleurs et le costume des ameublemens, sont partout observés avec une vérité frappante. On croit revoir Gabrielle dans son petit salon, de forme ovale, qui se termine en donjon, dont la porte est si basse, et où le roi et l'amant devait paraître si grand, et ramener sans cesse la vue sur lui. On y relit avec un plaisir nouveau cette chanson :

Charmante Gabrielle
Percé de mille dards, etc.

M. Sedaine a parodié cet air simple sur un des piliers

de la cuisine de Gabrielle. A côté de ses vers, les vôtres, cher comte, peuvent figurer à merveille, et je les livre au public :

Ici de Gabrielle
Fut l'aimable séjour;
Ici l'on vit près d'elle
Mars, vaincu par l'Amour.
Au nom de cette belle,
Sois attendri !
Français, il nous rappelle
Le bon Henri.

Il serait à souhaiter que les gens de lettres qui vont visiter ce lieu, y laissassent un souvenir permanent. M. le duc de Nivernois, cher à la nation et aux lettres à tant de titres, en a donné l'exemple par les vers suivans :

Je ne traiterai plus de fables
Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,
Où les mortels, devenus presque Dieux,
Goûtent sans fin des douceurs ineffables.
De l'Élisée, où tout est volupté,
Je regardais le favorable asyle
Comme un beau rêve, à plaisir inventé.
Mais je l'ai vu ce séjour enchanté;
Oui, je l'ai vu, je viens d'Ermenonville.

Voilà mon engagement rempli ; c'est à vous à tenir votre parole. Au mois de mai prochain, venez avec moi célébrer à Ermenonville l'anniversaire de notre voyage.

Puissions-nous y revenir pendant une longue suite d'années! Femme sensible! ô toi! qui, née d'un sang illustre, comptes dans ta famille une longue suite de héros, dont le père mérita dans les champs de. . . . . l'estime et les acclamations de l'armée, et la noble jalousie de Conti, tu reviendras avec moi sur les pas de tes aimables sœurs, respirer les parfums de ces beaux lieux. La terre t'y présentera toujours des fleurs à effeuiller sur le tombeau d'un grand homme ; l'Amitié aura toujours une voix pour te célébrer, et une bouche pour te sourire.

Par M. MAYER.

ÉPIGRAMME.

Un maltotier gourmandait des manœuvres
Qu'il avait fait travailler à son fief,
Pour élever poteaux et hautes œuvres,
Croyant par-là se donner du relief.
Par saint Mathieu, cette masse de pierre,
S'écria-t-il, ne peut durer vingt ans.
Ah! monseigneur, lui repart maître Pierre,
C'en sera là pour vous et vos enfans.

FERRAND.

LE NOYÉ.

Conte.

Dans un hameau vivait un homme peu notable
(On le nommait Charlot-Bon-Cœur),
Pour son prochain, toujours très-charitable,
Hormis pour les poissons, car il était pêcheur
De son métier. Pour eux, plein de finesse;
Pour tout autre, il n'était que candeur et simplesse.
Sur le bord de la mer, un jour,
Aux citoyens des eaux il faisait plus d'un tour.
Tandis qu'à leur faim, qui s'irrite,
Offrant de perfides appâts,
Très-poliment il les invite
A prendre leur dernier repas;
Tandis que son filet dans les eaux se déploie,
Et que son large ventre, ouvert à tous venans,
Livrant un hameçon des plus appétissans,
De ses convives fait sa proie,
Aux oreilles du bon pêcheur
Arrive un bruit sourd, qui l'étonne;
Son œil cherche le bruit, et voit avec frayeur
Un malheureux noyé que la force abandonne.
Avec sa longue perche il y vole soudain,
Pourvu de force et de courage,
Et travaille tant, qu'à la fin
Il l'entraîne sur le rivage.
Dès que Charlot eut pu l'examiner,
Il reconnut Jean, son compère.
Mais, tandis qu'il jouit du bien qu'il vient de faire,

Il voit sur lui du sang, qui le fait frissonner;
Et son âme à bon droit en était alarmée;
Car sa perche, en le poursuivant,
Du croc dont elle était armée,
Venait de lui crever un œil en le sauvant.
Il en verse des pleurs, le mène à sa chaumière,
Le met dans son lit, à ses frais
Le fait soigner si bien, qu'à son œil près,
Il lui rend sa santé première.

Mais Jean, à peine à soi-même rendu,
Contre Charlot court demander justice;
Et tout-à-coup, oubliant le service,
Ne se souvient que de son œil perdu.
Comme Charlot ne peut plus le lui rendre;
Jean, qui ne peut lui pardonner,
Prétend qu'on le punisse; il faudrait, à l'entendre,
A de gros intérêts au moins le condamner.
Sur son ingratitude on a beau le reprendre;
Notre borgne, aveuglé par son ressentiment,
Veut se faire payer son œil absolument.
Leur plaidoyer, comme vous pouvez croire,
Fut curieux. Charlot, en racontant l'histoire,
Dit que son cœur ne s'est rien reproché
Dans tout ceci, que de l'avoir pêché;
Que Jean n'eût pu jamais refuser, sans folie,
Un de ses yeux pour racheter sa vie;
Que, sans cet accident, il eût fini son sort,
Et qu'un borgne, après tout, voit encor mieux qu'un mort.

Malgré ces beaux discours, que tout haut il rejette,
Jean dit toujours qu'il n'est nul tems,

Nul cas, nulle loi qui permette
De venir éborgner les gens.

Le juge embarrassé ne savait plus que dire.
Un des fous que jadis on gageoit chez nos rois,
Un fou, beaucoup moins fou que ceux qu'il faisait rire,
Pour opiner, élève alors la voix.
« Vous hésitez, dit-il, ma foi, de ma sagesse
» Ce procès-là ne serait point l'écueil :
» Jean se plaint de Charlot, qui n'a pas eu l'adresse
» De le pêcher, sans lui crever un œil.
» Eh bien! qu'on le jette sur l'heure
» Au même endroit d'où l'a tiré Charlot;
» S'il en sort sain et sauf, prononcez aussitôt
» Des dommages pour lui; si mort il y demeure,
» Que Charlot soit, par votre arrêt,
» Absous de la blessure, et payé du bienfait. »
Ce jugement parut fort sage,
Et par la justice dicté;
Mais Jean craignit de le voir adopté,
Et se mit hors de cour, sans plaider davantage.
Il s'en alla d'un air un peu honteux :
D'une pareille épreuve il avait trop à craindre;
Il aima mieux, enfin, perdre un œil sans se plaindre,
Que d'aller s'exposer à les perdre tous deux.

IL L'AVAIT MÉRITÉ,

Nouvelle.

Madame de Mérival était veuve, et n'avait encore que vingt ans. Elle avait fait d'abord un de ces mariages que les amans trouvent toujours déraisonnables, et que les parens appèlent des mariages de raison. On lui avait donné un mari qui n'eut d'autre mérite que de se laisser mourir bientôt; et le veuvage lui avait rendu sa gaieté naturelle. Enjouée avec esprit, vive jusqu'à l'étourderie, toujours irréprochable, mais souvent inconsidérée, donnant quelquefois, sans le vouloir, des espérances qu'elle n'avait jamais envie de réaliser; ne bravant point les bienséances, mais les négligeant quelquefois sans y songer: telle était madame de Mérival. Elle vivait chez un oncle, M. de Rincour, dont le caractère était opposé au sien, et qui ne l'en aimait pas moins. M. de Rincour était l'homme du monde le plus formaliste. Les étourderies de sa nièce le mettaient souvent en colère; et il lui faisait quelquefois des sermons qui l'auraient fort ennuyée, si elle n'eût eu l'art de les abréger; car sitôt que le sermon commençait, elle sautait au cou de son oncle, et le faisait taire en l'embrassant.

Un matin cependant M. de Rincour vint trouver sa nièce, et lui dit: ma nièce, votre conduite est irréprochable; mais j'en réponds au public. Il est tems que vous changiez de caution, et qu'un mari prenne la place de votre oncle. Je ne veux pas forcer votre choix; mais j'exige que vous en fassiez un. Il vient ici plusieurs

personnes qui aspirent à votre main ; il faut vous décider. Par exemple, ce M. Morbrok est un fort galant homme. Je l'attends ce matin. Il demande à t'entretenir un moment. Il faut l'écouter, ma nièce. Je présume qu'il a des propositions à te faire : il est fort riche, je serais charmé qu'il pût te convenir.

Comme il achevait de parler, on vint annoncer M. Morbrok. Le voilà justement, continua M. de Rincour ; je te laisse avec lui. C'est un fort galant homme ; un homme riche ; songes-y bien, ma nièce.

M. Morbrok était un Anglais des plus opulens, qui avait autant d'estime pour les richesses, que de haine pour la nation française. On aurait tort si, d'après cela, on l'accusait d'avarice. Sa manie n'était point d'entasser l'or, mais de croire que ce mot-là renfermait tout. On eût dit, à l'entendre, que l'or dissipait tous les chagrins et guérissait toutes les maladies. S'il vous eût privé d'un ami, d'un père, il aurait cru vous consoler et vous dédommager avec de l'argent. Si l'on parlait devant lui d'un homme de génie, il demandait quelle était sa fortune. Il prétendait qu'il n'y avait qu'un bien et qu'un mal dans le monde : la richesse et la pauvreté. Du reste, sa liberté d'esprit naturelle, jointe à l'indépendance qui accompagne une grande fortune, lui faisait attacher peu de prix à ce que nous nommons politesse. Il rendait peu d'égards dans la société ; mais aussi il en exigeait peu lui-même.

Resté seul avec madame de Mérival, il eût avec elle une conversation qui dût l'étonner. Il lui dit qu'il la trouvait bien, fort bien, mais qu'elle n'était pas riche,

et qu'il fallait le devenir. Moi, je le suis, continua-t-il, je le suis trop ; nous pourrions nour arranger de manière à l'être tous deux assez. Cela peut être, lui répondit madame de Mérival ; mais je ne comprend pas comment. Je vais me faire mieux entendre, reprit-il ; moi, je vous aime, je viens me proposer.... Ne vous alarmez point : ce n'est pas d'un mariage que j'ai à vous parler. Je sais que vous aimez votre liberté. Je tiens beaucoup à la mienne. Tenez, ne nous marions point. Ah ! bon. ; j'y consens très-volontiers, dit madame de Mérival, ne nous marions pas. Madame de Mérival commençait à entrevoir son projet, et piquée au vif de son impertinente proposition, elle résolut néanmoins de l'entendre jusqu'au bout. Rassurez-vous encore un coup, dit-il, je viens vous offrir un simple engagement, une liaison d'esprit et de cœur, c'est-à-dire, ma fortune sans ma main. Ah ! dit madame de Mérival, cet engagement est bien plus honnête : quand je dis honnête, c'est en supposant un état d'opulence ; car, vous savez bien, M. Morbrok, que l'or ennoblit tout. Ah ! vous avez bien raison, s'écria-t-il avec enthousiasme. Et aussitôt il se met à développer aux yeux de madame de Mérival le plus beau plan de conduite imaginable ; il lui fait voir, dans la perspective, des laquais de six pieds, de superbes équipages, de gros cochers à moustaches, grand hôtel et petite maison, des terres, une table magnifique ; en outre, de très-gros revenus, la plus riche garderobe, des loges à tous les spectacles ; enfin, tout ce que peuvent offrir le luxe et l'abondance à la beauté la plus ambitieuse. Madame de Mérival ne l'interrompit point ; et quand il eut fini, monsieur, lui dit-elle,

d'après cette énumération, toute brillante qu'elle est, je vois que nous aurons de la peine à conclure. Ce n'est pas là m'offrir moitié de ce qu'il me faut. Je me mets à bien plus haut prix! Comment, madame, interrompit-il, y pensez-vous? mais c'est un prix fou. Il allait continuer; madame Mérival, prenant un air sérieux, lui imposa silence; et il sortit un peu honteux.

Madame de Mérival ne revenait point de sa surprise. Quoi, disait-elle dans son dépit, me parler d'amour sans me parler d'hymenée! Expliquer ses desirs comme un vrai sultan! Ah! M. Morbrok, vous avez cru commencer et finir le même jour votre roman! Le trait est leste! nous verrons. Tandis qu'elle roule dans son esprit des projets de vengeance, entre M. de Rincour, qui, sans avoir su leur conversation, a vu sortir M. Morbrok mécontent, et vient pour en faire des reproches à sa nièce. Eh bien! lui dit-il, vous l'avez donc éconduit. — Oui, mon oncle. — Tant pis, ma nièce, tant pis. — Quoi! vous auriez voulu que j'eusse accepté sa proposition. — Assurément; il fallait le prendre au mot. Madame de Mérival l'interrompit par un grand éclat de rire, qui faillit le mettre en colère. En verité, lui dit-il, ma nièce, voilà un rire bien incivil; je n'aurais jamais cru que je serais forcé de vous rappeler un jour que vous me devez du respect. Après quelques excuses, qui l'appaisèrent bien vite, on reprit la conversation. Mais, enfin, reprit M. de Rincour, sa proposition. — Etait très-avantageuse. Je devais partager une fortune immense. — Eh! sans doute, quand on est marié.... — Marié? oh! non, mon oncle; il ne se marie pas, lui. — Comment, il ne se marie pas, qu'est-ce à dire? M. de

Rincourt, furieux, allait le consigner à sa porte; quand sa nièce l'arrêta, non, laissez-moi faire, lui dit-elle, j'ai un projet; permettez-moi de l'exécuter. Il eut bien de la peine à s'y prêter; mais enfin il y consentit.

Cependant, M. Morbrok, en songeant au peu de succès de sa démarche, était tout honteux de l'avoir hasardée; et, comme la contradiction irrite souvent le desir, il sentit le goût qu'il avait pour madame de Mérival se changer en amour. Il vint faire des excuses, qu'on fit semblant d'agréer; parce que, pour en venir où l'on voulait, il fallait feindre de lui avoir pardonné. On fit plus, on s'efforça de lui paraître aimable; et madame de Mérival pouvait aller loin dans ce genre là.

Sinville, jeune homme fort bien né, qui venait assidument chez M. de Rincour, aimait aussi sa charmante nièce. Il était moins riche que son rival; mais beaucoup plus aimable; il fit plus de progrès auprès de sa maîtresse. Madame de Mérival ne dissimula point, ou, pour mieux dire, laissa voir exprès à M. Morbrok qu'il avait Sinville pour rival, mais elle ne lui dit point que c'était un rival aimé. M. Morbrok ne pouvait se dissimuler que Sinville était aimable; cette rivalité l'effraya. Le bon Anglais crut avoir trouvé un expédient infaillible; il courut chez Sinville, et lui offrit de l'argent pour le faire désister de ses poursuites. Avec moins de générosité que n'en avait Sinville, on eût mal reçu cette proposition; aussi rejeta-t-il ses offres assez brusquement; et M. Morbrok se retira bien surpris d'avoir été refusé.

En quittant Sinville, il revint auprès de madame de Mérival. Il la trouva plus aimable ; car elle cherchait à lui plaire, et il sortit de chez elle plus amoureux. Il ne tarda pas à s'y remontrer ; ce dernier entretien ne fit que l'enflammer davantage ; et c'était-là ce que voulait madame de Mérival. Enfin, il fit reparler son amour ; mais cet amour n'osa reparaître que sous la sauve-garde de l'hyménée. Il n'osa proposer sa fortune qu'avec sa main. Madame de Mérival le voyant enfin parvenu où elle avait dessein de l'amener, ne songea plus qu'à jouir de son ouvrage. Quoi ! lui dit-elle, vous pourriez aller jusqu'au mariage ! Pour en venir à cette extrémité, songez qu'il faut avoir ou beaucoup de courage ou beaucoup d'amour. Il jura aussitôt qu'il sentait son amour s'accroître de moment en moment. Monsieur, répondit madame de Mérival, qui s'entendait à merveille, si votre amour est au plus haut degré, je vous avouerai que c'est-là ce que je desirais. M. Morbrok, enhardi par ce discours, la pressa plus vivement ; et madame de Mérival, assaisonnant toutes ses réponses d'une maligne équivoque, lui dit qu'elle voyait bien qu'il fallait se rendre à l'amour. D'ailleurs, ajouta-t-elle, l'équité m'en fait un devoir : elle m'ordonne d'accorder enfin le prix à qui l'a mérité. Ces derniers mots, prononcés encore plus tendrement, achevèrent de renverser la tête de M. Morbrok, qui ne douta pas un instant qu'elle ne voulût parler de lui. Allez, monsieur, reprit sur le même ton madame de Mérival, allez faire un tour de jardin ; je vous ferai avertir quand il sera tems. Je vais rendre ici possesseur de ma main celui qui est déjà maître de mon cœur. Il allait se répandre en actions de grâces, quand

elle l'interrompit pour lui dire : Tout sera prêt dans un moment ; vienne l'époux, je me charge d'amener la femme et le notaire.

Cependant Sinville, qui n'avait pas à craindre ce rival et qui le craignait pourtant, car il était bien amoureux, était arrivé sans faire de bruit, et avait entendu la fin de leur conversation. Il en fut la dupe, ainsi que M. Morbrok, mais d'une autre manière ; il en eut autant de chagrin que son rival en avait de joie ; et madame de Mérival acheva de combler son désespoir par ces mots, qu'elle prononça tout haut en l'apercevant : M. Morbrok vous reviendrez dans un moment. Sinville, attendez-moi, vous m'êtes nécessaire ici. Je vous quitte pour mander le notaire : vous serez témoin.... Adieu.

Cet adieu faillit rendre fou Sinville. O ciel ! s'écria-t-il, que veut-elle donc dire ? elle mande un notaire, et je serai témoin ! je frissonne ! Un moment après, madame de Mérival rentra, suivie d'un notaire et de son oncle, qui n'était pas non plus dans la confidence. Elle fit avertir M. Morbrok ; et quand tout le monde fut rassemblé : Madame, dit Sinville avec le ton du dépit, d'après tout ce que je vois, je ne vous suis pas nécessaire. Pardonnez-moi, lui répondit-elle, très-nécessaire. Puis, se tournant vers M. Morbrok, qui nageait dans la joie : M. Morbrok, lui dit-elle, l'Anglais et le Français sont en guerre dans ce moment-ci ; chez ces deux peuples rivaux les bons citoyens forment divers projets. L'un arme des vaisseaux ; l'autre court lui-même affronter les périls de la mer ; un autre y envoie ses propres fils ; moi, j'ai voulu essayer une hostilité d'un genre tout nouveau, et je me suis servie des armes que la nature m'avait don-

nées. Mes yeux ont attaqué votre cœur; ils l'ont vaincu; je suis contente. Il ne me manque plus que de donner devant vous ma main à Sinville. Ah! corsaire, s'écria l'oncle tout étonné. M. Morbrok sortit furieux, et Sinville demeura quelque tems muet de plaisir et de surprise. Mais quand il eut rappelé ses sens : Pardonnez, Sinville, lui dit madame de Mérival avec le plus gracieux sourire. Madame, lui répondit Sinville en souriant aussi, j'approuve, j'admire même, si vous voulez, ce triomphe puisque je n'en fais point les frais. Mais, croyez-moi, madame, la guerre a trop de hasards, et.... tenez, après cette victoire, donnez la paix à tous les cœurs anglais.

LA RÉPONSE D'EULALIE.

Le bel esprit Mondor, mortel fort ennuyeux,
Complimentait hier mon Eulalie
Sur le vif éclat de ses yeux.
Ils étaient, à l'entendre, un chef-d'œuvre des Dieux :
Il n'en avait point vu de plus beaux en sa vie.
Je leur promets demain des madrigaux heureux.
Voyez, s'écriait-il, quelle douceur! quels feux!
Ils peignent tour-à-tour la pudeur, la tendresse;
Ils jettent dans mon cœur et le trouble et l'ivresse....
Grâce! monsieur le bel esprit,
Laissez mes yeux en paix, répondit ma maîtresse,
Ils ne vous ont jamais rien dit.

ANECDOTE.

Fernand-Cortès, à son retour du Mexique, rebuté par les ministres de Philippe II, et n'ayant pu approcher de lui, se présenta sur son passage, et lui dit : Je m'appelle Fernand-Cortès : j'ai conquis plus de terre à votre Majesté qu'elle n'en a hérité de l'Empereur Charles-Quint, son père, et je meurs de faim... Voilà de l'éloquence.

COUPLETS,

CHANTÉS A TABLE,

A MESDAMES ***.

C'est ici le vrai Panthéon
Des Dieux qui savent plaire.
Nous rassemblons en ce salon
Et l'Olympe et Cithère.
Avec Pallas, Vénus, Junon,
A table on nous voit rire,
Et La Harpe, notre Apollon,
Les chante sur la lyre.

A MADAME *.

O vous! reine de ce festin,
A la reine divine

Je veux vous comparer en vain;
Votre taille est plus fine :
Homère a vanté ses grands yeux;
Mais quand on voit les vôtres,
On peut blâmer le roi des Dieux
D'en avoir aimé d'autres.

A MADAME **.

Vous, de qui l'esprit est sans fard,
Et le cœur si fidèle;
Plus sage que Vénus, Boizard,
Vous n'êtes pas moins belle.
Elle n'eût par reçu ce prix
Que la fable renomme,
Et votre main, du beau Pâris,
Eût refusé la pomme.

A MADAME ***.

Vous guidez mes pas étourdis,
Dans un âge novice,
Ainsi que Minerve jadis
Guida le fils d'Ulysse.
Si Pallas de vos traits chéris
Eût orné la sagesse,
Télémaque pour Eucharis
Eût eu moins de foiblesse.

Par M. SAINT-ANGE.

QUI L'EÛT PENSÉ,

OU

L'ENGAGEMENT IMPRÉVU,

Conte.

D'Erimont était entré dans le monde avec toutes les qualités nécessaires pour y réussir. Une brillante éducation, conforme aux vues qu'on avait sur lui, ajoutait aux riches présens que la nature lui avait faits. Aux grâces du corps, aux agrémens de l'esprit il joignait la magie des talens. Il aimait les lettres et les arts, et s'y connaissait assez bien pour en parler avec ceux qui les cultivaient. Un tact naturel, et l'influence qu'il eut bientôt dans le monde, firent ambitionner son suffrage. Quand il eut reçu les deux éducations qu'exige le monde, celle qu'un jeune homme reçoit de ses maîtres, et celles que les femmes s'empressent de lui donner, il se trouva jeté dans les brillantes aventures. Il avait le bonheur d'être assez tendre d'abord pour intéresser, et pas assez constant dans la suite pour être importun. Il était de l'intelligence la plus fine pour saisir le mot ou le coup-d'œil qui l'appelait à la victoire, et ne se faisait jamais répéter le signal de la retraite. Voilà, ce me semble, la perfection de la galanterie. Il en fut amplement récompensé. Pendant plusieurs années ses jours ne furent qu'une chaîne de plaisirs, ou tout au moins de triomphes. Il passa par

les trois degrés de gloire réservés aux héros du monde galant ; il y régna d'abord par la séduction d'un cœur tendre ; ensuite par les charmes d'un homme aimable, et enfin par sa réputation. Ce troisième règne est souvent encore assez long, même chez les femmes.

Mais tout, jusqu'à la gloire et aux plaisirs, a des momens d'ennui. D'Erimont, quoiqu'il n'eût pas perdu la faculté de jouir, par l'abus même des jouissances, éprouvait néanmoins quelques instans de langueur. Il sentait, sinon la fatigue, au moins la satiété. — Dans un de ces momens presque léthargiques, il était rentré chez lui le soir avant l'heure du souper. Il y était seul. Que dis-je, seul ? En suivant le cours de ses triomphes, j'avais oublié comme lui qu'il était marié. Il est tems que je m'en souvienne ; car en jetant autour de soi un regard de désœuvrement, d'Erimont, vient lui-même de s'en souvenir. Mais à-propos ! dit-il, comme un homme frappé d'une réminiscence imprévue, et aussitôt ayant appelé un de ses gens, il lui ordonna d'aller demander si madame d'Erimont était visible pour lui. Le laquais tout étonné ouvre de grandes oreilles ; de peur de faire quelque sottise faute d'avoir bien entendu, il se fait redire son ordre ; et après se l'être fait répéter, il ne se dispose encore à l'exécuter qu'en tremblant.

Madame d'Erimont était aimable et même jolie. N'ayant trouvé dans les chaînes du mariage qu'une plus grande liberté, elle s'était vue réduite à l'alternative d'en jouir, ou de vivre dans la solitude. Il n'y a pas-là à balancer pour une jeune personne. Entraînée dans le monde, ne fût-ce que pour éviter l'ennui d'être seule, elle y rencontrait quelquefois son mari ; mais jamais ils

ne s'y cherchaient. Ils ne songeaient pas même assez l'un à l'autre pour prendre soin de s'éviter. Par bonheur pour le repos de madame d'Erimont, son cœur ne lui avait jamais parlé pour lui. Ils ne s'étaient que peu vus avant de s'épouser, et ils avaient encore moins eu le tems de se voir depuis. D'après cela on juge que madame d'Erimont avait au moins songé à plaire dans les sociétés où elle vivait; et comme elle avait des charmes et de l'esprit, elle avait trouvé des jouissances, sinon pour son cœur, au moins pour son amour-propre.

Le jour que d'Erimont lui fit demander si elle voulait le recevoir, elle se trouvait peut-être dans les mêmes dispositions où était alors son mari. Très-étonnée de cette ambassade, qu'elle n'eut pas même la prétention d'interpréter, elle lui fit dire qu'elle le recevrait avec plaisir. D'Erimont se présenta; et après avoir demandé s'il n'incommodait point, il s'assit. Quand on eut fait les complimens d'usage, on parla du tems et de la nouvelle du jour. La conversation, quoique vague et indifférente, se prolongea, parce qu'ils avaient l'un et l'autre assez d'esprit pour la nourrir. Il s'aperçut qu'il était tard, madame d'Erimont avait fait fermer sa porte; il lui demanda si elle voulait lui permettre de souper avec elle. Vous ferez un fort mauvais souper, lui repondit madame d'Erimont; mais si vous voulez vous en contenter, je le veux bien. On servit aussitôt; le souper fut gai sans être bruyant; ce plaisir tranquille avait quelque chose de nouveau et de piquant pour les deux convives; ils étaient aimables l'un et l'autre; chacun des deux était pour l'autre une nouvelle connaissance; les

heures s'écoulèrent assez vite ; et d'Erimont se retira fort content pour s'aller coucher.

Le surlendemain il était engagé pour un concert qui manqua ; il n'en sut la nouvelle que fort tard. Que faire de son avant-souper ? il n'aurait pas eu grande peine sans doute à l'employer ; mais peut-être il ne s'en occupa guère. Il se ressouvint de madame d'Erimont, qui avait une légère indisposition ce jour-là ; il envoya chez elle, ou plutôt il lui écrivit pour lui demander si elle voulait permettre qu'il allât lui faire compagnie jusqu'à son souper. On accepta sa proposition de la manière la plus obligeante ; il se rendit chez elle, y fut plus aimable que la première fois ; et l'heure de souper venue, ce fut pour le coup madame d'Erimont qui le pria de rester. D'Erimont était engagé ailleurs ; mais il resta ; la conversation fut au moins aussi agréable et plus libre. Savez-vous, dit en riant madame d'Erimont, au milieu du souper, que là où vous étiez attendu, on ne devinera pas au moins pour qui vous manquez à votre engagement ? D'Erimont sourit ; et un moment après : il faut, lui dit-il, madame, que je vous fasse une confidence, où vous trouverez peut-être plus de franchise que de politesse. Savez-vous qu'il n'est pas croyable combien vous avez gagné depuis votre mariage ? Mon mariage, répondit madame d'Erimont avec un sourire aimable ! mais je crois que mon mariage s'est fait à peu-près en même tems que le vôtre. — Vous avez raison, madame, mais vous n'avez pas d'idée de l'heureuse métamorphose qui s'est opérée en vous depuis ce tems-là. Vous aviez un air d'embarras (pardon madame), un maintien de

souvent.... c'est à ne pas vous reconnaître. Ce n'est pas là l'esprit que vous aviez ; vos traits mêmes sont embellis. Eh bien, monsieur, dit madame d'Erimont, sans vouloir vous rendre votre compliment, ce que vous avez dit là de moi, je le pensais de vous-même. Mais en vérité, ajoute-t-elle en se reprenant, si quelqu'un écoutait notre conversation, on pourrait la trouver étrange. Voilà presque des douceurs, au moins. Je vous jure, madame, reprit d'Erimont, que vous n'êtes plus la même ; et je le dirais.... Devant des témoins, interrompit-elle ? Ah ! cela serait scandaleux. On causa long-tems encore sans s'apercevoir qu'il se faisait tard ; mais à la fin madame d'Erimont, regardant à sa montre, l'avertit qu'il était tems de se retirer. L'heure est indue, ajouta-t-elle avec le sourire le plus gracieux ; et d'Erimont se leva pour s'en aller. Madame, lui dit-il en revenant sur ses pas, je prends mon chocolat le matin, seul, assez tristement ; voulez-bien que demain je vienne déjeûner avec vous ? Vous en êtes le maître, répondit madame d'Erimont ; et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils n'oublièrent ni l'un ni l'autre leur engagement. Mais d'Erimont commença à songer que ces fréquentes visites seraient remarquées ; et il fut prêt à demander le secret à son valet-de-chambre. Le déjeûner ne différa du souper que par la durée ; car il fut tout aussi gai. Madame d'Erimont rit beaucoup, plaisanta même ; et l'on convint qu'il valait cent fois mieux déjeûner ainsi que séparément. On en fit autant le lendemain, et les jours d'après. Mais, madame, dit un matin d'Erimont, il me semble que nous avons fait tête

T'apporter, en tribut, les perles et la soie,
Qu'avec tous ses parfums, l'Orient nous envoie;
Les moissons de Moka, les vases du Japon,
Le caillou qui s'épure aux mines de Golconde,
Ces végétaux puissans, charme ou salut du monde,
Que d'agiles Typhis, défiant mille morts,
Dans les nefs du Batave, amènent sur tes bords;
Enfin, de l'Amérique, en malheurs trop féconde,
L'or, qui la venge, hélas! mieux que tous ses efforts.

Semblable au cœur humain, qui source de la vie,
La lance en jets de pourpre, et ranime nos corps,
Tu répares les maux de la France affaiblie,
En faisant, dans son sein, circuler tes trésors.

Oh! qui m'arrêtera sous ces grottes humides,
Qu'habitent le silence, et le calme et le frais,
Et d'où l'œil suit le cours de ces voiles rapides,
Qui de tous les climats rapprochent les bienfaits.
Quand verrai-je voguer ces légères chaloupes,
Dont le mirthe couronne et les mats et les poupes;
Le rire en longs éclats, les chants et les concerts,
Au bruit des tambourins, se mêlent dans les airs.
Que j'aime à contempler la gaîté franche et vive
Du peuple, ami des jeux, qui danse sur la rive;
Ses gestes, ses regards, respirent le plaisir.
Ah! si le sort flétrit les beaux jours de ma vie,
Loin des champs fortunés d'une terre chérie,
J'aurai du moins, j'aurai le bonheur d'y mourir!
Est-il dans l'univers des mortels plus aimables,
Plus dignes d'être aimés, à leur rois plus soumis!
Prompts, extrêmes, légers; mais de vice incapables;
Ils ont tous les talens, et le don d'être amis:

MA PATRIE;

ÉPITRE AU PÈRE PAPON,

De l'Oratoire, historiographe de France.

Je vais donc habiter le toit qui m'a vu naître!
Je vais vous parcourir, lieux chers à mon amour!
O jour de mon départ, hâte-toi de paraître;
Une mère m'attend dans cet heureux séjour!
Une mère! à ce nom comme mon cœur palpite!
Je crois déjà la voir, l'entendre, l'embrasser;
Oui, dans ses bras ouverts l'amour me précipite;
Sur son sein maternel je la sens me presser.

Déjà je crois me voir, où, du haut des montagnes,
Tout-à-coup s'offre à moi le vaste azur des mers;
Marseille est à mes pieds, ceinte des flots amers,
Et couronnée au loin de riantes campagnes.
Quel immense horison se présente à mes yeux!
Quel spectacle imposant, et quels pompeux prodiges!
Amour de la patrie! ah! sans tes doux prestiges,
Ces lieux seraient encor les plus charmans des lieux.
Toutes les nations y portent leur hommage.
Voyez ces pavillons, flottans au gré des airs!
Bysance et Pétersbourg, et Pekin et Carthage,
Ont fait de ce beau port l'âme de l'univers.

Antique sœur d'Athènes, ah! dis quelle est ta joie
Quand tu vois, dans ton sein, l'Ibère, le Breton,
L'habitant de Memphis et celui de Canton,

» Balance des états la force et l'équilibre,
» Souris au nouveau monde, et rends son peuple libre!
» Que tes plus beaux autels s'élèvent à Boston!
» Liberté! tu n'es point un factieux démon,
» De toute autorité destructeur fanatique,
» Et, plus que les tyrans, farouche et despotique;
» Non, tu n'es à mes yeux que le sage pouvoir
» De faire en tous les tems ce que l'on doit vouloir;
» Tu n'es que le bonheur de vivre sans contrainte,
» Et d'obéir aux lois librement et sans crainte.

» A Sparte, on t'adorait; mais, loin de ses remparts,
» Athènes vit souvent s'enfuir tes étendarts.
» Dans les jours si vantés de son antique gloire,
» Rome, te couronnait sur un char de victoire.
» Sous un sceptre de fer, le Batave opprimé,
» Se croyant libre enfin par le droit d'être armé,
» Long-tems te confondit avec l'indépendance.
» Tu hais du vain Anglais la fougue et la licence.
» Les peuples d'Helvétie, ou soldats ou pasteurs,
» Conservent sous ta garde et leurs lois et leurs mœurs.
» Le fidèle Français, qui te connait, qui t'aime,
» Chérit le joug des rois et le prend pour toi-même (1).
» Sa valeur va fixer ton trône dans des lieux
» Retranchés par le fer d'un empire odieux.
» Le bronze tonne au loin... Guichen couvert de gloire,
» Vole avec ses Français de victoire en victoire,
» Tandis que le Breton, tremblant pour ses foyers,
» Voit cingler nos vaisseaux, et compte nos guerriers.

---

(1) Idée empruntée de Voltaire.

(*Note de l'auteur.*)

» Les tems sont arrivés, l'Amérique respire.
» Lève un front triomphant, reine de cet empire,
» Cité du sage Penn, Francklin défend tes droits,
» Et tu vas ne dépendre enfin que de tes lois ».

Je dirais, et les vents des royaumes liquides
Porteraient mes accens aux chœur des Néréïdes;
Faciles déités; oh! peut-être qu'alors
Je vous verrais sourire à mes premiers accords.
Si mes chants à vos yeux ne pouvaient trouver grâce,
Nymphes, je descendrais du haut de ce Parnasse,
Et rentrant dans nos bois d'orangers toujours verds,
Occupé désormais de plus douces pensées,
Sur nos rives, de fleurs, de mousse tapissées,
Delille m'apprendrait l'art perdu des beaux vers;
Heureux! si, comme lui, célébrant la nature,
J'en savais dévoiler les charmes inconnus,
Comme ont peint de Vénus la magique ceinture,
Ou plutôt, en effet, comme on ne la peint plus.
Je formerais au moins quelques pas sur vos traces,
Poëtes ingénus, aimables Troubadours,
Qui sûtes les premiers chasser l'ennui des cours,
Et, chantres des plaisirs, intéresser les Grâces:
Le mirthe et le laurier ne croissaient que pour vous
Aux bords charmés du Var, de l'Adour et du Rhône.
Les fleurs dont l'Italie a tissu sa couronne,
Brillaient dans nos jardins de l'éclat le plus doux,
Parmi nous préludaient les lyres immortelles,
Qui frappaient l'Apennin de leurs accords nouveaux.
Oui, le Dante nous doit le feu de ses pinceaux;
Pétrarque, ses chansons; Bocace, ses nouvelles;
Et, si j'en crois la voix qui juge tes travaux,
La voix des gens du goût, celle de tes rivaux,

Toutes ces voix, Papon, si bien d'accord entr'elles,
Les Guichardins futurs, parmi nos Provençaux,
Viendront choisir encor leurs plus parfaits modèles.

Par M. Bérenger, P. D. R.

RÉFLEXIONS

SUR LES JOURNAUX,

Adressées au rédacteur du Mercure.

En vous adressant, monsieur, les plus justes plaintes sur la licence qui règne depuis quelque tems dans plusieurs journaux, je ne crois pas avoir à craindre que le plus décent et le plus modéré de tous se refuse au vœux général des âmes honnêtes. Elles attendent, depuis long-tems un homme qui ose être leur interprète; et l'abus dont elles gémissent est devenu si criant, que je n'ai pu me contraindre davantage.

Si cette licence n'intéressait que les ouvrages imprimés, elle serait peu dangereuse, parce que ses effets seraient peu durables, que la vérité perce enfin, et qu'un bon livre obtient tôt ou tard la réputation qu'il mérite. Si elle n'attaquait que la renommée du talent, on pourrait regarder, quoiqu'injustement, cet intérêt de gloire comme un intérêt de vanité. Mais le succès des ouvrages de théâtre, soit en poésie, soit en

musique, dépend plus essentiellement de la première opinion que la multitude en a prise; les journaux n'influent que trop sur cette opinion; et le tort qu'une critique indiscrète peut faire à l'ouvrage, intéresse non-seulement la réputation, mais la fortune, mais l'état civil des auteurs. Le sort d'eux et de leurs familles est attaché au succès de leurs ouvrages. Contrarier ce succès, c'est leur faire un tort qu'on n'oserait faire aux plus vils artisans; et il est bien singulier que, dans une ville où il n'est permis de nuire aux intérêts de personne, les hommes de lettres et les artistes soient seuls exceptés de cette règle générale.

La critique est utile sans doute, mais elle ne peut l'être qu'autant qu'elle a des bornes. Aussi n'est ce point l'autorité des journaux que je combats, mais l'abus qu'ils en font. Ils n'ont peut-être pas assez examiné ce qu'ils gagneraient à suivre d'autres principes; et je crois les servir en essayant de les rappeler à des devoirs dont ils doivent moins se dispenser que personne.

En effet, qu'une critique soit d'un homme isolé, elle sera peu dangereuse. N'ayant pas de lecteurs qu'elle puisse forcer en dépit d'eux à la lire, elle sera infiniment moins répandue qu'un journal. Un homme isolé d'ailleurs n'en impose pas à la multitude, comme celui qui a dans sa poche le privilége de parler tous les jours. Ce dernier, aux yeux du peuple, est une sorte e magistrat, d'homme public; si cette autorité qu'on ui accorde le rend respectable, elle ne le rend que plus coupable lorsqu'il a le malheur d'en abuser.

Une critique est toujours blamable lorsqu'elle n'est

pas motivée. Autant il est courageux de fronder une erreur, et d'appliquer des principes reconnus et développés à des vérités nouvelles ou méconnues, autant il est lâche d'affliger son semblable sans daigner prouver qu'on a droit de l'affliger. Cette forme tranchante et dure est à la portée de l'ignorant comme de l'homme instruit ; et ce dernier même connaît trop bien les intérêts de sa cause pour oser l'employer. En effet, lorsqu'un censeur éclairé attaque un ouvrage, que lui en coûte-t-il de prouver ses censures ? L'amour-propre, le desire et la certitude du succès, la crainte de laisser à son adversaire le moindre moyen de se défendre ou d'échapper, tout l'engage naturellement à développer ce qu'il avance, à le prouver de toutes les manières, à le présenter sous toutes les faces, à ne l'abandonner que lorsqu'il est aussi près, que le sujet le permet, d'une démonstration irrésistible. Cette forme, la plus satisfaisante pour celui qui l'emploie, est en même-tems, et la plus honorable, et la plus sûre, et la plus honnête.

Mais que penser de ces gens qui, depuis quelques tems ont usurpé le droit de parler de tout, d'attaquer tous les talens, toutes les réputations, d'avancer, en quatre lignes, les assertions les plus bisarres et les moins réfléchies, sans se donner la peine de motiver le moins du monde leurs injures quotidiennes? Le peu d'espace qu'ils ont ne peut leur servir d'excuse ; on leur en eût accordé davantage, si l'on eût voulu leur permettre de censurer, et la loi d'être précis emportait celle d'éviter des discussions qui doivent accompagner et prouver toute critique. Si l'on disait à Naples,

qu'en France on a prié Sacchini, le plus soigné des maîtres, d'être à l'avenir plus correct dans son style; qu'on a appris à Piccini qu'il ne savait pas enchaîner des modulations; qu'on a plaint Philidor de n'être que savant, on croirait peut-être que de pareils paradoxes ont été appuyés par des volumes entiers, et que ceux qui les ont avancés n'ont épargné ni recherches, ni travaux, ni discussions; qu'ils ont accablé leurs lecteurs de tout le poids d'une théorie savante et victorieuse. Point du tout; ces assertions étranges paraissent toutes nues, dans une simple feuille in-12, sans détails, sans preuves : et on laisse insulter tranquillement des artistes estimables, des citoyens de qui la fortune est attachée au succès de leurs ouvrages.

Qu'une pareille critique porte sur une tragédie, sur une comédie, sur des ouvrages qui soient purement du ressort de la littérature, elle sera toujours infiniment blâmable, mais elle sera moins dangereuse. Si elle est injuste, il se trouvera toujours asses de connaisseurs en ce genre pour en détruire l'effet; si elle est juste, l'auteur, en la voyant confirmée par le public, perdra le droit de se plaindre; si cette critique, même injuste l'emporte sur la réclamation des gens de goût, il aura encore l'espoir de la revanche; et quant cet espoir lui serait ôté, il a mille moyens de vivre au défaut de celui-là : le talent d'écrire est plus universellement utile que celui de faire de la musique. Mais attaquer indiscrettement un compositeur en ce genre, c'est attaquer son état civil; causer la chute d'un, de plusieurs de ses ouvrages, c'est lui faire un tort irréparable, parce qu'il n'a qu'une route à suivre, et que les talens qu'il

a acquis ne peuvent lui servir que dans cette route qu'on veut lui fermer. La licence que l'on se permet à cet égard, est donc, je ne crois pas exagérer, une affaire de police ; elle est odieuse, même lorsqu'elle est fondée ; à plus forte raison lorsqu'elle déprime un talent reconnu, et qui a droit au respect, dans ses fautes mêmes ; à plus forte raison encore lorsque ce talent est celui d'un compatriote, du seul homme que nous puissions opposer aux grands maîtres de l'Allemagne et de l'Italie.

Ces considérations ont encore plus de force, lorsqu'à l'intérêt de l'auteur se joint l'intérêt du spectacle, et que les acteurs sont aussi frustrés du salaire de leurs talens. Enfin, l'objet devient plus sérieux, si le roi lui-même se charge de soutenir le spectacle, et de suppléer au préjudice que de mauvais écrits répandus dans Paris avec pleine licence lui auront journellement causé. On ne conçoit donc pas comment tout ce qui, par état, se trouve intéressé au succès des spectacles, ne se réunit point pour attirer l'attention du gouvernement sur l'abus des journaux, et néglige de demander et d'obtenir que cette licence soit réprimée.

Non que je veuille enlever aux journaux le droit utile, s'ils n'en abusaient pas, de rendre compte du succès d'un ouvrage. Qu'on les empêche seulement de le troubler. Qu'on les empêche de se mettre sans cesse à la place du public ; et que, faits seulement pour en rapporter les décisions, ils perdent l'habitude de les interpréter à leur manière. Il faut plus d'une représentation pour fixer cette décision, comment peuvent-ils se flatter de la donner telle qu'elle doit être le lende-

main de la mise d'un ouvrage? Qu'il soit défendu à ceux que le peu d'espace qui leur est accordé semble borner à ne rien dire, d'annoncer autre chose que les représentations, et de parler de succès ou de chute avant que l'un ou l'autre ne soit confirmé. Quand ils ne s'en mêleront pas, il restera toujours assez de gens pour juger, et ils ne devraient pas s'imaginer qu'un public entier ne puisse pas juger sans eux.

Quant à ceux que leur privilége a moins bornés, rien ne peut les empêcher de discuter le mérite d'un ouvrage; et le droit qu'ils ont de parler, est pour eux une loi de prouver ce qu'ils avancent. Il n'y a donc aucune précaution à prendre à leur égard, tant qu'on les verra persuadés qu'une critique sans motifs et sans preuves n'est qu'une injure, et que leur fonction est d'être, en quelque sorte, les registres du public, et non les gagistes de tel ou tel parti.

Ces réflexions se sont présentées à moi à la lecture des divers jugemens que l'on a portés sur l'opéra de *Persée*. Les injures répandues contre l'homme de lettres célèbre qui s'est donné la peine de rédiger le poëme, ne prouvent rien qu'une haine personnelle, sans pudeur et sans délicatesse. D'autres journaux, plus honnêtes dans la forme, ont adouci leurs critiques par des complimens qui, dans le fait, ne sont qu'une justice rendue à ses talens.

Dans Quinault, le sujet de *Persée* avait un défaut capital, celui d'une triple action. Ce défaut a dû frapper M. M. . . . , et l'un de ses premiers soins a été de simplifier la fable de ce poëme. Cette opération était délicate. La laisser telle qu'elle était, n'eût pas été la

corriger : la réduire à une seule action, l'eût amaigrie, et d'ailleurs il y aurait eu trop de sacrifices à faire. Persée court trois dangers dans Quinault, M. M.... a cru n'en devoir supprimer qu'un, et il nous permettra de lui observer que cette suppression rend le rôle de Phinée aussi oiseux que celui de Mérope, qu'il avait si justement sacrifié. Peut-être eût-il mieux valu ne commencer l'action qu'après la défaite de Méduse ; mais alors on eût supprimé le plus beau trait du poëme ; et peut-être de tout Quinault. L'incident du monstre était essentiel. Phinée l'était peut-être aussi ; mais ce danger était le moindre des trois, il ne pouvait guères être le dernier, et Persée, armé de la tête de la Gorgone, ne pouvait en sortir avec beaucoup de gloire. Il était peut être possible de rendre ce danger plus pressant, du moins en apparence, que les deux autres ; et d'ailleurs ces trois évènemens ne forment pas au fond une triple action, ce ne sont que trois incidens ; et si l'action doit être simple, rien n'empêche le nœud d'être complexe.

Je ne répondrai point à toutes les critiques qu'on a faites du poëme : je n'entrerai point, pour justifier M. M.... dans une analyse que tout homme de bonne-foi peut faire lui-même. Je me contenterai d'observer que c'est à tort que l'on a accusé le poëme de Persée de manquer d'intérêt. Si tout un peuple désolé, si une famille royale, poursuivie par la vengeance céleste, si un héros qui brave les plus horribles dangers pour sauver tant d'infortunés, si une jeune princesse, exposée à un monstre dévorant pour expier le crime d'une mère, si tout cela, dis-je, ne suffit pas pour rendre un sujet

intéressant, je ne vois pas ce que peut demander le censeur. Peut-être aurait-il eu plus de raison de dire le contraire de ce qu'il avance ; il loue les accessoires et blâme le fond ; ces accessoires, dont il parle avec tant d'éloges, sont peut-être ce qui a caché à ses yeux tout le mérite d'une des plus tragiques fables de Quinault.

Je ne regretterai pas non plus avec le critique la *place publique* que Quinault avait choisie pour placer la scène de son premier acte. Si les anciens choisissaient des *lieux élevés et découverts pour y célébrer des fêtes*, il me semble que dans cette occasion la crainte de s'exposer aux regards de Méduse eût dû seule faire choisir aux Ethiopiens un asyle plus sûr et aussi sacré que le vestibule d'un temple, où ils se rendaient en foule pour fléchir le courroux de la déesse.

Je prierai aussi le critique d'observer que ni Quinault, ni M. M. . . . n'ont annoncé l'*arrivée* de Méduse pour en annoncer la retraite dans la scène suivante. Il est dit simplement d'abord qu'elle a paru :

De nouveaux malheureux en rochers convertis,
Ne nous ont que trop avertis
Qu'on a vu paraître Méduse.

et ensuite qu'elle s'est retirée dans son antre. Sans cela, que voudraient dire les larmes du peuple qui ont précédé cette nouvelle, si cette nouvelle n'annonçait encore que la première arrivée de Méduse ?

Telles sont, Monsieur, les principales critiques qui ont été faites du poëme de *Persée* dans le journal dont vous êtes le principal rédacteur. Si elles sont plus dé-

centes, vous avouerez du moins qu'elles ne sont guère mieux fondées que celles que d'autres journaux ont accompagnées de toute l'aigreur de l'animosité personnelle.

Si l'on voulait être de bonne foi, si l'on cherchait du plaisir sans songer à la main qui le présente, on désavouerait sans peine un principe aussi absurde que celui qui regarde tous les morceaux de chant comme des longueurs. Un air bien placé n'est que l'expression plus vive d'un sentiment principal; et comment distinguer ces sentimens principaux dans un poëme, si on les laisse en récitatif, si l'on ne donne au musicien la facilité d'y déployer toutes les richesses d'une mélodie énergique et appropriée? C'est ce qu'a fait M. M.... en plaçant dans *Persée* les airs, les duos et les chœurs qui en coupent le récitatif.

Lorsque la haine seule dicte les censures, il est rare qu'elles soient bien conséquentes et bien réfléchies; et après le reproche vague fait à M. M.... d'avoir fait languir l'action par des airs, rien n'est plus plaisant que de voir dans la feuille suivante du même journal que la musique de *Persée* n'est pas assez mélodieuse. Comment ose-t-on demander de la mélodie tout en proscrivant ce qui la favorise? Rien n'est plus plaisant encore que de voir le même homme fronder dans *Persée* les richesses de l'harmonie, exaltées tant de fois par lui dans des productions dont elles font peut-être l'unique mérite. Rien n'est plus plaisant que ce ton tragique et ampoulé que prend le censeur pour plaindre M. Philidor de n'avoir pas eu le bonheur de lui plaire, et que ces *heureux si* .... *heureux si* .... larmoyans prodigués avec

un goût, un à-propos, une grâce si réellement intéressante. Je félicite le censeur d'avoir applaudi à la science qui caractérise les productions de M. Philidor; mais ne pourrais je pas employer à mon tour son style pathétique, et lui dire : « *Heureux le Journaliste*, s'il eût daigné apercevoir dans cette musique les grâces touchantes de la mélodie que les âmes sensibles y ont trouvées! *Heureux le Journaliste*, s'il eût senti tout le mérite *mélodieux* des airs, *Heureuse épouse*, *Persée! O douleur mortelle! Dieux, qui me destinez une mort si cruelle! O mon père, ô mère trop tendre, non, c'est pour vous que je respire;* des deux duos, de quelques-uns des chœurs, entre autres, de ceux, *laissez calmer votre colère*, *Dieux irrités*, *appaisez-vous*, etc. etc.! *Heureux* en un mot *le Journaliste*, s'il ne voulait pas tout connaître et tout juger, ou s'il pouvait obtenir un peu plus d'espace pour parler à son aise de ce qu'il entend ou de ce qu'il n'entend pas! »

Encore une observation, et je finis. On s'est hâté d'annoncer, avec le ton de triomphe, le peu de succès de *Persée*, et il n'y a rien d'étonnant. Personne n'est plus intéressé que l'administration de l'opéra au succès d'un ouvrage qu'elle met au théâtre, et l'on ne conçoit pas trop sa conduite à l'égard de *Persée*. Rien n'inspire un préjugé plus défavorable à la foule, qui ne juge que sur parole, que de voir les premières représentations d'un ouvrage interrompues. *Persée* coupé par *Alceste*, *Atys* coupé par des capitations, l'ouvrage le plus sublime coupé par d'autres déjà connus, ne réussiront jamais que par ces hasards singuliers, qui ne favorisent guère que ceux qui ne les méritent pas. Je ne me mêle-

Au secours de la liberté.
Que le peuple de ses rivages
Prenne, avec vos goûts, vos usages,
Vos plaisirs et votre gaîté.
De lauriers couronnez vos têtes;
Si Mars, qui se plaît où vous êtes,
Vous adresse, ô guerriers charmans,
Ces esprits tristes et dormans,
Ces philosophes en lunettes,
Qui ne parlent qu'aux parlemens;
Ces bouches larges et muettes,
Buvant du punch sans se lasser;
Ces graves docteurs en gazettes,
Ayant un faux air de penser;
Ou bien ces monstrueux poëtes,
Qui composent, sans effacer,
Mille dramatiques sornettes
Qu'au bon goût il faut dénoncer,
Et qu'admirent nos grandes têtes;
Allez, étendant vos conquêtes,
Dans leurs foyers les relancer.
Mais dans le cours de la victoire,
Honneur au tombeau de Newton.
Ami, si tu chéris la gloire,
Du respect pour Locke et Bacon;
Et que leur cendre recueillie,
En l'honneur de la vérité,
Reçoive au sein de ma patrie,
Sur l'autel de l'humanité,
L'encens de la philosophie.

De ce double et futur succès,
De cette brillante campagne,

ÉPITRE

ÉCRITE DU BAS-LANGUEDOC,

A MONSIEUR DE C***,

INGÉNIEUR A MÉZIÈRES.

Tandis qu'en ces climats sereins,
Entre nous, très-peu poétiques,
Malgré leur ciel et leurs bons vins,
Leurs pierres du tems des Romains,
Et leurs Troubadours presqu'antiques;
Fidèle aux Muses, aux beaux-arts,
Mon souvenir lent se promène
Parmi les chef-d'œuvres épars
Sur les bords que baigne la Seine;
Vers les frontières de Lorraine,
Que fais-tu, disciple de Mars?
On dit qu'au fond de la Champagne,
Formant des siéges au compas,
Et minant plus d'une montagne
Qu'élève l'effort de ton bras,
Dans une innocente embuscade
Tu surprends quelques bons amis,
Et fais jouer la cannonade
Contre des remparts de parade,
Comme nous avons vu jadis
Tous les affûts de la Grenade
Sur les boulevarts de Paris.

Voles dans un autre hémisphère,
Français, troupe noble et légère,

Pour quelque joyeuse chanson;
Et j'entends ce refrain aimable :
« Jusques à l'instant favorable
» Pour la gloire que nous cherchons,
» Bloquons une excellente table,
» Et faisons sauter des bouchons. »

Par M. DE CH***.

L'HONNÊTE VENGEANCE,

Conte, imité de l'italien.

Dans la ville de Milan, vivaient autrefois deux jeunes gens de famille (Ubaldi et Lélio), qui étaient unis par la plus intime amitié. Il avaient étudié ensemble au même collége : cette confraternité là forme toujours une liaison d'amitié, ou tout au moins une habitude qui y ressemble. Depuis le collège, Ubaldi et Lélio ne s'étaient point quitté, , et l'on devine bien que chacun des deux était devenu amoureux. Lélio aimait une jeune personne qui pouvait s'égaler à lui pour la naissance et pour la fortune ; mais des raisons, particulières à sa famille, s'opposaient à ce mariage, et les deux amans étaient forcés de s'aimer et de se voir en cachette.

Ubaldi aimait un peu moins sérieusement. Le hazard avait fait tomber son choix sur une personne à qui la nature avait prodigué tout, et à qui la fortune n'avait rien accordé. Elle était fort jolie, mais sans bien et sans

naissance : c'était ce qu'on appelle une grisette. Les parens d'Ubaldi n'auraient pas consenti à cette union, et il est douteux que lui-même eût cherché à l'obtenir. Son amour ressemblait assez à ce qu'on nomme une fantaisie, du moins est-il vrai qu'il n'avait pas encore interrogé son cœur là dessus. Avant de savoir s'il aurait le courage d'épouser sa maîtresse, il l'aimait toujours en attendant; mais il était obligé, comme Lélio, de mener secrètement son intrigue, à cause des parens de la jolie personne, qui auraient pu l'embarrasser en l'interrogeant sur ses intentions.

Nos deux amis n'avaient pas tardé à se confier leurs aventures amoureuses. Leur liaison eût été moins intime que leur confiance eût peut-être toujours été la même, car assez souvent, tel qui fait un pareil aveu, se donne pour un ami confiant, tandis qu'il n'est qu'un amant indiscret.

Une affaire indispensable obligea Lélio de s'absenter pendant quelque tems. Ce n'est pas avec un œil sec qu'il en porta la triste nouvelle à Orette (c'était le nom de sa maîtresse); il la consola de son mieux, quoiqu'il eût bien autant besoin d'être consolé lui-même. Enfin, en l'embrassant pour lui dire adieu, il lui annonça que son ami Ubaldi viendrait secrètement lui rendre ses lettres, et se chargerait de celles qu'elle voudrait bien lui confier. Orette, qui savait leur liaison, consentit à tout, et lui promit bien de n'avoir que deux plaisirs pendant son absence : lire ses lettres, et s'entretenir avec Ubaldi.

Lélio, en la quittant, courut chez ce dernier, et le

pria de vouloir bien se charger de sa correspondance avec sa chère Orette. Il lui dit qu'il avait cru ne devoir confier qu'à lui les intérêts de son amour. Il la lui recommanda comme ce qu'il avait de plus cher au monde. Il lui dit (car il était tendrement amoureux, et l'amour dispose naturellement aux idées pastorales) qu'Orette était comme un agneau chéri qu'il mettait sous la houlette de l'amitié ; qu'il l'en faisait le pasteur. De pareils pasteurs sont quelquefois des loups. Mais n'anticipons point sur les évènemens. Ubaldi promit tout, et Lélio partit.

Ubaldi, demeuré seul, se consolait de son mieux avec sa maîtresse de l'absence de son ami, quand il reçut de lui une lettre pour Orette. Suivant les intentions de son ami, il se rendit secrètement chez elle, de la manière qui lui avait été indiquée. Il ne put rendre la lettre à Orette sans lui parler ; il ne put lui parler sans la regarder ; il vit qu'elle était jolie ; il trouva qu'elle avait de l'esprit ; il causa avec elle avec plaisir, et ne la quitta qu'à regret. Deux jours après, il revint chez elle pour prendre sa réponse. Leur entretien fut plus long, et Ubaldi trouva Orette encore plus aimable que la première fois. A force de parler d'amour pour son ami, il fut tenté d'en parler pour lui-même. Il eut envie de remplacer tout à fait son ami ; c'était pousser l'amitié un peu trop loin. Peut-être qu'en cherchant à plaire à Orette, il n'avait pas le projet de l'enlever à son ami, mais de la garder seulement jusqu'à son retour. Au fond, disait-il en lui-même, je n'aurai fait qu'entretenir Orette dans l'habitude d'aimer. C'est toujours travailler pour mon

ami; et si, à son retour, je lui rends tout ce qu'il m'a confié, pourvu qu'il ne sache rien, je ne lui aurai fait aucun mal.

Avec ce beau raisonnement, il fit taire sa conscience, qui apparemment ne parlait pas bien haut. Il continua ses visites; et, tout en rendant des lettres ou en venant chercher des réponses, il finit par une déclaration en forme. Par malheur elle fut fort mal reçue. Ubaldi, maître du secret d'Orette, croyait l'avoir enchaîné ou par la reconnaissance ou par la crainte; mais elle lui répondit avec une fierté si courageuse, qu'Ubaldi, qui n'avait pas encore fini la phrase de sa déclaration, n'eut pas envie de la reprendre. Tout honteux d'avoir parlé, il la pria d'oublier ce qu'il avait osé lui dire, et lui demanda le secret sur cette aventure, avec autant de chaleur qu'il en aurait mis à solliciter un tendre retour. Il la supplia de n'en rien écrire à Lélio, en lui représentant qu'elle ne pouvait lui en parler sans les brouiller tous deux, et sans les exposer peut-être à un danger plus cruel encore. Orette se laissa désarmer, soit qu'elle craignit en effet d'exposer son amant, soit qu'une femme en rejetant un aveu téméraire, ne puisse défendre son cœur d'un mouvement de reconnaissance, elle promit de se taire et d'oublier ce qu'elle avait entendu; mais elle lui défendit de la revoir, s'il avait la témérité de garder encore quelque prétention. Ubaldi protesta que le respect avait étouffé tous ses desirs; il tomba à ses pieds, il la loua sur sa vertu, contre laquelle il pestait peut-être au fond du cœur; et, quand il crut avoir expié ses torts par l'expression de son repentir, il prit congé d'Orette

fort humblement. Il revint encore lui porter des lettres, mais il se renferma toujours dans les bornes du respect, voyant bien qu'il lui serait difficile d'en sortir avec succès.

Cependant Lélio revint à Milan; et Ubaldi l'ayant appris courut vite chez lui pour l'embrasser. On juge bien que Lélio ne tarda pas à lui demander des nouvelles de sa chère Orette. Son ami lui répondit qu'elle était toujours aussi belle que tendre, et qu'elle n'avait pas cessé un moment de le desirer. Cependant, malgré la promesse d'Orette, il craignit qu'elle n'allât tout raconter, et il crut faire plus sagement d'en parler le premier à Lélio. Il lui dit donc qu'ayant voulu éprouver le cœur de sa maîtresse, il avait risqué une feinte déclaration; mais qu'il avait reconnu avec plaisir que le cœur d'Orette était un modèle de fidélité et de tendresse, et que sa vertu était égale à sa beauté.

Cette confidence, malgré l'éloge dont elle était assaisonnée, ne fut point du goût de Lélio; et, quand il aurait eu la force de se taire, son visage eût révélé malgré lui ce qui se passait dans son cœur. Quoiqu'on lui eût annoncé une heureuse issue, il ne put s'empêcher de trembler en écoutant ce récit. De pareils dangers sont effrayans, lors même qu'ils sont passés, et un tel aveu est toujours suspect à un amant. Lélio dit à Ubaldi qu'il s'était donné beaucoup plus de soin que l'amitié ne lui en imposait; qu'il ne l'avait point chargé d'éprouver sa maîtresse; qu'il n'aurait jamais eu une curiosité aussi impertinente. Tu as échoué, continua-t-il, et tu m'en fais confidence; et, si tu avais réussi, serais-tu..... Ah!

mon ami, s'écrie Ubaldi en l'interrompant, peux-tu croire?..... Je ne crois rien; mais enfin je ne vois pas quel avantage je pouvais retirer d'une pareille épreuve. Je ne doutais point de son cœur; et tout le changement que pouvait opérer cette tentative, c'était de me le faire perdre tout-à-fait. Et, en supposant que tu aurais eu la franchise de m'avertir de sa faiblesse, sans en profiter, le beau service que tu me rendais! Ce sont-là des aveux [illegible] agréables pour un amant.

Plus Lélio songeait à cette aventure, plus il était tenté de croire Ubaldi coupable; et il n'en douta plus, lorsqu'ayant revu sa maîtresse, il la força de lui tout avouer. Dès lors, il n'en parla plus à Ubaldi; mais il jura bien cordialement de s'en venger. Comme il en desirait ardemment l'occasion, il ne tarda pas à la trouver.

On se souvient sans doute qu'Ubaldi avait aussi une maîtresse. Mais plus léger dans ses amours, ou moins amoureux que Lélio, il avait l'air de ne chercher qu'un amusement. Cependant Rosine (c'était le nom de la jeune personne), aussi honnête qu'elle était jolie, méritait autant l'estime que l'amour d'un galant homme. Le lecteur s'imagine sans doute que Lélio chercha à séduire Rosine, afin de se venger d'Ubaldi de la même manière qu'il en avait été offensé. Point du tout: rien n'est plus éloigné du projet de Lélio, et l'on va voir, par la façon dont il voulut punir Ubaldi, qu'il cherchait à faire un acte d'équité, tout en se donnant le plaisir de la vengeance.

Comme il ne parlait plus à Ubaldi de ce qui s'était passé, ce dernier était sans méfiance, et lui confiait, comme auparavant, ses secrets. Lélio savait donc quand et comment son ami allait voir sa belle Rosine. Or, un soir qu'il les savait tous deux enfermés, il courut aussitôt chez les parens de la jeune fille, leur dit qu'elle était enfermée seule avec Ubaldi, et leur conseilla d'aller bien vite les surprendre, et d'obliger, s'il le fallait par la force, le jeune homme à réparer leur honneur. La famille ne perdit pas un moment; on courut vite au rendez-vous, où l'on surprit en effet les deux amans. Les parens étaient venus armés, et ils présentèrent à Ubaldi le choix de la mort ou du mariage. Quelqu'effrayant que parut le mariage aux yeux d'Ubaldi, mourir lui sembla pis encore. Il n'épargna pourtant rien pour éluder; car depuis peu de jours il était tout-à-fait décidé à ne pas épouser Rosine. Mais, voyant qu'on ne voulait pas entendre raison, il fut forcé de dire oui; et aussitôt un notaire, qui était à la porte, entra pour prendre sa signature, qu'il donna, quoiqu'en rechignant. Alors les parens, qui voulaient le tuer, lui firent beaucoup de caresses; et il se retira tout confus et marié.

Il rencontra chemin faisant Lélio, qui lui demanda d'où il venait. Ubaldi lui raconta comment il venait d'épouser malgré lui Rosine; et Lélio de lui dire avec beaucoup de sang-froid : Je le savais. Embrasse-moi, continua-t-il, c'est moi qui t'ai marié. Ubaldi demeurait muet de surprise, quand Lélio, après lui avoir rendu compte en peu de mots de sa démarche, ajouta d'un

ton affectueux : Eh ! quoi, injuste ami, tu me prenais donc pour un cœur ingrat ? Après le service que tu m'as rendu auprès d'Orette, pensais-tu que je serais en reste avec toi auprès de Rosine ? Mais tu dois avouer que ma reconnaissance a été plus loin que le bienfait. Tu n'as fait que me tranquilliser sur le cœur de ma maîtresse ; et moi, je viens de t'assurer la possession de la tienne ; car Rosine est à toi désormais, et on ne peut plus te la disputer.

Ubaldi ne répondit rien ; il garda sa femme et renonça à se charger des maîtresses de ses amis.

ANECDOTE.

Il y avait autrefois, chez les Turcs, de fréquentes contestations touchant la préséance entre les gens de guerre et les gens de loi. Le Grand-Seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche serait désormais la plus honorable parmi les gens de guerre, et la main droite parmi les gens de loi.

Ainsi, quand ces deux corps marchent ensemble, chacun croit être dans la place d'honneur.

EPITRE AUX JEUNES GENS.

Une critique douce encourage à mieux faire,
Il faut plaire à l'esprit quand on veut l'éclairer.
Si la sagesse parle un langage sévère,
Elle choque, elle aigrit, elle peut égarer.
Éloquent Fénélon, ton immortel empire
S'étend dans tous les lieux où la vertu respire;
Elle s'affermissait en écoutant ta voix,
Et ton art enchanteur la fit aimer aux rois!
On n'a point tes talens, on peut avoir ton âme,
Ton aimable candeur, ta sensibilité,
Et cet amour du bien, qui s'émeut, qui s'enflamme
Au nom de la nature et de l'humanité.
Heureux à les servir qui consacre son être!
Qui soulage leurs maux, excuse leurs travers,
Et montre une raison jalouse de connaître
Et des plaisirs si purs et des devoirs si chers.
Le style envenimé du fameux satirique,
Tous les traits acérés de sa plume cynique,
Gâtent son éloquence, en distillant l'aigreur;
Ils ne corrigent point, ils affligent le cœur.
Dogmatisons sans fiel et sans pédanterie.
Quand la leçon nous plaît, jamais on ne l'oublie.
Il est d'autres excès dont il faut s'affranchir.
L'apathie au ton sec, au regard immobile,
Sur le bien et le mal tâche de s'engourdir,
Et croit qu'elle est heureuse en son phlegme tranquille.
Puissions-nous abjurer cette fatale erreur!
L'élégant Fontenelle en eut l'âme entachée;
Il disait froidement sans honte et sans humeur :
« Qu'on dépose en mes mains la vérité cachée,

» Jamais de la montrer je n'aurai le desir;
» L'homme mérite peu qu'on daigne le servir. »
Ah! détestons ce calme et cette insouciance;
A la société nous devons les tributs
De nos talens divers, de notre expérience.
Qu'il est doux d'y pouvoir faire aimer les vertus!
Porté rapidement vers le déclin de l'âge,
Le Tems a sur mes traits imprimé son outrage;
La vieillesse au front chauve, au corps faible et tremblant,
Va bientôt m'inspirer son calme assoupissant;
La langueur et les maux, qui forment son escorte,
Se présentent en foule et frappent à ma porte.
Je déplorerais moins la perte des beaux jours,
Si l'on pouvait vieillir en chantant ses amours.
Le seul Anacréon survécut à lui-même.
Il orna son hiver des roses du printems,
Il fixa les plaisirs et les jeux inconstans :
On ne regrette rien quand on plaît et qu'on aime.
La sensibilité conduit seule au bonheur.
O mes jeunes amis! connaissez tous ses charmes,
Son trouble, ses transports, ses précieuses larmes,
Son intérêt puissant, qui subjugue le cœur.
Combattez, détruisez cette erreur scandaleuse,
Ce monstre au front d'airain, dont la morale affreuse
Faît qu'un être orgueilleux voit tout avec dédain,
Et concentre en lui seul les droits du genre humain.
Ce triste égarement, ce funeste délire,
De l'ordre social va renverser l'empire.
L'égoïste impudent sait étouffer la voix
Du sentiment profond qui décide le choix
D'une maîtresse aimable ou d'un ami fidèle :
Qui trompe la nature est malheureux par elle.
Elle mit dans nos cœurs ce doux besoin d'aimer

Qu'on sent bien mieux encor qu'on ne peut l'exprimer,
Et ces rapports secrets et cette sympathie,
Qui sont les vrais plaisirs, le charme de la vie.
Sans eux l'homme est courbé sous le poids de ses fers;
Celui qui n'aime rien est seul dans l'univers.
Nul objet ne l'émeut, nul desir ne le presse.
Tel l'arbuste, isolé dans nos stériles champs,
Rampe servilement sans force et sans noblesse,
Suit le courant des eaux, cède au souffle des vents.
Qu'une main bienfaisante ose aider sa faiblesse,
Il s'élève en berceau, sert d'asile aux bergers,
Et ses jets orgueilleux couronnent nos vergers.
Peut-être aurai-je peint, avec trop de rudesse,
De ce fléau moral la dangereuse ivresse :
Pardonnez, mes amis, je vais, d'un ton plus doux,
Tracer, en badinant, le cercle de vos goûts.
Qu'un froid dissertateur assaisonne un sarcasme
Et fronde avec dédain ce noble enthousiasme,
Qui, d'une jeune tête, agite les esprits;
La gloire et les succès s'obtiennent à ce prix.
L'enthousiasme élève, ennoblit la pensée :
Il fit chanter Homère et fonda le Lycée.
Hardi dans ses projets, heureux dans ses écarts,
Il féconde, il régit tout l'empire des arts.
Mais quand ce feu sacré ne remplit point une âme,
Qu'on n'est point pénétré de sa brûlante flamme,
Il faut quitter la lice ouverte au vrai talent :
On n'y saurait marcher que d'un pas chancelant.
Cet accent doctoral, orné de belles phrases,
Ces traits étudiés, ces profondes extases,
Dont l'ignorance en vain cherche à s'envelopper,
N'étonnent que les sots, qui s'y laissent tromper.
L'aile agile du Tems, qui jamais ne se lasse,

Voit du faux bel-esprit encourager l'audace :
Il s'érige en tyran dans la société,
Et de son mauvais goût le monde est infecté.
Voltaire terrassait cette hydre renaissante,
Et tenait sous le joug sa morgue impertinente.
Cet aigle à l'œil brûlant, au vol rapide et fier,
A quitté pour jamais les vastes champs de l'air.
Honorons ses travaux, son nom et sa mémoire;
Il ne vit plus pour nous, mais il vit pour la gloire.
Il faut que notre esprit paraisse ce qu'il est,
Qu'il s'exprime sans art, se montre sans apprêt :
On ne peut être orné que de ses seules grâces;
Celles qu'on veut avoir ne sont que des grimaces.
Je combats les travers de l'esprit et du cœur,
Et j'en veux démontrer l'abus et le malheur.
Pour ceux qu'un goût léger produit et fait éclore,
Qu'on voit naître et finir de l'une à l'autre auróre,
Que la mode inconstante étale dans Paris :
En les analysant, je m'amuse et je ris.
Eh! qu'importe en effet au bonheur de la terre
Le costume de France ou celui d'Angleterre!
Que Cléon, sur son cou, replie en longs contours
Ce mouchoir qu'il croit fait pour fixer les amours;
Que son frac, son chapeau, que ses boucles énormes
D'un Wigh ou d'un Toris nous dessinent les formes,
Et que, dès le matin, si Lise le permet,
Il aille, tout crotté, délustrer son parquet;
Qu'il lui parle toujours de son cheval de race;
Qu'il vante ses exploits, sa belliqueuse audace :
C'est-là l'esprit du jour : mais qu'il n'abuse pas
Du droit qu'il peut avoir sur ses jeunes appas!
Si l'Amour ne vit plus pour la galanterie
Qui régnait au bon tems de la chevalerie,

Qu'il soit du moins honnête et respecte les mœurs,
Et qu'il ne coûte pas des remords et des pleurs!
Que les jours fortunés de la verte jeunesse
Charment le souvenir des jours de la vieillesse;
Qu'elle conte gaîment ses plaisirs, ses exploits,
Son culte à la beauté, son zèle pour nos rois.
Les goûts, les passions, ont leurs flux, leurs orages,
Je le sais : pouvons-nous espérer d'être sage?
Vraiment non, mes amis; je pense, comme vous,
Que la fragilité naît et meurt avec nous.
Mais, par quelques vertus, soyons recommandables :
Soyons vrais, bons, aimans, et, s'il se peut, aimables.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Ce théâtre vient de perdre un de ses plus intéressans sujets dans la personne de mademoiselle *Durancy*, morte le 28 décembre 1780, âgée de près de trente-quatre ans.

Fille d'un comédien et d'une comédienne qui ont joui, tant à Paris qu'en Province, de quelque réputation, mademoiselle Durancy parut sur la scène dès sa plus tendre enfance, et fit éclater, dès-lors, les premières lueurs de cette intelligence supérieure qu'elle a déployée depuis avec tant d'avantage sur les principaux théâtres de la France. Après avoir mérité en Province des succès déjà distingués, elle débuta pour la première fois à la comédie française dans l'emploi des soubrettes,

le 19 juillet 1759, par le rôle de *Dorine*, dans le *Tartuffe;* elle n'avait pas encore atteint sa treizième année. N'ayant pu rester à ce spectacle, elle débuta à l'opéra le 19 juin 1762 par le rôle de *Cléopâtre* dans les *Fêtes Grecques et Romaines*. Quelques années après mademoiselle Clairon quitta le théâtre ; on voulut donner un double à l'actrice qui lui succédait comme chef d'emploi, et mademoiselle Durancy fut choisie ; en conséquence elle rentra à la comédie le 13 octobre 1766 par le rôle de *Pulchérie* dans *Héraclius*. Quelques tracasseries, dont nous dirons deux mots, l'ayant forcée à quitter ce spectacle une seconde fois ; elle reparut à l'opéra le 23 octobre 1767, et y est restée jusqu'à sa mort, quoique le vœu des amateurs la rappelât sans cesse à la scène de la nation.

Peu de comédiens ont eu plus à se plaindre des circonstances que cette actrice, trop peu connue, et qui, par cette raison, sera sans doute trop peu regrettée ; on peut même dire qu'il ne lui a manqué que d'être plus jolie pour exciter un enthousiasme pareil à celui qu'ont fait naître quelques comédiennes plus éloignées d'elle cent fois par les talens que par la figure. Si une femme de théâtre peut être réputée pour laide quand à de très-beaux yeux elle joint un masque très-mobile, une physionomie pleine de tout ce que l'expression théâtrale demande de nuances et de vérité, mademoiselle Durancy était laide ; mais on peut avancer que les connaisseurs ne lui ont jamais fait ce reproche ; et que si elle le méritait, la noblesse de sa démarche, la grâce de son maintien, la vérité de ses gestes, l'intelligence de

son jeu, la sensibilité de son âme étaient des titres plus que suffisans pour faire oublier ce que les agréables, qui voltigeaient dans les coulisses et dans les foyers, appelaient sa laideur. La justice que nous lui rendons, au moment où elle vient d'expirer, est appuyée sur le témoignage des connaisseurs les plus respectables ; nous n'en citerons qu'un, quoiqu'il ne soit plus ; et nous le citons, parce que nous pouvons montrer aux personnes qui voudront s'en assurer par elles-mêmes les preuves de ce que nous avançons écrites de la main de ce juge éclairé des talens dramatiques : nous voulons parler du célèbre le Kain. Chargé d'être le médiateur entre une actrice morte il y a quelque tems et mademoiselle Durancy, qui se disputaient certains rôles des tragédies de M. de Voltaire, il fut tellement indigné de voir la seconde sacrifiée aux brigues de la première, qu'il copia toute la correspondance relative à cette querelle, qu'il la certifia véritable, et qu'il voulut qu'elle fût remise entre les mains d'un homme doué d'assez de courage pour rendre dans l'occasion une justice authentique au talent persécuté. C'est dans plusieurs lettres de cette correspondance que ce sublime acteur parle de mademoiselle Durancy comme d'un sujet fait pour honorer la scène française. C'est encore à propos des injustices dont cette infortunée avait à se plaindre que M. de Voltaire écrivait à le Kain : « Je mourrai bientôt, et ce sera avec le regret d'avoir vu le plus beau des arts vilipendé et tombé en France. » Etayé du suffrage de ces deux hommes illustres, nous ne craignons pas d'élever notre voix pour satisfaire, en quelque façon,

aux mânes d'une femme qui, pendant sa vie, n'a éprouvé que des persécutions, même à l'opéra, dont elle était, au titre de comédienne, le sujet le plus distingué. Avec une figure très-marquée, elle trouvait le secret de plaire dans le rôle de *Colette* : tendre et noble dans *Ernelinde*, elle était sublime dans *Clytemnestre*, et se faisait encore admirer dans les rôles de la *Haine* et de *Méduse*. Ce qui prouve jusqu'à quel point elle connaissait les effets que le théâtre exige, c'est que dans ces deux derniers personnages elle avait le talent de rendre leurs caractères sans effaroucher le spectateur par une imitation trop vraie, par conséquent trop repoussante ; car il en est de la tragédie comme du genre de l'histoire dans la peinture ; il faut présenter la Nature toujours embellie, toujours perfectionnée par les conventions de l'art. Tel était, sans aucune exagération, le talent de mademoiselle Durancy, à qui nous ne pouvons, comme chanteuse, accorder les mêmes éloges. Quant à ses droits à l'estime, on peut dire qu'elle en eut de réels. Spirituelle et maligne sans méchanceté, raisonnable sans prétention, sensible, généreuse, fille pleine de tendresse et de respect, amie délicate et courageuse. Voilà quel fut son caractère ; malgré ces qualités si rares, bien capables sans doute de faire oublier quelques défauts, elle fut malheureuse et persécutée : n'était-elle pas digne d'un meilleur sort ?

LE RETOUR DE PROVENCE,

A L'AUTEUR DE L'HYMNE AU SOLEIL.

Je les ai parcourus, ces vallons enchanteurs,
Où la figue mûrit sous son ample feuillage ;
J'admirais ce beau ciel, plus large et sans nuage (1),
Où flottent les parfums des orangers en fleurs.
Mais son éclat, trop vif, a fatigué ma vue ;
De l'effort de mes sens mon âme est abattue.
Je regrettais le jour d'un plus doux horizon,
Les détours des ruisseaux que borde un frais gazon,
Nos lointains, terminés en vaste amphithéâtre,
L'aspect fuyant des monts et leur chaîne bleuâtre....

Trianon, Saint-Germain, Bellevue et Meudon,
Séjours dignes des Dieux et des fils d'Henri-Quatre,
Que je vous desirais ! ô mon pays, pardon !
Tes rochers calcinés, à la cime grisâtre,
Attristaient mes regards, effrayaient ma raison.
Tes monts sont des volcans antiques, formidables,
Solitaires déserts, dont les tristes échos
Ne répondent jamais à la voix des troupeaux.
Ces abîmes noircis, sombres, inhabitables,
Tous ces rocs entassés, image du chaos,
Furent en proie aux feux, ou creusés par les flots.
J'y vois de l'Océan les empreintes durables,
Et les conques des mers parmi tous les métaux :

---

(1) . . . . . *Hic largior æther.*

VIRGILE.

Mais l'œil y cherche en vain d'utiles végétaux.
Là, sur l'aride sein d'une terre durcie,
Est éteint pour jamais le germe de la vie;
Là, des buissons sans sève, et de faibles rameaux
Sont les fruits malheureux d'un sol sans énergie.

Oh! que j'aime bien mieux nos champêtres côteaux,
Nos rians boulingrins, la scène des villages!...
Ces bois harmonieux, où mille et mille oiseaux
Des fruits de leurs amours suspendant les berceaux;
Par la variété du verd de leurs feuillages
Embellissent les fonds de ces charmans tableaux.
Q'il est doux d'habiter les riches paysages
Qui de Blois ou de Tours couronnent les rivages!
Ces rivages bordés de jardins, de châteaux,
Où respirent encor les touchantes images
Des plus rares beautés et des plus grands héros!
Que j'aime à m'égarer vers les sombres bocages
Que recèle *Mélé* dans son superbe enclos,
Et promener mes pas autour de ces hameaux
Où *Dufort*, digne ami des arts, qu'il encourage,
Du sein *de Chiverny*, magnifique apanage,
Est l'espoir et l'amour des plus heureux vassaux!

Aux flots dévastateurs, qui grondent vers les plages,
A ces immenses mers, empire des orages,
Que peuplent, il est vrai, d'officieux vaisseaux;
Mais trop souvent, hélas! couvertes de naufrages,
Marseille, je préfère (excuse ces aveux)
Nos lacs profonds et clairs, où, sur l'azur des cieux,
Se peignent renversés les mobiles ombrages,
Et le pêcheur tranquille, assis sur nos rivages,
Aux habitans des eaux tendant un piége heureux,

Et nos troupeaux, cachés dans de gras pâturages,
Et nos blés ondoyans, et nos hameaux nombreux.

De ces piquans aspects que mon âme est charmée!
J'ai revu, sans plaisir le frileux olivier,
Qui prête si peu d'ombre à la bergère aimée,
Le luxe infructueux des palmes d'Idumée,
Et les jets odorans du stérile laurier.

La terrasse brûlante et l'aride gravier
Où rougit du muscat la grappe parfumée,
Près de quelques cédras, et d'un verd citronier,
Les jardins resserrés où l'or de la Cassie
Se marie à l'argent du jasmin d'Ibérie;
La grenade et ses fleurs, l'épineux jujubier,
Valent-ils ces beaux parcs, où l'art et la nature
Frappent le sentiment aussitôt que les yeux?
Valent-ils ces berceaux, ces bois délicieux,
Qui voûtent dans les airs leur tremblante verdure?
Quand je vais y rêver, au retour du printems,
Un charme universel se répand sur mes sens,
Il les enchante tous, il en confond l'usage;
Avant de la sentir, je crois voir la fraîcheur.
La lumière moins dure, à travers le feuillage,
Adoucit son éclat, tempère son ardeur :
Les branchages fleuris du chèvre-feuil sauvage,
Les sucs du peuplier, la menthe du rivage,
Exhalent dans les airs la plus suave odeur;
Enfin, l'enchantement passant jusqu'à mon cœur
D'un bonheur qui n'est plus ces lieux m'offrent l'image,
Et de doux souvenirs font encor mon bonheur.

Platanes élancés, chênes, troncs séculaires,

Vénérables ormeaux, sycomores pompeux;
Salut; je vous revois, forêts hospitalières,
Daignez me recevoir sous vos toits spacieux;
Qu'à tout sensible cœur vos retraites sont chères!
Ici, le laboureur, les troupeaux, leurs bergères,
De l'été dévorant viennent braver les feux.
Votre silence plaît aux amans malheureux.
Le sage suit en paix vos sentiers solitaires;
Satisfait d'être seul loin des pensers vulgaires,
Le poëte y ressent le souffle inspirateur;
Pour moi (de son penchant on suit l'attrait vainqueur),
Je viens y déplorer les humaines misères,
Méditer la nature, approfondir mon cœur.
J'y déteste, en pleurant, la démence des guerres,
Ces grands assassinats des peuples en fureur,
Long et tragique deuil pour les deux hémisphères;
Et je m'écrie : Heureux qui jouit, loin des camps,
Des charmes du repos, des douceurs de l'aisance,
De soi-même, des arts, et des plaisirs touchans,
Des célestes plaisirs, fruits de la bienfaisance!
Je possède ces biens si purs, si consolans;
J'entends la douce voix de la reconnaissance;
Mes amis, avec moi, cultivent les talens.
Leurs succès sont les miens, et les seuls où j'aspire,
Pourvu qu'en mes écrits l'honnêteté respire,
Qu'ils peignent les objets de mes goûts innocens,
Que *la Porte* les lise, et leur daigne sourire,
La Porte, dont le goût dicte les jugemens,
Je méprise les traits de l'obscure satire.

Eh! qu'importe, en effet, que d'une faible main,
Timon, pour satisfaire à son besoin de nuire,
Au bord de son tombeau, tende un arc incertain

Pour percer un auteur qu'en secret il admire!
Ses efforts impuissans excitent la pitié,
Et l'on rit d'un jaloux, rimeur octogénaire,
Qui, cédant aux transports d'un zèle atrabilaire,
Insulte en mauvais vers le goût et l'amitié.

Ah! loin des froids pédans, artisan de censures,
Dont l'effet est d'aigrir, et le but d'offenser,
Heureux l'auteur qui joint, dans ses doctes peintures,
Au don de bien sentir, au grand art de penser,
Le goût des voluptés délicates et pures,
Et le talent exquis de nous les retracer!
« L'imagination, qu'il a tendre et flexible,
» A tous les yeux charmés rend son âme visible.
» A peindre ce qu'il aime occupant ses loisirs,
» Il arrive à la gloire en chantant ses plaisirs. »
Pour lui, dans ces tableaux que son pinceau nuance,
Le travail de produire est une jouissance.
Comme il touche nos cœurs lorsqu'il répand le sien!
L'amour de la vertu devient son éloquence.
S'il raconte les jeux de son heureuse enfance,
J'en jouis avec lui, son bonheur est le mien;
Ses chants, faits pour charmer l'amitié confidente,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité,
Ses chants, pleins des douceurs de sa vie innocente,
Seront tous entendus de la postérité.
Voilà l'auteur aimé, le sage l'honnête homme :
Tu le cherches, Reirac, et ma muse te nomme.

REFLEXIONS SUR L'EGOISME (1).

On entend et on doit entendre par égoïsme un continuel sacrifice des autres à soi ; mais ce sacrifice des autres à soi est le propre de toutes les passions, de tous les vices. Les passions, en nous faisant placer tout notre bonheur dans la possession de leur objet, nous font tout sacrifier pour l'obtenir. Les vices, qui sont des inclinations basses et déréglées de notre âme, nous font aussi tout immoler à nos goûts et à nos habitudes. Il semble donc que l'égoïsme fait le fond de toutes les passions, de tous les vices, de toutes nos mauvaises actions, et de tous les mouvemens coupables de notre cœur.

Rien n'est plus vrai. Chaque passion, par ses excès ou par ses écarts, chaque vice, par cette force que lui donne l'habitude, nous font troubler le bonheur des autres hommes, pour parvenir à ce que nous croyons le nôtre, et par conséquent nous rendent égoïstes.

Mais cet égoïsme n'a qu'un objet, qu'une seule manière de se produire et de s'exercer, et il prend le nom de la passion ou du vice qui l'absorbe tout entier.

Au lieu que l'égoïsme véritable se manifeste de toutes les manières et sans aucune passion dominante ; c'est une

---

(1) Voici un morceau extrait d'un Discours qui a concouru à l'Académie de Besançon, et dont on n'a fait aucune mention. C'est au Public à comparer et les idées et le style.

habitude bien établie, ou un système adopté dans notre âme : il est cela, ou il n'est rien.

Il est peut-être tout-à-la-fois une habitude et un système; mais il peut aussi être l'une sans être l'autre, et c'est ce qui me fait distinguer deux sortes d'égoïsme.

Le premier consiste uniquement en habitude; c'est une complaisance excessive pour notre personne, un soin exclusif de notre repos et de nos plaisirs, et le besoin de voir tout ce qui nous entoure y concourir et s'en occuper. Il dépend beaucoup de l'organisation, il exclud les passions qui font les âmes énergiques et les esprits étendus; il est, au contraire, le signe d'une petite âme, dont toute la sensibilité s'épuise pour elle-même, et d'un esprit borné, qui n'a rien aperçu de cette réciprocité d'affections et de services qui entretient la vie sociale; c'est encore plus le fruit d'une éducation molle et adulatrice : aussi est-il commun parmi les riches et les grands; il l'est encore parmi les femmes, mais il est moins dur et moins prononcé; il peut même ne pas déplaire en elles, parce qu'il a son excuse dans leur faiblesse, qu'il se déguise sous l'apparence du desir d'être aimées, et que notre penchant à nous occuper d'elles le favorise. Mais, lorsqu'il est le fond de leur caractère, il produit l'impatience et quelquefois l'aversion, parce qu'on consent bien à les trouver fort occupées d'elles-mêmes, mais non pas insensibles pour tout ce qui n'est pas elles. J'appellerai cette première espèce d'égoïsme, l'égoïsme d'instinct.

Je voudrais le montrer en action; mais ce portrait est

déjà fait par un grand maître, et je ne serai pas assez imprudent pour refaire un portrait de la Bruyère, quoique la Bruyère ait osé refaire *le Tartuffe* (1); j'aime mieux embellir ce faible écrit d'un beau morceau d'une plume étrangère :

« Gnaton ne vit que pour soi, et tous les hommes en-
» semble sont à son égard comme s'ils n'étaient pas. Non
» content de remplir à une table la première place, il
» occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le
» repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se
» rend maître du plat, et fait son propre de chaque ser-
» vice; il ne s'attache à aucuns mets qu'il n'ait achevé
» d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer
» tous à-la-fois. Il mange haut et avec grand bruit; la
» table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, et il
» continue à manger. Il se fait, quelque part où il se
» trouve, une manière d'établissement, et ne souffre
» pas d'être plus pressé au sermon et au théâtre que
» dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les
» places du fond qui lui conviennent. S'il fait un voyage
» avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et
» il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre,
» le meilleur lit; il tourne tout à son usage; ses valets et
» ceux d'autrui courent dans le même tems pour son
» service; il embarrasse tout le monde, et ne se con-
» treint pour personne, ne plaint personne, ne connaît

(1) Il y a dans la Bruyère un portrait d'un hypocrite, qui est un nouvel essai de ce caractère, et même une critique *du Tartuffe*, de Molière.

» de maux que les siens, ne pleure point la mort des » autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheterait » volontiers de l'extinction du genre humain. »

L'autre espèce d'égoïsme est une combinaison, un système, une volonté constante de ne vivre que pour nous, et de tout ramener au soin de notre bonheur. Je l'appelerai l'égoïsme de réflexion.

Le premier peut exister sans celui-ci; mais celui-ci suppose l'autre nécessairement.

Il est plus adouci dans les formes; il craint de se montrer, et il se conduit avec adresse.

Il suppose un homme froid, qui sait maîtriser ses passions, et soumettre toutes ses actions au calcul de ses intérêts.

Il n'exclud pas l'esprit, qui n'est qu'une combinaison heureuse et facile dans les idées; mais il exclud aussi l'énergie de l'âme, d'où sort tout ce qui est grand.

Il n'est pas de tous les âges; il se forme par le raisonnement et par l'habitude de la vie; il ne peut guère être un pli du caractère que dans l'âge mûr.

Cependant il s'annonce de bonne-heure, parce qu'il commence par être un égoïsme d'instinct, lequel, comme je l'ai dit, dépend beaucoup de l'organisation, et parce qu'il se naturalise dans l'âme par des jugemens qu'un enfant est bientôt en état de faire, et des exemples qu'il sait encore plutôt s'approprier. On ne peut trop se hâter d'en étouffer le germe; il n'en est qu'un moyen, c'est de fatiguer l'enfant dans une longue épreuve de cette dépendance où les hommes sont entr'eux. Obligé d'im-

plorer des secours, il apprendra à quelles conditions on les obtient. Il faut aussi cultiver dans lui ce penchant à la bienveillance, dont aucune créature humaine n'est privée.

L'égoïsme de réflexion est beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Il a quelque chose de trop profond et de trop suivi pour être à la portée de bien des hommes. Beaucoup d'entr'eux peuvent se surprendre souvent dans des actions, ou au moins dans des dispositions d'égoïsme; mais peu en viennent jusqu'à se faire des égoïstes d'habitude.

Le grand principe de l'égoïsme, c'est la persuasion que tous les hommes sont égoïstes; l'égoïsme ne paraît plus alors qu'une revanche, et voilà où peut nous conduire ce mépris général pour nos semblables, souvent conçu si légèrement, quand nous sommes nés plus conséquens que généreux.

L'égoïsme d'instinct est de tous les tems et de tous les pays; c'est un vice de la nature humaine.

L'égoïsme de réflexion n'appartient qu'aux époques d'une grande dépravation dans l'ordre social; mais alors il peut se fortifier et se répandre d'une manière effrayante. Partout où l'amour de la patrie ne sera plus qu'une vertu sans effet et sans objet; partout où l'on n'a conservé des mœurs domestiques que ce qu'il en faut pour déguiser l'indifférence et jouer la décence; où l'argent est devenu le ressort unique, le principe et la fin de tout; où l'honneur consistera à faire uniquement certaines choses convenues; où les jouissances du luxe auront fait oublier les plaisirs de la nature, et seront devenus des besoins; où

tout se trouvera mis à prix, les plaisirs et même la considération ; où les hommes n'ayant plus les uns pour les autres ni estime, ni amitié, ni confiance, pourront cependant vivre ensemble, parce qu'ils se sont fait des plaisirs où tout cela n'entre pas, et qu'ils ont pris un masque de politesse sous lequel ils peuvent cacher leur haine, leur mépris et leurs fourberies réciproques; partout où ces choses se passeront, il se trouvera fréquemment des hommes qui diront : « Tout est imposture, vices et désordres autour de moi, pourquoi vaudrai-je mieux que mon siècle? Je veux mon bien particulier, cela m'est permis; je le veux aux dépens de tout, et en cela je ressemble à tout le monde. Je ne songerai donc qu'à moi; je ne serai ni dupe des conventions sociales, ni victime des penchans de mon cœur. Je n'attendrai pas qu'on me donne ma part de bonheur, je la ferai. Les autres hommes vont au même but que moi, mais ils en sont écartés par leurs passions; moi, je n'aurai point de passions, et je profiterai des folies qu'elles leur feront faire. Avec de la prudence, je puis me servir de tout; avec de l'insensibilité, je puis me rendre indépendant de tout : soyons donc prudens et insensibles, et que tout cet appareil menteur de la société serve au moins, s'il se peut, à faire un seul heureux. » Voilà les principes de l'égoïste, voici sa conduite :

PORTRAIT DE L'ÉGOISTE.

L'égoïste voit quelqu'avantage dans la probité, et il en a; mais il en a tout juste ce qu'il en faut pour ne pas être réputé en manquer.

Il croit ses principes la sagesse même ; mais il sent qu'ils doivent être odieux, et il n'est empressé ni à les étaler ni à en affecter de contraires, différent en ceci du cynique et de l'hypocrite.

Il n'a pas dans les manières la grossiereté que l'on devrait attendre d'un homme occupé de lui seul ; il sent, au contraire, le besoin de cacher la dureté de son âme sous des dehors prévenans ; mais sa politesse n'est ni l'envie de plaire ni celle de servir ; elle le réduit à ces frivoles attentions, qui coûtent peu et qui n'engagent à rien.

Il aime les plaisirs, mais il en redoute les suites ; il n'est pas débauché.

L'argent doit être sa passion dominante ; mais il le recherche pour en user, et non pour l'accumuler et l'enfouir comme l'avare.

Ce qui le touche le plus dans les dignités et les places, ce sont les avantages réels qui en résultent, et il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition.

Il est habituellement froid et indifférent pour tout ce qui ne le regarde pas ; il devient cruel dès que son intérêt l'exige ; mais sa cruauté éclate bien plus par des refus que par des violences ; il use sans pitié de ses droits, mais il n'est pas sûr d'attaquer impunément ceux des autres.

Une seule pensée l'occupe dans tous les instans et dans toutes les circonstances, c'est l'utilité qu'il peut tirer des choses, des lieux et des hommes ; elle l'occupe dans un désastre public ; elle l'occupe dans un malheur

domestique ; elle l'occupe au pied du lit de mort de son père. Au moment où le vieillard expire, son imagination parricide entre en possession de l'hérédité.

Il porte cette pensée jusques dans l'amour. Je lui suppose de l'union, parce qu'il peut trouver une femme belle et aimable, et alors pourquoi ne s'enflammerait-il pas pour elle ? C'est un objet qui lui promet le bonheur, pourquoi ne s'empresserait-il pas à le conquérir et à se l'assurer ? Il se rendra même aimable autant qu'il le pourra, parce qu'il faut souvent le devenir pour être aimé, et il n'est pas insensible à l'avantage d'être aimé ; au contraire, cet avantage en général le toucherait fort, et surtout l'arrangerait fort bien ; ce serait un excellent moyen pour que tout le monde consentît à se sacrifier continuellement à lui. L'égoïste peut prendre de l'amour, mais il ne se marie pas ; il ne voit dans le mariage que des embarras qu'il redoute, et des plaisirs qu'on trouve ailleurs. Il se mariera pourtant si vous voulez le rendre riche et puissant, et alors sa femme et ses enfans devront bien s'occuper de son bonheur, et pour récompense ils lui deviendront si nécessaires qu'il ne leur accordera aucune autre occupation. J'ai connu un père qui n'a jamais voulu permettre à son fils un court voyage, d'où dépendait sa fortune, parce que ce fils était plaisant et l'amusait.

Voilà comment il est père ; voici comme il est ami. Vous épanchez dans son sein un cœur dévoré de chagrins ; s'il a éprouvé quelques-uns de ces chagrins, il se dira, avec une satisfaction secrète : *J'ai été dans cette*

situation-là, et je n'y suis plus. Et c'est ainsi qu'il tirera un plaisir pour lui-même de la douleur dont il est confident. Il pourra bien vous accorder quelques signes d'intérêt, quelques paroles de consolation; mais ne croyez pas que vos peines aient laissé aucun autre sentiment dans son âme.

Il ne voit dans tout ce qu'on appelle belles actions que des traits de dupe qu'un homme prudent ne fait pas, et dont celui qui les éprouve peut s'acquitter avec des mots; dans les amis, que des personnes dont on préfère la société; dans les parens, que des gens de qui on attend des successions, et avec qui malheureusement on les partage; dans tous les hommes, que des êtres plus ou moins semblables à lui, et par conséquent de qui il ne faut rien attendre : tel est l'égoïste.

Nota. On a donné au Théâtre Français, il y a deux ans, une pièce intitulée l'*Egoïsme.* En rendant justice à plusieurs beautés dramatiques qui m'ont frappé dans cet ouvrage, j'ai cru y saisir deux défauts, produits tous deux par une fausse vue sur le caractère même. D'abord l'auteur donne à chacun de ses personnages son *égoïsme particulier*, aux gens de bien comme aux méchans; de sorte que si cette comédie était vraiment le tableau de la société, la société ne marcherait que par l'égoïsme qui la détruit, et il faudrait honorer dans la vertu le principe que l'on flétrit sous le même nom dans le vice. En second lieu, l'auteur a fait de son principal égoïste un scélérat hypocrite, et c'est encore là se méprendre sur son objet. Si un personnage est un scélérat, il faut lui conserver ce nom; s'il est encore un hypocrite, il

faut les lui donner tous les deux, et non pas les exprimer par le mot d'égoïste; car l'égoïsme doit être un vice distinct de ceux-ci, ou il n'a pas besoin d'une dénomination propre.

Il m'a paru aussi que dans le monde on ne s'entendait pas davantage sur les idées qu'on devait attacher à ces mots d'égoïsme et d'égoïste. C'est que ces mots abstraits expriment une certaine suite d'actions, et que le plus puissant mobile de ces actions ne se montre pas toujours avec évidence. Il faut donc, pour saisir ces mots dans l'étendue et les bornes de leur signification, parcourir les actes qui tiennent à un caractère, démêler leurs causes, et déterminer la force et l'influence de chacune. Alors on s'assure du mot par l'examen de la chose; c'est ce que j'ai tâché de faire dans quelques idées que j'écrivis dans ce tems sur l'égoïsme. Depuis il a paru une autre comédie sur le même sujet (*l'Homme Personnel*, de M. Barthe). On a remarque des défauts dans la conduite et l'intrigue; il ne m'appartient pas de la juger sous cet aspect. Je ne la considère que dans l'aperçu et le développement du caractère, et ils m'ont paru d'une vue nette et d'une exécution énergique. La pièce a beaucoup de détails pleins d'esprit et de talent, et tous ces traits d'esprit reproduisent les actions et les sentimens d'un égoïste. J'avais conçu ce caractère tel à-peu-près qu'il m'a été représenté dans cette pièce.

L'ADROITE RÉPRIMANDE,

Conte.

« Moi, je donne à mon fils la moitié de mon bien.
Que donnez-vous à votre fille ?
Moi ? ma noblesse..... Ah ! c'est-à-dire, rien. »
Ainsi parlaient deux pères de famille,
L'un fort riche, mais roturier ;
L'autre noble, mais pauvre. « Écoutez donc, beau sire,
Dit celui-ci, qui veut noblement s'allier
Doit se saigner un peu, puisqu'il faut vous le dire.
Le restant de vos biens vient après votre mort
A votre fils ; c'est un espoir, d'accord.
Mais vous vous portez bien. Puis cette dernière heure,
Tant qu'on peut, on l'éloigne ; et c'est le droit commun.
Or qui, pour bien dîner, attend qu'un autre meure,
Peut dîner tard, ou se coucher à jeun.
D'ailleurs vous promettez, et vous êtes sincère ;
Mais trop souvent, et j'en suis peu surpris,
En voulant une chose, on fait tout le contraire.
Vous pourriez bien encor, malgré vos cheveux gris,
Prendre, las du veuvage, une femme nouvelle.
Nous pourrions vous voir, malgré nous,
Elle, avoir des enfans de vous,
Ou vous au moins en avoir d'elle.
Il peut se faire encor qu'à la fin de vos jours
Vous veuilliez dans un cloître aller finir leur cours :
Là, par un zèle aveugle et par trop ordinaire,
Épandre en legs pieux ce bien par vous promis,
Et, déshéritant votre fils,
Pour être bon chrétien, devenir mauvais père.

Il faut s'exécuter; je donne tout mon bien,
(Je vous ai dit qu'il n'avait rien) :
Vous, donnez tout le vôtre; il n'est qu'un mot qui serve:
Donation entière et sans réserve,
Ou marché nul. » Son dernier mot
Était prendre ou laisser. Le vieillard (c'est Henrique)
Trouva qu'on parlait un peu haut,
Et la condition lui parut tyrannique.
Il allait renoncer à cet hymen promis.
Mais quoi! son fils aimait la demoiselle :
Lui-même, il aimait tant son fils!
Son fils pourra-t-il bien vivre séparé d'elle?
Il se rendit; signa tout sans effroi.
« Eh bien, disait-il à part soi,
Je vivrai chez mon fils jusqu'à ma dernière heure.
Après tout, je ne risque rien.
Par ce contrat je cède tout mon bien,
Non l'amour de mon fils; si son cœur me demeure,
Tous les titres en parchemin
Valent-ils celui-là? mais non, sans doute. » Enfin,
On conclut l'hyménée, on célébra la fête.
Le vieillard, qui perd tout, croit gagner un trésor.
Hélas! il ne sait pas quels chagrins il s'apprête!
S'il le savait.... Eh bien! il le ferait encor;
Le cœur d'un père est un peu bête!
Sa faiblesse, sur ce point,
A revivre est toujours prête :
Ses yeux peuvent s'ouvrir, son cœur ne change point.

Les deux époux firent fort bon ménage.
Arrive un fils, qui devient grand :
Deux trésors ornaient son bas-âge :
Bon esprit et cœur excellent.

Pendant ce tems, le bon Henrique,
Tant bien que mal, vécut à la maison;
Ce vieillard, au commerce, au détail domestique,
Était encor utile en sa vieille saison :
Ce qui sert est toujours de mode.
Mais, quand par l'âge enfin devenu peu dispos,
Il eut senti le besoin du repos,
Il était inutile, il devint incommode.
Sa bru surtout le vit de mauvais œil :
Son cœur était pétri d'avarice et d'orgueil.
Elle ne le voit qu'avec peine
Manger le pain qu'ils ont reçu de lui;
Et son cœur ne peut plus dévorer son ennui,
Ni vaincre ni cacher sa haine.
Le bon vieillard se voit traité
Avec une rigueur extrême,
Et dans une maison, qu'il enrichit lui-même,
Il endure la pauvreté.
Sa bru le persécute et le brave à toute heure;
Tant que, n'écoutant plus ni pudeur ni raison,
Elle menace enfin de quitter la maison,
S'il faut que Henrique y demeure.
Elle fit tant, et par force et par art,
Que l'époux, étouffant le cri de la nature,
Vint dire un jour au bon vieillard
(Sa femme l'écoutait) de chercher autre part
Et son lit et sa nourriture.
« O ciel! que me dis-tu, mon fils?
S'écria le vieillard surpris;
As-tu déjà perdu la souvenance
De soixante ans de travaux inouis?
Par mes sueurs, je t'ai mis dans l'aisance;
Et, quand de mes biens tu jouis,

Tu me chasses pour récompense!
Las! contre moi de mes bienfaits armé,
Me punis-tu de t'avoir trop aimé?
Au nom de Dieu, je t'en supplie,
O mon cher fils! quand tu me dois la vie,
Ne souffre point que la faim vienne, hélas!
Finir la mienne. Ah! tu n'en doute pas,
Je ne peux plus marcher; donne-moi pour asile
Un coin de ta maison qui te soit inutile.
Je ne demande pas à me voir désormais
Couché dans un bon lit, ou nourri de tes mets.
Là, sous cet appentis, ou dans la cache obscure
Qui vers tes caves aboutit,
Un peu de paille, hélas! sera mon lit,
L'eau ma boisson, du pain ma nourriture.
Tu peux ainsi, sans frais, me loger, me nourrir;
Oui, mon fils, à mon âge il faut si peu pour vivre!
Attends au moins que le ciel te délivre:
Auprès de toi permets-moi de mourir;
Tu n'auras pas long-tems à me souffrir.
Si, pour tes péchés, tu veux faire
Des aumônes, des dons pieux,
Fais-les, mon cher fils, à ton père;
Où pourrais-tu les placer mieux?
Rappelle-toi trente ans de complaisance,
Surtout les soins donnés à ton enfance.
Songe que Dieu bénit le fils de qui l'amour
Veille sur ses parens, les chérit, les révère;
Crains qu'il ne te punisse un jour
Pour avoir fait mourir ton père. »

Le fils est attendri des discours du vieillard;
Mais il faut voir partir ou son père ou sa femme:

Mais sa femme écoute à l'écart;
Mais elle règne en tyran sur son âme.
Enfin, tout en pleurant sur le sein paternel
(Tant, par faiblesse, un cœur peut devenir cruel),
Il confirme l'arrêt.... « Quoi! ta bouche l'ordonne!
Mais où veux-tu que j'aille en sortant de chez toi?
Faible et mourant, quels étrangers, dis-moi,
M'accueilleront quand mon fils m'abandonne?
J'irai donc mendier bien loin
Le peu de pain dont j'ai besoin
Pour soutenir les restes de ma vie? »
Tout en parlant, ce père infortuné
De ses larmes était baigné,
Sans que sa bru fut attendrie.
Voyant alors qu'il faut sortir de sa maison,
Dans ses mains il prend son bâton,
Plus que son fils utile à sa vieillesse;
Puis, conservant, malgré tant d'affronts réunis,
Moins de courroux que de tristesse,
Se lève en priant Dieu qu'il pardonne à son fils.

Mais avant de sortir, ce déplorable père,
Demande une grâce dernière.
« Voici l'hiver, dit-il, si jusques-là
Mes tristes jours doivent s'étendre,
Je n'ai que l'habit que voilà;
Il est tout en lambeaux; il ne peut me défendre
De la rigueur du froid. Écoute-moi, mon fils :
Souffre au moins, en reconnaissance
De tous ceux que je t'ai fournis,
Que je prenne un de tes habits,
Le plus mauvais. » La femme, qui s'avance,
Répond, pour son mari, qu'il n'a point d'habits vieux.

lent, et jamais à la personne. En convenant de tout ce qu'il y a de vrai dans la seconde proposition, en avouant que rien n'est plus digne de blâme que les personnalités honteuses dont on voit tant d'exemples dans les ouvrages polémiques, il faut dire aussi que les comédiens portent si loin les exceptions, qu'à leur avis il est presque impossible de parler d'eux sans mériter le reproche de personnalité. Par exemple, on a déjà observé, avec beaucoup de justesse, que la taille, la figure et les moyens d'un acteur tenaient autant au costume que les habits qu'il faut porter dans certains rôles. Eh bien, si, par une suite de l'esprit d'ambition qui fait que personne n'est à sa place, un acteur d'une faible constitution, ou une actrice qui n'a que de petits moyens, remplissent quelques-uns de ces personnages fameux qui exigent une représentation imposante, un physique noble et vigoureux, l'observation que fait un critique, les détails par lesquels il veut l'appuyer, tout cela est taxé de personnalité. Il en est de même de ce qui est relatif aux erreurs qu'on peut relever, et tous les jours on entend répéter par les comédiens et par les plats adulateurs qui les entourent que nul homme n'a le droit de dire à un autre qu'il est un sot, comme si l'imperfection et l'erreur n'étaient pas des vices attachés à notre malheureuse humanité, comme si c'était marquer un artiste du sceau de la sottise que de l'avertir d'une faiblesse! Mais peut-être serait-il possible de braver ces vaines clameurs, et de continuer son travail critique en s'enveloppant des formes que prescrivent la décence et l'honnêteté, s'il n'existait pas d'ailleurs des gens qui

semblent avoir pris à tâche de tout louer et de tout applaudir. Comment, en effet, un comédien croira-t-il à la vérité de certaines réflexions quand il aura vu approuver tout haut les mêmes objets qu'on lui présente comme des erreurs? De quelque esprit qu'il soit doué, l'amour-propre étouffera le cri de sa conscience ; il préférera la louange à la critique, la paresse au travail, et de là naîtra *cet indolent état de confiance extrême* qui l'engagera à fermer l'oreille à toutes les réflexions utiles. Oui, nous le répétons, tant que ceux qui se sont donné le droit de juger les arts seront en contradiction entre eux, ils n'inspireront aucune confiance : les *loueurs impertinens* seront regardés par les bons esprits avec le sentiment qu'ils doivent inspirer aux gens de goût, à la bonne heure ; mais les autres seront traités de *censeurs téméraires*, et les persécutions s'attacheront à leurs pas. Que doit faire, dans de telles circonstances, un homme qui se respecte? Prendra-t-il le parti de louer comme tout le monde? Non, s'il est né avec le goût des arts, s'il est réellement animé de l'amour du bien, il se gardera de coopérer à la chûte, au déshonneur des Lettres ; mais forcé d'être avare de louanges, il le sera aussi de critiques, parce qu'il ne voudra pas s'exposer à s'entendre accuser journellement d'extravagance par les uns, et de méchanceté par les autres. Que deviendra le goût, va-t-on nous dire? Ce qu'il deviendra? Demandez-en compte à ceux qui se sont fait un système de soutenir tout ce qui est médiocre, qui se sont créé des idoles de leur choix, dont les connaissances rétrécies n'aperçoivent rien au-delà de leur petite sphère, et qui, dans leur rage active et indus-

trieuse, armeut l'autorité contre le courage, et le pouvoir contre la vérité. C'est à cette troupe de conjurés qu'il faut redemander les jouissances dont ils nous privent, et non à ceux dont on arrête à chaque instant les efforts. Encore une fois, tout invite ceux-ci à garder le silence, et en vérité la situation actuelle de la Littérature et des Arts, la colère oisive et silencieuse de quelques connaisseurs ne valent pas qu'on daigne s'immoler un instant à une cause que personne ne veut défendre.

Nous sommes pourtant éloignés de renoncer aux devoirs que nous impose la place qu'on nous a confiée ; et quand les circonstances l'exigeront, nous nous permettrons les remarques que nous jugerons indispensables. Avides d'éclairer, comme éloignés du desir de nuire, nous tâcherons d'employer des moyens qui puissent marquer l'erreur en n'effarouchant l'amour-propre que le moins qu'il se pourra. Essayons aujourd'hui. Nous supposons, par exemple, qu'on ait donné récemment une représentation d'*Héraclius*, et que dans la seconde scène du troisième acte de cette tragédie, l'acteur chargé du rôle de Martian ait récité avec des éclats de colère ce discours du jeune homme à Phocas :

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance, etc.

Nous supposons encore que ces éclats aient redoublés à ce dernier vers,

Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

Certainement ce serait un contre-sens manifeste ; com-

ment le prouverions-nous? Oh! d'une manière invincible. Nous citerions ce que dit Pulchérie à Phocas après la retraite de Martian, et principalement ces quatre vers :

> Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie,
> Il n'a point pris le Ciel ni le sort à partie,
> Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
> *Point daigné contre lui perdre un juste courroux.*

Et nous demanderions s'il serait permis à un homme d'esprit qui doit, par état, connaître parfaitement Corneille, de faire un pareil contre-sens. Nous ne nommerions pas l'acteur qui serait tombé dans cette faute, afin de lui prouver que nous voudrions plutôt être utiles à l'art que chagriner le comédien, et nous l'inviterions à réfléchir un peu sur les situations des personnages qu'il représenterait, comme sur le caractère que les auteurs leur auraient assigné. Nous dirions à ce comédien, ainsi qu'à tous ceux qui seraient capables de nous entendre : le public est gâté, accoutumé à n'être ému que par des cris et des convulsions; c'est à vous de travailler à redresser son goût égaré, à le rappeler à l'amour du beau. Qu'importe à l'homme doué d'un véritable mérite les applaudissemens du peuple des spectateurs? Ne serait-il pas plus glorieux pour lui d'être cité comme un des restaurateurs de son art, et le mérite d'avoir accoutumé le public à revoir avec plaisir des représentations nobles, décentes, et dignes d'un peuple éclairé; ne serait-il pas préférable à quelques suffrages obtenus sans peine, et qui ne font rien ni pour les progrès du talent, ni pour la réputation de l'acteur?

Ce moyen de critique serait il admissible? Ne présenterait-il aucun danger? Nous interrogeons là dessus le public, nos lecteurs, et principalement la petite portion de gens de goût qui a conservé le droit de juger et de prononcer.

L'AVARE ET LE PRODIGUE,

Epigramme.

O qu'il est sot! ce cynique Harpagon,
Surchargé de travaux, privé de jouissance,
Qui sait de son logis se faire une prison,
Et vivre pauvre au sein de l'abondance!
O qu'il est sot! ce prodigue Cliton,
Qui s'est imaginé que perdre ses richesses
C'est en jouir; qui, donnant à foison,
Sans répandre un bienfait, fera mille largesses!
A les entendre discourir,
A voir le train qu'ils osent suivre,
Vous croiriez qu'Harpagon ne doit jamais mourir,
Et que Cliton n'a plus qu'un jour à vivre.

NOUVEAUX CONTES TURCS ET ARABES,

Précédés d'un Abrégé Chronologique de l'Histoire de la Maison Ottomane, et du Gouvernement de l'Egypte, et suivis de plusieurs morceaux de Poésie et de Prose, traduits de l'Arabe et du Turc, par M. Digeon, secrétaire – interprète du roi, et correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La Maison Ottomane a eu plusieurs historiens, et son histoire n'est pas cependant encore très-connue. Ce qu'on en trouve dans nos auteurs ne parait pas toujours fondé sur des temoignages assez solides ; et comme ces auteurs même se contredisent souvent, on ne sait jamais bien quand on doit leur donner sa confiance. L'ouvrage dont M. Digeon nous donne aujourd'hui la traduction est écrit par un Arabe, par un homme soumis aux princes dont il écrit l'histoire : un tel morceau doit être précieux. Les faits de l'histoire et la manière de l'historien servent également à peindre le peuple que l'on veut connaître. Aujourd'hui surtout un pareil ouvrage peut avoir un grand intérêt. Une opinion, qui n'a pu devoir la sorte de vogue qu'elle a eue qu'à sa bizarrerie même, a voulu faire des gouvernemens d'Asie et de ceux qui leur ressemblent le modèle de tous les gouvernemens ; on a entrepris de nous prouver que c'est dans les pays où la puissance est la plus absolue qu'elle est aussi la plus bienfaisante ; que c'est là où elle a le moins de lumières qu'elle s'exerce avec le plus de sa-

gesse. Nos regards se détournaient avec effroi des trônes sanglans des despotes de l'Asie ; on a voulu nous faire prendre des leçons de morale politique dans les pays où règnent le sabre et le cordon. On eût dit que parce que les têtes des grands étaient souvent abattues, celles des moindres esclaves étaient en sûreté, et que l'empire était infailliblement heureux lorsque la cour du despote regorgeait de sang. Quelques bons écrivains ont été obligés de combattre ces opinions par le ridicule, et même par le raisonnement, et encore n'ont-elles pas cédé dans tous les esprits : l'erreur et le paradoxe paraissent toujours éloquens quand ils flattent des passions qui ont un grand empire sur de certaines âmes. C'est par l'histoire de ces gouvernemens qu'il faut surtout confondre leurs admirateurs. Il faut remettre sous les yeux du public les horreurs dégoûtantes de l'histoire de ces peuples dont on nous vante la félicité, c'est le moyen le plus prompt et le plus sûr de fixer enfin l'opinion générale ; car il faut avouer qu'on a eu des doutes. On ne pourra pas accuser ici l'historien d'être prevenu par nos préjugés. Ici l'historien est Turc ou Arabe comme l'histoire même. On ne pourra pas le soupçonner non plus d'être un de ces esclaves chagrins qui ne savent pas adorer leurs fers : cet esclave ou cet historien est presque toujours en adoration devant les despotes dont il écrit l'histoire. Il ne voit rien de si beau *sous les cieux* que l'Empire Ottoman. « Dieu veuille, s'écrie-t-il dans un endroit, en augmenter la gloire ! J'ai parcouru les histoires de toutes les monarchies du monde, je n'en vois aucune que l'on puisse comparer à l'Empire Ottoman

pour le bon ordre et la discipline qui y règnent, la manutention des statuts qui s'y observent, l'obéissance aux lois, le respect qu'on a pour les Ulemas qui en sont les dépositaires, les fondations pieuses pour soulager les pauvres, et pour l'entretien des habitans de la Mecque et de Médine. »

Ce bel enthousiasme heureusement n'ôte pas à l'auteur sa bonne foi, et il raconte des faits qui ne rendent pas son admiration contagieuse. Les vertus dont il loue les princes Turcs pourraient faire quelquefois d'assez méchans princes partout ailleurs. Quand ils n'égorgent pas toujours, les despotes paraissent humains; quand ils ne pillent pas toujours, on met la justice de leur trône tout à côté de celle du trône de Dieu même. L'auteur de cette histoire ressemble un peu à cet esclave qui, ayant commis une légère faute, tomba face à terre aux pieds de son despote, s'écriant : « Seigneur, vous êtes la bonté même; vous ne m'arracherez point les ongles, vous ne me ferez point couper le nez et les oreilles, et vous me laisserez la langue avec laquelle je dois vous bénir. »

Le traducteur de cet ouvrage, M. Digeon, a vécu quarante années dans le Levant, et assurément il ne serait pas possible de le deviner à ses opinions et à sa manière d'écrire notre langue. Il ressemble, on ne peut pas moins, à ces voyageurs qui veulent nous étonner beaucoup plus que nous instruire, et croient se faire admirer eux-mêmes en tâchant de nous inspirer une grande admiration pour les pays qu'ils ont parcourus. On voit, par quelques petites notes que l'on trouve au

bas des pages, qu'il a vu les choses d'un autre œil que son auteur, et qu'il y a pour lui *sous les cieux* quelque chose encore de plus beau que l'Empire Ottoman. On a d'autant plus de regret qu'il n'ait pas étendu et multiplié ses notes, que sa manière d'écrire pouvait répandre de l'intérêt sur les instructions qu'il nous eût données ; son style est pur, et ne manque pas de l'espèce d'élégance qu'un pareil ouvrage peut recevoir. Ce mérite doit être surtout remarqué dans un homme qui a quitté la France dès son plus jeune âge, et qui a vécu quarante années de suite dans le Levant. On a vu le style de certains écrivains se corrompre entièrement pour avoir été vivre seulement quelques années en Hollande. On se souvient de ces vers de Voltaire :

Si vous voulez qu'en vos écrits
Le Dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne

Voltaire ne prévoyait point, en faisant ces vers, que pendant près de trente ans il charmerait Paris avec des vers qu'il ferait en Allemagne ou en Suisse.

A la présentation à la Porte des ambassadeurs des cours d'Europe il y a un cérémonial très-remarquable, mais dont on ignore l'origine. Au moment où les ambassadeurs entrent dans l'appartement du trône, deux capidgi-bachis (ou portiers du sérail) les soutiennent par-dessous les aisselles. S'il en faut croire l'auteur de cet abrégé historique, ce cérémonial, que l'on pourrait

prendre pour un honneur décerné à nos ambassadeurs, a pris son origine dans un évènemens qui prouve que c'est une précaution très-injurieuse et pour les ambassadeurs et pour les cours qui les envoient.

« Les chrétiens, dit-il à l'article du sultan Murad I, le chrétiens affaiblis par des pertes continuelles, et incapables de s'opposer aux forces toujours triomphantes de ce prince, eurent recours à la trahison. Belouache, c'est le nom d'un de leurs princes, s'étant présenté un jour devant le sultan Murad, et s'avançant dans l'attitude d'un homme qui voulait lui rendre hommage et lui baiser la main, tira adroitement, lorsqu'il fut auprès de lui, un poignard qu'il tenait caché dans sa manche, et lui porta un coup mortel, dont ce sultan expira sur-le-champ : martyre qui *couronna son mérite héroïque devant Dieu.* C'est depuis ce tragique évènement qu'il a été ordonné, par des statuts de l'Empire auxquels on n'a point dérogé jusqu'à ce jour, que les ambassadeurs et les autres personnes envoyées de la part des princes chrétiens vers le sultan, ne pourraient à l'avenir porter la moindre arme sur eux lorsqu'ils seraient admis à son audience; qu'on ferait d'exactes recherches à cet égard avant de les introduire, et qu'ils y seraient conduits par deux officiers qui s'assureraient d'eux en leur tenant les bras. »

Si cette origine est vraie, elle montre combien la Porte est encore éloignée de connaître les maximes et le caractère des peuples d'Europe. C'est bien peu les connaître que de prendre contre eux, en tems de paix, des précautions que la guerre seule peut autoriser, et

de ne pas distinguer des ambassadeurs avec des soldats qui font la guerre.

Un morceau peut-être plus curieux encore que cet abrégé historique, c'est l'édit de Soliman Second sur l'administration de l'Egypte. Cet édit, qui embrasse toutes les parties du gouvernement d'une aussi importante province, mérite, à plusieurs égards, une grande attention. Il fait admirer le génie de Soliman : Je dis le génie, quoiqu'on ne trouve guères que de la raison dans cet édit ; car il faut être né avec du génie pour avoir de la raison sur un trône aussi despotique et aussi ignorant que celui des Turcs. On peut y voir encore combien l'ignorance et les usages barbares d'un peuple corrompent les idées de justice naturelle, dans le despote même qui s'élève le plus au-dessus de ses esclaves.

« Les pachas (porte un des articles de cet édit) pourront déposer les cheiks arabes, et nommer leurs successeurs; ils pourront aussi les condamner au supplice; » mais cet exercice de leur autorité et ces changemens » ne doivent pas être dictés par le caprice ou par la partialité. Ils nous enverront, à la fin de chaque année, » un mémoire détaillé et justificatif, dans lequel ils expliqueront les raisons qui ont donné lieu à la déposition des uns, et au châtimennt ou supplice des » autres. »

Ce pouvoir de condamner à mort, sans aucune espèce de formalité, ne doit pas surprendre dans un état despotique ; et Soliman paraît vouloir au moins que le pacha réponde, sur sa tête, de celles qu'il aura fait tomber injustement ; et, quoique cette espèce de justice

n'amène guère que des meurtres après des meurtres ; quoique, dans cet ordre de choses, pour punir un crime il en faille commettre un autre, on peut savoir gré à Soliman de son intention. Mais à qui ce prince s'adresse-t-il pour savoir sur quels motifs le pacha a fait mourir des hommes? Au pacha lui-même ; au seul homme qui précisément ne lui dira pas la vérité, s'il a intérêt qu'elle soit cachée. Quoi! Soliman n'a pas pu imaginer quelque moyen plus propre à lui faire connaître la vérité? Il n'a pas imaginé qu'il valait mieux interroger l'opinion d'une province, d'une ville, d'un corps quelconque préposé à cet effet? Non. Les despotes n'imaginent pas de ces moyens, ou ils les redoutent. Un Européens en proposait de semblables à un prince asiatique, qui paraissait vouloir étudier l'art difficile d'être juste sur le trône. *Ah!* s'écria le prince, *voilà bien des affaires ; on n'aurait pas le tems de gouverner.*

On peut être assuré qu'une loi, quelle que puisse être sa sagesse, sera inutile, ou même funeste, toutes les fois que ceux qui seront chargés de son exécution auront un pouvoir absolu et affranchi de toutes formalités. C'est ce qui est arrivé à l'édit de Soliman. Cette loi n'est pas tombée tout-à-fait en désuétude, mais elle n'est guère plus qu'une arme d'oppression entre les mains de ceux qui devraient s'en servir pour protéger le peuple.

Il faut entendre parler ici le traducteur, et se rappeler que c'est un homme éclairé, et un homme qui a vécu quarante ans dans le pays dont il parle.

« Au reste, malgré l'indépendance qui règne aujour-

» d'hui dans le gouvernement de l'Égypte, malgré le
» despotisme et l'anarchie qui se succèdent alternative-
» ment, malgré les désordres, les vexations, les dévas-
» tations même, occasionnées par la cupidité insatiable
» de plusieurs rivaux qui se disputent la place de Cheik-
» el-Beled, ou commandant général de l'Egypte, les
» édits et réglemens de Soliman n'y sont point entière-
» ment tombés en désuétude; on semble les respecter,
» même en les transgressant. On s'en autorise, on les
» exécute, mais avec des modifications ou des interprétations arbitraires, qui tournent toujours à l'avantage
» du plus fort et à la ruine du cultivateur. S'ils sont
» observés à la lettre, ce n'est que lorsqu'ils deviennent
» entre les mains d'un chef avide, un prétexte plausible
» pour dépouiller les vassaux d'un compétiteur qu'il
» traite en rebelle, et qui n'est rebelle que pour avoir
» succombé. Son exemple entraîne une subversion totale
» de l'ordre. Les beys, à l'aide desquels il a triomphé,
» les commandans généraux de milices qu'il ménage,
» ceux qui lui doivent leur fortune, tous ses partisans,
» chacun selon le degré d'autorité dont il est revêtu,
» vexent impunément les cultivateurs de leur dépen-
» dance, enlèvent leurs récoltes, et les réduisent,
» pour des crimes supposés, à la nécessité d'aban-
» donner tout ce qu'ils possèdent, pour sauver leur
» vie. »

Voilà ce que produit le despotisme, et il a trouvé des apologistes!

Les contes, qui sont à la suite de l'abrégé historique, ont également le mérite de nous faire mieux connaître

les mœurs des pays où ils ont été écrits. Les contes orientaux, qui n'ont peut-être pas servi de modèle à tous les autres, parce que, dans tous les pays du monde, on fait naturellement des contes, sont ceux dont le merveilleux étonne le plus notre imagination, et l'imagination cependant s'étonne peu du merveilleux. Peut-être faut-il croire que les mêmes évènemens qui sont prodigieux pour nous, le sont un peu moins pour les Orientaux. La fortune et le hasard ont bien plus d'évènemens extraordinaires chez des peuples d'une imagination très-ardente et très-exaltée; de pareils peuples ne tardent guère à faire une partie au moins de ce qu'ils imaginent, et le merveilleux passe bientôt de leurs fictions à leurs actions. On peut le voir parmi nous; les hommes à qui la nature a donné une imagination romanesque ont presque toujours une vie qui ressemble à des romans. Parmi les contes que nous annonçons, celui d'Alaedden, conte arabe, est celui où l'on trouve le plus ce caractère propre aux fictions orientales. Il est fort question dans tous de l'Alcoran et des derviches : on y voit souvent des hommes sortans du pieds des autels pour aller s'enivrer, et se perdre dans les délices du monde, et revenans ensuite au pied des autels pour y déposer le poids de leurs remords. Ce tableau, tracé si souvent dans tous les pays et dans toutes les langues, est celui peut-être qui peint le mieux l'humanité. Cela rappelle un des plus beaux vers de Voltaire, un vers qu'il a fait après avoir observé pendant près d'un siècle les vertus et les vices de l'homme :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Il y a un de ces contes qui a beaucoup plus d'originalité encore que les autres; c'est *le Cadi et le voleur*, conte arabe :

Le cadi, arrêté par un voleur, et n'ayant point d'armes à lui opposer, lui cite des passages de l'Alcoran; le voleur ne reste pas court; il cite l'Alcoran aussi. Son érudition dans le livre sacré est prodigieuse, et il trouve toujours dans l'Alcoran que si un homme se fait voleur, il peut avoir de très-bonnes raisons pour cela. Le cadi, presque persuadé, lui donne sa mule et sa pelisse, le seul vêtement qu'il eût, il reste nu. Le voleur lui propose alors de jouer une partie d'échecs. Le cadi, nu, joue aux échecs; il perd, et c'est ce qu'il paraît avoir le plus de peine à pardonner au voleur. Le cadi rentre chez lui; le voleur y vient un moment après, et lui tint ce discour assez singulier : « Je viens d'acheter » une maison; elle me coûte cent pièces d'or, il faut » que tu la paies; si tu résiste, je vais te démontrer que » tout ce que tu possédes m'appartient. » La femme du cadi, qui ne connaît pas tout le talent du voleur pour la démonstration, est prête à lui prouver qu'on pourrait bien le faire pendre avant qu'il ait démontré. « Garde-» toi, s'écrie le cadi, de parler davantage, et de faire » connaître que tu es ma femme, ce misérable serait » capable de te revendiquer comme un bien que je lui » aurais dérobé, et, qui plus est, de le prouver. Invin-» cible dans les matières légales, il possède notre juris-» prudence mieux que nos ulemas; et si les Hanifet-el-» Numan, les Maleks-ibn-el-uns, les Mehemet-el-Chafi, » et les Ahmed-Hamboli revenaient sur la terre il les

» confondrait tous, les dépouillerait, et les convaincrait » qu'il a dû les dépouiller. » Il lui compte les cent » pièces d'or, et se tient heureux d'en être quitte *à si bon marché.*

Quelque singulier que soit tout le conte, on est un peu étonné de ce dénouement. Les raisonnemens d'un voleur peuvent avoir beaucoup de force tant qu'on est sur un grand chemin, et qu'il montre un sabre en même tems qu'il cite l'Alcoran; mais il semble que chez le cadi, dans la maison du juge, son éloquence ne devait plus être aussi persuasive. La moralité du conte est peut-être de prouver l'empire de l'éloquence : on pouvait choisir des preuves plus honorables pour ce talent, qui ne se rencontre guère avec celui des voleurs de grand chemin. Mais peut-être qu'on ne pense pas ainsi en Arabie, et cela même est à remarquer.

Dans *Halil*, conte turc, on trouve aussi la description d'un café, et le portrait d'un jeune garçon de café, très-remarquables l'une et l'autre.

« Non loin de là, s'élevait un grand et magnifique » café; deux sofas parallèles, semblables *aux somp-* » *tueuses ailes de l'oiseau* du soleil; en faisaient l'orne- » ment. Une musique harmonieuse y attirait sans cesse » les passans. Un échanson, plus beau *qu'une lune dans* » *son plein*, était le distributeur de cette liqueur en- » chanteresse qui dissipe le sommeil et les chagrins. Seifi » était son nom; mais il était beaucoup plus connu sous » celui de Diant-Alent (Ame-du-Monde). Ses yeux » lançaient des traits de feu; ses regards faisaient autant » de maux que l'épée de Daniel. Qui n'était enchanté

» de la beauté de son bras?. On eût dit qu'au lieu
» d'amulettes il y eût attaché les yeux de tous les mor-
» tels. Sa démarche, et son pas élégant, lui gagnaient
» tous les cœurs. Quelles grâces à présenter le café, et
» de quelles délices enivrait-il ceux qui le prenaient de
» sa main! Sa vue faisait leur joie, sa conversation leur
» amusement; le café en ses mains était le symbole des
» ténèbres tenu par un ange de lumière.... »

Il y a beaucoup d'autres détails; on ne peut pas tous les rapporter. L'auteur finit par dire que la beauté de Seifi avait allumé une telle jalousie entre les *sipahis* et les *janissaires*, qu'à chaque instant le café était prêt à se changer en un lieu de carnage; mais, *d'un coup-d'œil perçant*, Seifi voyait et détournait l'orage.

Quand on songe que ce portrait et cette description peignent une partie des mœurs d'un pays où chaque homme peut avoir plus d'une femme, et où les femmes sont renfermées, cela donne à réfléchir. *La pluralité des femmes, qui le croirait*, a dit Montesquieu, *mène à cet amour que la nature désavoue.* Voilà donc ce que l'on gagne à avoir plusieurs femmes, et à les renfermer! Cependant un philosophe, qui a écrit de nos jours, a dit, en parlant de la manière dont les lois doivent les traiter: *Il n'y a que les Turcs qui y entendent quelque chose; ils les renferment.* Les femmes probablement avaient fait quelque chagrin à ce philosophe. Il n'arrive que trop souvent de tirer ses principes des peines ou des plaisirs de son cœur: rien de moins philosophique et rien de plus naturel. Mais on ne doit pas écrire en ce genre, si l'on se sent incapable de faire taire ses ressentimens ou

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JUL 1956
OF OXFORD
LIBRARY

sa reconnaissance. Il faut se rappeler sans cesse qu'on est toujours prêt à être juge et partie. Il arrive aussi aux hommes de donner des chagrins aux femmes : que répondrait le philosophe dont nous venons de parler à une femme qui conclurait de là qu'il faut renfermer les hommes ? Cette conclusion serait aussi juste que la première ; et si elles l'étaient toutes deux, il y en aurait une troisième encore :

Ma foi, juge et plaideur, il faudrait tout lier.

Mais heureusement il y a une conclusion bien plus juste et bien plus raisonnable ; c'est que le plus doux charme de la fidélité des femmes vient du pouvoir même qu'elles ont d'y manquer ; c'est que si l'on cherche les moyens de bannir tout-à-fait de la société les dangers d'une certaine passion, on trouvera bien plus vite encore ceux d'en bannir les délices. *Il est heureux*, dit un grand homme, *de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrémens semble parer la société, et où les femmes, se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.*

On trouve la traduction d'un madrigal turc, parmi les petites pièces de prose et de poésie que M. Digeon a fait imprimer ; et l'on conviendra peut-être que, pour être turc, ce madrigal ressemble assez à ceux qui se font en France :

Aimer une belle, est-ce un crime ?
Demandais-je au savant Umer ;

Pauvre esprit ! me dit-il, retient cette maxime :
C'en est un de ne pas l'aimer.

Ces deux volumes nous paraissent mériter d'être distingués par ceux qui aiment à comparer l'esprit et les mœurs des peuples, qui recherchent les influences des lumières sur les gouvernemens, et des gouvernemens sur les lumières. C'est un ouvrage utile et peut-être nécessaire à ceux qui veulent bien connaître ces pays célèbres, dont la gloire est d'avoir été le berceau des arts et des sciences, et la honte d'avoir toujours laissé les sciences et les arts au berceau.

Par M. GARAT.

CHANSON ELEGIAQUE,

SUR

LA FUITE DE PIERRETTE.

Mon cher oiseau ne revient pas;
Hélas! où peut-il être?
Faut-il donc pleurer son trépas?
A-t-il changé de maître?
S'il est tombé sous ton ciseau,
O Parque meurtrière,
Fais-moi suivre mon cher oiseau,
Ou rends-lui la lumière.

Des oiselettes du hameau
Pierrette était la reine;

Elle allait chanter sur l'ormeau,
Et revenait sans peine.
Un jour, dans de lointains pays,
Elle vola sans guide.
Je ne vois rien venir depuis,
Depuis la cage est vide.

L'avez-vous vue, écho des bois?
Est-elle en votre empire?
Quelqu'un répond. Eh! c'est sa voix....
C'est écho qui soupire.
Nymphes de ce petit couvent,
Ne l'auriez-vous point vue?
L'onde murmure en soupirant,
Pierrette est donc perdue?

Si quelque moineau cajoleur
A séduit la pauvrette,
Tendres oiseaux, grâce au voleur;
Mais rendez-moi Pierrette:
Je pairai vos soins au printems,
Quand vous aurez famille;
Je protégerai vos enfans
Crainte qu'on ne les pille.

Quoiqu'on cesse de mériter
Un nid qu'on abandonne,
Pierrette, reviens l'habiter,
Va, mon cœur te pardonne;
J'excuse tes folles amours,
Si l'aveu les répare;
L'honneur fuit par tant de détours,
Que par fois il s'égare.

Mais l'ingrate fuit pour jamais,
En vain ma voix l'appelle :
Perfide oiseaux! quoi! je t'aimais,
J'aimais une infidèle!
Puisse-tu souffrir à ton tour
Les chagrins du veuvage,
Devenir constante en amour,
Et trouver un volage.

DIALOGUE

ENTRE UN SPECTATEUR ET UN CRITIQUE.

LE SPECTATEUR.

Monsieur l'Aristarque, vous aimez à dire la vérité, aimez-vous à l'entendre ?

LE CRITIQUE.

Monsieur, votre question est pressante ; je vais pourtant la résoudre. J'ai mon amour-propre tout comme un autre, et quelquefois il est chagriné par des vérités désagréables ; mais la raison dissipe bientôt les nuages de l'orgueil, et je me rends avec plaisir aux observations judicieuces.

LE SPECTATEUR.

De sorte qu'on peut vous proposer quelques idées sans vous donner de l'humeur ?

LE CRITIQUE.

De l'humeur! et pourquoi en aurai-je? Votre intention est de m'éclairer, sans doute? Eh bien, le service que vous allez me rendre ne trouvera chez moi que de la reconnaissance.

LE SPECTATEUR.

Ce ton m'encourage. Savez-vous que j'ai des reproches à vous faire?

LE CRITIQUE.

Je le crois sans peine, mais sur quel objet?

LE SPECTATEUR.

Sur votre sévérité.

LE CRITIQUE.

Je m'y attendais. Dans un tems où on jette les éloges à la tête de tout le monde, un homme vrai doit paraître dur. Il y a long-tems que je suis accoutumé à ce reproche; aussi n'en suis-je pas effrayé.

LE SPECTATEUR.

Tant pis.

LE CRITIQUE.

Comment! expliquez-vous?

LE SPECTATEUR.

Oui, tant pis. La sévérité d'un critique doit être proportionnée à la situation actuelle de l'art qui donne lieu à ses observations. Quand l'art est dans toute sa vigueur, quand les grands talens abondent, la fermeté d'un critique doit être inébranlable ; il ne risque rien d'élever la voix avec force, et de chercher à éloigner les médiocres d'une carrière qu'ils ne sauraient fournir sans honte ; mais quand sa gloire s'est éclipsée, quand le mérite est rare, quand tout annonce le besoin de former des artistes, l'indulgence vaux mieux que la sévérité ; elle encourage, elle anime. Monsieur, vous ne devez pas ignorer que l'homme qu'on honore à ses propres yeux, prend du respect pour sa personne, et s'efforce d'acquérir des talens avec d'autant plus de courage, que sa vanité même lui en fait une loi.

LE CRITIQUE.

Je sais qu'il est des âmes privilégiées, pour lesquelles un succès n'est qu'une raison plus forte de chercher à en mériter d'autres ; mais je sais aussi que le nombre en est très-petit ; et, qu'au contraire, il en est beaucoup d'assez orgueilleuses pour regarder leurs dispositions au talent comme du véritable talent, et les encouragemens qu'on leur donne comme un tribut qu'elles ont forcé. Il y a douze ans que je suis exactement les spectacles, et, pour un sujet comme les premiers dont j'ai parlé, j'en ai vu trente comme les seconds.

LE SPECTATEUR.

J'en conviens; cependant je ne sors pas de mon principe, et j'ajoute à ce que je vous ai déjà dit qu'il faut mesurer sa critique à la faiblesse même des spectateurs. Je ne me dissimule point que le public est devenu un assez mauvais juge, qu'il est la dupe de tous les charlatans qu'il rencontre, et que jamais il n'a été si vague dans ses idées qu'il l'est depuis quelque tems. Il approuve aujourd'hui avec enthousiasme ce qu'il condamnera demain avec fureur. D'où viennent ces contradictions? De ce qu'il est d'autant moins instruit qu'il croit l'être beaucoup; de ce que son goût, devenu plus incertain que jamais, lui fait prendre le change sur une foule d'objets qu'il confond sans cesse. De bons comédiens pourraient fixer ce goût volage; les critiques pourraient y contribuer aussi; mais les uns ne le veulent point, et les autres employent des moyens trop rigoureux.

LE CRITIQUE.

Je voudrais bien que vous puissiez m'en indiquer qui fussent capable de produire le bien que je desire.

LE SPECTATEUR.

En voici un que je ne crois pas sans mérite. Parlez généralement de l'art avec une grande sévérité; parlez des artistes avec indulgence. Quand le public s'est fait une idole, n'allez pas heurter de front sa façon de penser. Proposez-lui tout simplement des observations, en-

gagez-le à revenir sur son premier jugement, suivez-le pas à pas, éclairez-le avec douceur, parlez-lui comme à votre ami ; vous aurez bientôt acquis sur sa confiance des droits que rien ne pourra détruire.

LE CRITIQUE.

Cet avis est assez bon ; mais il n'est pas sans difficultés, car pour faire ce que vous dites, il faudra entrer dans des discussions éternelles, revenir cent fois sur le même objet, et devenir ennuyeux. Le public qui lit demande impérieusement qu'on l'amuse, qu'on lui rende un compte rapide de ce qui s'est passé : quand on discute, il dit qu'on bavarde. Que ne dira-t-il pas si un critique suit la marche que vous me proposez ? Il criera à la prétention, au pédantisme, à l'ennui. Non, j'aime mieux rester tel que j'ai été jusqu'ici : honnête, mais ferme ; poli, mais sévère.

LE SPECTATEUR.

J'en suis fâché. Vous vous ferez des ennemis de tous ceux dont vous humilierez la vanité, et votre politesse sera souvent regardée comme une arme perfide, avec laquelle vous pouvez immoler plus sûrement ceux qui vous déplaisent.

LE CRITIQUE.

Cela pourra bien être ; mais de tels reproches ne pourront m'être faits que par des hommes méprisables, et qui me prêteront lâchement leur caractère. Que m'importent les suffrages de cette espèce de juges.

LE SPECTATEUR.

On peut s'en passer, sans doute; mais ces gens-là clabaudent, calomnient; d'ailleurs, tant de gens ne lisent pas, ou lisent si mal qu'on leur fait penser tout ce qu'on veut avec un peu d'adresse. Par exemple, ce que vous avez dit de mademoiselle Thénard va vous faire des querelles.

LE CRITIQUE.

Eh quoi! ne lui ai-je pas rendu justice? Comment! il se présente une actrice déjà fort agréable; elle a des dispositions au talent, on l'accable d'éloges, on entoure son amour-propre de tous les piéges capables d'égarer une jeune tête; et vous voulez que j'aille grossir le nombre des empoisonneurs qui me la gâtent! cela ne se peut pas.

LE SPECTATEUR.

Ce n'est pas non plus ce que je veux; mais pourquoi ne pas dire qu'elle a du talent.

LE CRITIQUE.

N'ai-je pas laissé voir qu'elle en a le germe.

LE SPECTATEUR.

Oui; mais cela ne suffit pas pour tout le monde, et l'on ne voudra pas convenir que vous lui ayez rendu justice. On dit ordinairement qu'un commençant a du

talent, quand il se présente avec quelque mérite. Mademoiselle Thénard est dans ce cas ; le public l'adopte, il a raison ; mais il s'exagère ses qualités, et il a tort. Pour vous, je vou blâme, parce que vous avez été trop sévère, en ne motivant pas assez votre sévérité.

LE CRITIQUE.

Eh bien ! monsieur, je la motive. Qu'est-ce que le talent d'un comédien ? L'art de bien saisir un caractère, d'en graduer le développement, d'en nuancer l'expression, de la varier, et de faire en sorte que l'intérêt croisse en marchant, et augmente progressivement de l'exposition au dénouement. Voilà ce que j'appelle du talent. Mademoiselle Thénard l'a-t-elle ? Non, elle ne peut pas l'avoir encore. Dans le rôle d'Aménaïde, où je l'ai souvent applaudie, elle a fait des fautes très-graves. Au premier acte, elle a laissé éclater, dans la scène troisième, trop d'éloignement pour Orbassan, trop d'aversion pour l'hymen de ce guerrier ; de sorte que dans la scène suivante, le public n'a rien appris de neuf sur la haine qu'Aménaïde porte au rival de Tancrède. Dans la scène quatrième, elle a marqué trop d'emportement avec son père, et cet emportement a éclaté aux dépens de la sensibilité que toute cette scène exige. Mademoiselle Thénard n'a pas senti que la situation d'Aménaïde est fort délicate dans tout le cours de la tragédie ; qu'une fille, dans quelque rang qu'elle soit née, doit à son père les égards que l'amour, la nature et la décence ont imposés à tous les enfans ; et que s'il est permis à Aménaïde d'éclater, c'est après avoir été condamnée à la mort in-

justement, après avoir été accusée d'un crime qui lui a ravi l'estime de son amant, parce qu'alors elle a acquis des droits sur un père devenu coupable par faiblesse. Si cette jeune actrice avait le talent qu'elle aura probablement quelque jour, elle aurait vu que ce n'est qu'au quatrième acte, après la retraite de Tancrède, que Voltaire a voulu qu'Aménaïde éclatât; c'est alors qu'il lui fait dire, pour excuser sa colère autant qu'il est possible :

L'injustice, à la fin, produit l'indépendance.

Alors, elle se serait aperçue du contre-sens qu'elle fait au premier acte, et de la ressemblance qu'elle donnait, quant à l'expression, à deux situations différentes; mais encore une fois, c'est avec du talent qu'on apprend à distinguer ces oppositions : le talent du comédien s'acquiert par l'usage et par la réflexion, et j'espère que mademoiselle Thénard l'acquerra.

LE SPECTATEUR.

Tout cela me paraît juste et raisonnable; mais ne pourriez-vous pas faire un peu plus, et donner à penser clairement que vous êtes très-éloigné d'avoir voulu décourager cette débutante?

LE CRITIQUE.

Oh! de tout mon cœur; quand l'occasion s'en présentera, je lui dirai : Mademoiselle, vous promettez beaucoup, mais souvenez-vous que les bons modèles sont

aussi rares que les bons avis ; que les applaudissemens qu'on vous a donnés vous imposent le devoir de travailler, avec opiniâtreté, tant à devenir un des meilleurs sujets du théâtre, dont on vous regarde comme l'espoir, qu'à corriger les défauts que je vous ai reprochés. J'applaudis, avec tous les gens de goût, à vos efforts et à vos bonnes qualités. Point de faiblesse, résistez aux cajoleries des foyers et des coulisses, et j'ose vous promettre des succès très-flatteurs. Serez-vous content?

LE SPECTATEUR.

Oui, si vous entourez ces conseils d'un peu de galanterie.

LE CRITIQUE.

Vous voulez rire, moi, galant! moi, critique! oh! comme on me supposerait des projets si je m'avisais de l'être. Non pas, s'il vous plaît, point de galanteries, cela ne va pas à un Aristarque, de la vérité présentée décemment, et voilà tout.

LE SPECTATEUR.

A la bonne heure. Je vois que c'est un parti pris, et peut-être avez-vous raison. Nous parlerez-vous bientôt de la Comédie Italienne?

LE CRITIQUE.

Aujourd'hui; mais j'en dirai peu de chose. Les débuts y abondent, et j'y vois peu de sujets qui donnent des espérances. J'aime mieux me taire que de les affliger.

LE SPECTATEUR.

N'excepterez-vous aucun de ceux qui ont paru depuis six semaines ?

LE CRITIQUE.

Pardonnez-moi. Premièrement, madame Lambert. Elle m'a souvent rappelé madame de Moulinghen, sa sœur, cette comédienne si justement aimée, et que nous avons trop tôt perdue pour nos plaisirs ; mais on dit qu'elle ne nous reste pas.

LE SPECTATEUR.

Pourquoi ? Si elle est bonne ?

LE CRITIQUE.

Ah ! pourquoi ? Je l'ignore ; mais on assure que la cause de sa retraite n'est pas le secret de la Comédie. Je dirai encore deux mots de M. Volgent. Cet acteur me paraît sentir vivement ce qu'il dit, mais ne pas très-bien connaître l'art de nuancer son débit. J'aime son intelligence, et je l'engagerai à y chercher les moyens de faire quelquefois trève à la monotonie de sa diction. Je me ferai aussi un plaisir de rendre justice à M. Chevalier. Son organe m'a paru manquer de souplesse ; mais je lui ai trouvé du jeu, de l'expression et du comique. Je l'inviterai à se défaire, aussitôt qu'il le pourra de l'habitude de charger ses gestes et la mobilité de son masque. Il y

gagnera du naturel, et, sans lui, point d'agrément au théâtre.

LE SPECTATEUR.

Vous ne direz rien de plus?

LE CRITIQUE.

Que voulez-vous que je dise? Que je me répète cent fois? Je crois ces répétitions fort inutiles; d'ailleurs la situation de ce théâtre m'afflige. On y veut jouer deux genres, cela ne se peut pas. La comédie à ariettes écrasera toujours la comédie proprement dite, parce qu'on se livrera toujours plus sérieusement à l'une qu'à l'autre. L'opéra-Comique, en envahissant nos provinces, a détruit le talent des comédiens. Il produira le même mal à Paris, et regarder la troupe italienne comme une seconde troupe française, c'est une erreur que l'on sentira trop tard.

LE SPECTATEUR.

Tout le monde ne pense pas comme vous.

LE CRITIQUE.

Je le sais bien; mais quand je parle au public, je ne lui dois compte que de ma manière de voir. C'est à lui de la comparer à celle des autres, et à juger.

LE SPECTATEUR.

Vous avez raison. Adieu, monsieur, je vous invite

à ne pas perdre courage, je vois que vous en avez besoin.

LE CRITIQUE.

Vraisemblablement je n'en manquerai pas; car je crois que le véritable courage d'un critique n'est autre chose que le desir d'être utile.

LE PARI,

Conte.

Aimez-vous les paris? Je peux vous en conter
D'un homme excellent à connaître,
Le plus grand parieur qu'on ait jamais vu naître,
Qu'à Londres même on peut citer;
Car on le connaît là par plus d'un coup de maître.
On le nommait Sainflour. Sainflour était galant;
Il avait plus d'un savoir faire,
Et possédait plus d'un talent;
Franc du collier, et qui, dans mainte affaire,
S'était montré formidable adversaire.
Les paris qu'il imaginait
Avaient un piquant fait pour plaire.
Assez souvent il les gagnait;
Mais ils étaient si foux, si plaisans d'ordinaire,
Que le perdant lui pardonnait.

Aux portes du café nommé de la Régence,
Avec d'autres oisifs, Sainflour

Contrôlait les passans, un jour.
Ses moindres traits étaient la médisance.
Cavaliers, fantassins, chacun avait son tour.
Au fond d'une brouette, en fort leste équipage,
Passe un jeune homme alors. C'était un jour d'été;
Le tems était fort sec, le ciel pur, sans nuages;
Et le galant, sur son visage,
Portait un brevet de santé.
Sainflour, scandalisé de voir ce personnage,
Avec ce teint fleuri, par un tems si serein,
Se faire voiturer à la fleur de son âge,
Le trouve mauvais; et soudain,
Se retournant vers son voisin,
D'un ton d'humeur, il lui tient ce langage :
« Que penses-tu du faquin que voilà?
Que fait-il là-dedans, et par ce beau tems-là?
Il a l'œil vif et la face vermeille;
Le drôle se porte à merveille.
Que ne va-t-il à pied »…. « Eh! que te fait cela,
Dit le voisin? c'est son affaire.
S'il a de quoi payer sa brouette en sortant,
De tes avis il n'a que faire;
Et libre à toi d'en faire autant »….
« C'est que vraiment cela me blesse,
Et je voudrais le voir malade ou bien à pié »….
« En effet, il a tort, grand tort, je le confesse,
De n'être pas estropié;
Mais tu lui permettras de rester en brouette? »….
Ma foi, non; il en sortira,
Et tout à l'heure, ou bien il me dira
S'il est malade »…. « Oh! mais la folie est complète.
Cela serait plaisant! »…. « Parbleu, cela sera;
Gageons »…. « Gageons ». On dépose une somme.

Sainflour à la brouette arrive avec deux sauts,
L'arrête, aborde le jeune homme,
Et poliment il lui parle en ces mots :
« Pardon, monsieur, sans vous fâcher ne puis-je
Vous demander quel motif vous oblige,
En santé, par un si beau jour,
D'aller en brouette »... « A mon tour,
Dit le jeune homme avec surprise,
Puis-je vous demander pourquoi
Vous venez ici malgré moi,
Du moins sans mon aveu, m'arrêter au passage? »....
« C'est qu'il est singulier, bizarre, en vérité,
A votre âge, un beau jour d'été,
De vous voir dans cet équipage »....
« Il est plus singulier, je croi,
Que vous y trouviez à redire ;
Si vous avez le tems de rire,
Pour moi, je ne l'ai pas; de grâce, laissez-moi »....
« Rien n'est plus singulier, monsieur, je le répète »....
« Soit; mais permettez »... « Non, je ne souffrirai point
Que par un si beau tems, avec cet embonpoint,
Vous couriez la ville en brouette »....
» Oh ! vous le souffrirez, j'espère »... « Non, d'honneur ».
« Oui ! nous allons voir »... « Soit, monsieur ».
Le jeune homme au cocher crie aussitôt : Avance.
Mais Sainflour l'arrête soudain.
L'autre ouvre sa brouette, et l'épée à la main,
Courroucé, furieux, vers Sainflour il s'élance.
« Allons, dit-il, il faut juger
Ce procès-là : monsieur, en garde ».
Sainflour s'arme aussitôt, et tous deux, sans songer
A la foule qui les regarde,
Se mesurent des yeux, et, plus prompts que l'éclair,

Auprès de la brouette ils ont croisé le fer.
Par l'adresse long-tems l'adresse fut trompée;
La valeur s'escrimait en vain:
Tout est paré; mais à la fin
Sainflour embourse un coup d'épée.
« Je suis blessé, dit-il; je le sens, je le vois.
Mais sans former ici de prière indiscrète,
Après m'avoir blessé, vous rougiriez, je crois,
De me laisser à pied pour aller en brouette.
Adieu. Nous nous verrons quand je serai guéri ».
Sainflour alors entra dans la voiture;
Et, s'il faillit mourir de sa blessure,
Il gagna du moins son pari.

SAINT-ALME ET PULCHÉRIE,

OU

LE MAL-ENTENDU,

Anecdote.

Saint-Alme avait reçu une éducation conforme à la fortune de ses parens, qui s'étaient enrichis dans le commerce. Son cœur était honnête et sensible. Il avait de la figure et de l'esprit; mais par malheur l'esprit qui influe sur nos jugemens ne décide guère notre conduite. Bien voir n'est pas toujours une raison pour bien agir; il y a des gens, en un mot, qu'il faut consulter souvent et ne jamais imiter. Saint-Alme ne fit pourtant pas beau-

coup de sottises ; mais en cela il fut plus heureux que sage. Il avait reçu de la nature une imagination bien propre à l'égarer, et il avait besoin de bonheur pour n'en pas être le martyr.

Les parens de Saint-Alme, impatiens de le marier, jetèrent les yeux sur la fille d'un ancien ami, M. de Malville, qui fut enchanté de la proposition. Les deux familles furent bientôt d'accord ; mais Saint-Alme, qui avait lu sans doute des romans, conçut un projet qui parut étrange, et qu'on n'osa pourtant pas contrarier. Il demanda à partir pour aller chercher, de leur part, la demoiselle sans se faire connaître, et sous le nom d'un ami de la famille. Il voulait sonder ses dispositions avant le mariage, et il fut reçu par les parens de Pulchérie (c'est le nom de la jeune personne), non pas comme Saint-Alme, mais comme l'ami de leur gendre. Il se faisait appeler Pyrante, c'était le nom d'un véritable ami qu'il avait. Celui-ci paria que Saint-Alme ne serait pas long-tems sans se faire connaître, et Saint-Alme se promit bien de gagner le pari. On verra qu'il aurait mieux fait de se décider à le perdre sur-le-champ.

Il fut enchanté de Pulchérie en la voyant. C'était une brune des plus piquantes ; elle était jolie, mais elle avait encore plus de physionomie que de figure. Ses grands yeux noirs étaient propres à exprimer l'amour, et son cœur etait bien fait pour le sentir. Elle était capable, en un mot, d'inspirer et d'éprouver une violente passion. Saint-Alme, qui la trouva bien, s'efforça de lui paraître aimable. Il n'aurait pu faire parler l'amour sans quitter en même tems le rôle qu'il avait pris. Il ne pouvait tout-

à-la-fois se déclarer l'amant de Pulchérie et l'ami de son futur époux. Mais il pouvait donner des soins à la maîtresse d'un ami ; et n'oublia rien pour laisser voir tous les avantages qu'il avait reçu de la nature. On avait décidé que Pulchérie partirait avec son frère pour aller trouver son époux, et que le faux Pyrante les accompagnerait. Comme Pulchérie n'avait aucune inclination, elle avait donné les mains à ce mariage, que sa famille desirait passionément. Tandis qu'on préparait tout pour le voyage, Saint-Alme eut occasion de la voir souvent, et de s'entretenir avec elle. Il goûta fort son esprit ; et le sien ne parut que trop aimable à Pulchérie. Elle avait chaque jour plus de plaisir à le voir et à lui parler. Enfin, le sentiment qui lui faisait rechercher son entretien, et qu'elle avait pris pour de l'amitié, devint bientôt un véritable amour ; mais elle ne commença à s'en alarmer que lorsqu'il n'était plus tems de le vaincre. Ce n'était pas un malheur pour elle d'aimer Saint-Alme, puisque c'est lui qu'elle devait épouser ; mais, par une fatalité bien étrange, ce fut cette tendre sympathie qui faillit renverser tout l'édifice de leur bonheur. Dès que Pulchérie sentit qu'elle aimait celui qu'elle prenait pour Pyrante, elle pressentit la douleur de passer dans les bras d'un époux qu'on n'aime point. La plus sombre tristesse vint s'emparer de son âme. Quand la pudeur lui eût permis de se déclarer, devait-elle attendre quelque retour d'un homme honnête, scrupuleux même, qui, dans tous leurs entretiens, ne manquait jamais de faire l'éloge de l'amitié, et qui, avec assez de raison, se vantait d'aimer Saint-Alme comme lui-même ? De son côté, Saint-Alme était dans une situation très-embarrassante. Il re-

marqua bien la tristesse de Pulchérie ; mais loin d'en soupçonner la véritable cause, il s'imagina qu'elle avait de la répugnance pour le mariage qu'on avait conclu. Son imagination trop vive le rendait enclin à la jalousie; la jalousie expose toujours aux plus injustes soupçons ; et il faut avouer que ses soupçons n'étaient que trop confirmés par les circonstances ; car plus Pulchérie voyait approcher l'instant du départ, plus sa tristesse augmentait. Peut-être Saint-Alme poussa-t-il l'injustice jusqu'à se supposer un rival préféré. Cependant le jour du départ étant arrivé, il se mit en marche avec elle et son frère. Mais si la jalousie ne l'empêcha point de persister dans son projet de mariage, elle l'empêcha au moins de se faire connaître pour le moment. Vous allez voir bientôt que cette opiniâtreté lui coûta cher.

Que fera cependant Pulchérie? Le danger est pressant. Ira-t-elle signer son malheur, celui d'un époux qu'elle n'aime point ; car ce n'est pas Saint-Alme qu'elle croit aimer? J'ai dit qu'elle était capable des plus fortes résolutions. Son ardente imagination s'allume ; le désespoir parle seul à son cœur ; la raison y est sans voix. Au lieu d'aller ouvrir son âme à ses parens, elle évite une explication douloureuse, et qu'elle croit inutile ; elle trompe ses guides, se dérobe un moment, et court se jeter dans un couvent de religieuses, situé à peu de distance de là, et dont la supérieure était la propre sœur de sa mère. Avant de s'échapper, elle avait pris le parti d'écrire une lettre à Saint-Alme lui-même : en s'en allant elle la remit à un paysan de l'endroit où ils était, et son trouble ne lui permettant pas de s'expliquer avec lui, elle le chargea seulement de la rendre à celui de ces deux

compagnons qu'elle lui désigna, c'est-à-dire, à Saint-Alme lui-même. En recevant cette lettre, et en lisant la suscription (*A M. de Saint-Alme*), celui-ci ne sut d'abord qu'imaginer. Est-ce bien pour moi, demanda-t-il au paysan, qui lui répondit : Pour vous-même, monsieur. O Ciel ! dit-il en lui-même, je suis découvert, et il lit ce qui suit :

« Je n'ai pas besoin d'une longue explication en » commençant cette lettre. Vous savez tout, et je sais » tout.

(Ces mots achevèrent de jeter Saint-Alme dans l'erreur. Je suis découvert, s'écria-t-il, et il continua de lire en tremblant.)

» C'est à vous-même que j'ose m'adresser. Une répu- » gnance, que vous ne m'avez point inspirée, me rend » désormais impossible le mariage qu'on vient d'arrêter. » C'est votre honnêteté que je réclame ici. J'espère que » loin de me susciter d'inutiles persécutions, vous vou- » drez bien abandonner vous-même un projet qui ne » pourrait servir qu'à faire deux malheureux à la-fois. » Voilà, monsieur, le seul moyen de mériter ma re- » connaissance; et c'est l'unique sentiment qui soit dé- » sormais en mon pouvoir. »

Cette lettre plongea Saint-Alme dans le plus affreux désespoir. Il demeura quelque-tems muet et immobile. Il adorait Pulchérie, et il s'en croyait abhorré. Eh quoi! s'écria-t-il enfin, en versant un torrent de larmes, elle me hait! et elle ne peut vaincre sa répugnance ! A ces mots il court vers le frère de Pulchérie, auquel il se fit connaître, et qui, à la lecture de cette lettre, resta

comme accablé de surprise et de crainte ; car il aimait tendrement sa sœur. Tandis qu'ils couraient partout pour s'informer du chemin qu'elle avait pris, le frère reçut une lettre de sa tante, c'est-à-dire, de la supérieure du couvent où sa sœur était réfugié. Peut être ne sera-t-on pas fâché de connaître à fond cette supérieure, qui avait beaucoup d'influence sur toute sa famille.

Elle s'était jetée dans un couvent sans avoir beaucoup de goût pour l'état monastique. Par un bonheur peu commun, elle s'y était accoutumée. C'était un esprit des plus actifs, qui n'ayant pu briller dans le monde, avait cherché du moins à jouer un rôle dans le cloître. Elle y avait réussi, et, se voyant au faîte des honneurs monastiques, elle avait fini par aimer un état qu'elle n'avait embrassé que malgré elle. Tel est souvent le cœur humain ; l'amour-propre lui tient lieu d'amour. Elle fut ravie d'entendre sa nièce lui demander un asile contre le mariage, et la prier de lui aider à finir sa vie dans le couvent qu'elle gouvernait. Elle ne manquait pourtant ni d'esprit ni de bonne foi. Elle blâma beaucoup sa sœur et son beau-frère d'avoir voulu contraindre l'inclination de leur fille ; et, par une faiblesse trop naturelle à l'esprit humain, elle se serait permis, pour faire une religieuse, la même violence qu'elle n'aurait pardonnée à aucuns parent pour conclure un mariage. Son intention l'eût rassurée sur les suites. C'est ainsi que toutes nos passions apportent avec elles une illusion qui en prolonge la durée, et qui semble presque les justifier. Des parens qui marient leur fille malgré elle, croyent ne l'affliger un moment que pour la rendre heureuse toute sa vie.

Après un moment d'entretien avec sa nièce, elle se mit à écrire, et fit tenir à son neveu la lettre suivante :

MON CHER NEVEU,

« Votre sœur vient de se jeter dans mes bras. Elle me » demande un asile contre un mariage auquel on veut la » forcer, et qui contrarie son goût insurmontable pour » la retraite. Elle demande, et je desire, comme elle, » qu'on la laisse au moins quelque tems à elle-même, » sans lui parler et même sans la voir. Le sentiment qui » la décide est respectable, et elle me paraît si affligée » de la violence qu'on voulait lui faire, que lui en parler » davantage, ce serait exposer même sa santé. Commu- » niquez le plutôt possible ma lettre à mon beau-frère et » à ma sœur. Je leur manderai si ma chère nièce persiste » toujours dans sa pieuse résolution. »

Le frère de Pulchérie ne crut pas devoir cacher cette lettre à Saint-Alme. Après la lui avoir montrée, il partit pour l'aller communiquer à ses parens ; mais il pria Saint-Alme de l'attendre au même endroit, en lui promettant de venir le rejoindre au plutôt, ou de l'instruire par une lettre de la résolution qu'on aurait prise. Saint-Alme, pour avoir su en quels lieux s'était retirée Pulchérie, ne s'en estimait pas plus heureux. Il relut la lettre qu'il avait reçue, et chaque mot était pour lui un coup de poignard. Tantôt il y croyait voir l'expression de la haine ; si Pulchérie avait écrit : *Une répugnance que vous ne m'avez pas inspirée.* C'était une formule de politesse ou l'ironie la plus cruelle. Tantôt il regardait la lettre et la fuite

même comme un châtiment dû à sa supercherie. Si j'en avais fait moi-même l'aveu, s'écriait-il, si j'étais tombé à ses pieds, j'aurais obtenu mon pardon. Elle aurait lu dans mon cœur, et elle m'aurait fait grâce en faveur de mon amour. Il s'achemine alors vers le couvent qui renferme ce qu'il aime. Hélas! il n'y voit que des murs inabordables, des portes et des fenêtres grillées, le silence, la solitude, ou des gardiens incorruptibles. Il se met à roder tout au tour sans projet, même sans espérance, toute la journée; le soir il tombe accablé de lassitude au pied des murs; il y passe la nuit étendu sans fermer l'œil, et ne troublant l'air que par des soupirs qui n'étaient pas entendus. Enfin il remarque une maison dont les fenêtres avaient vue sur le jardin du couvent. Il parvient à gagner celui qui l'habite, et il s'y introduit, espérant voir de là Pulchérie se promener au jardin. En effet, elle s'y promenait alors avec sa tante, et Saint-Alme l'aperçut par une des fenêtres de cette maison. Mais Pulchérie ne le voit pas, parce qu'elle ne regarde personne, parce qu'elle ne soupçonne pas qu'il puisse y avoir rien autour d'elle capable de l'intéresser. Saint-Alme y revient le lendemain avec une lettre; il croit n'avoir plus rien à ménager: il saisit un moment où il la croit seule, il lance la lettre, et ajuste assez bien pour qu'elle aille tomber aux pieds de sa maîtresse. Oh! comme son cœur palpite dans ce moment! à l'instant où la lettre s'échappe de ses mains, son cœur la suit comme ses yeux. Quel plaisir quand il la voit tomber à côté de Pulchérie! Quel transport, quelle ivresse! quand il voit Pulchérie se baisser aussitôt pour la ramasser! Enfin, il voit sa lettre dans les mains de sa maîtresse. Ceux qui ont aimé

peuvent se figurer tout ce qu'il sentit alors. Tout son corps frissonnait, et sa force était prête à succomber à une si forte agitation. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit Pulchérie tendre la main pour remettre la lettre à la supérieure, qui dans ce moment sortait d'une espèce de berceau. Tenez, lui dit la jeune personne sans y regarder, vous avez peut-être laissé tomber ce papier. Il est vrai, dit la supérieure à tout hasard, sans y avoir regardé aussi ; et elle serra la lettre pour la lire en tems et lieu. Qu'on se représente la cruelle situation de Saint-Alme, d'autant plus malheureux alors qu'il venait de sentir l'ivresse la plus voluptueuse. Mille tristes idées, mille soupçons affreux viennent ajouter encore à cette horrible situation. Peut-être Pulchérie a-t-elle deviné, reconnu sa main. Il avait vu les gestes, les mouvemens qu'on avait faits ; mais il n'avait pas entendu les discours qu'on avait tenus.

La supérieure, qui, sans être bien persuadée que la lettre lui appartînt, l'avait toujours reçue par état ou par curiosité, ne tarda pas à quitter Pulchérie pour aller la lire à l'écart. Elle vit avec étonnement qu'elle était pour sa nièce ; il y avait bien quelques détails qu'elle ne comprenait point ; mais elle aima mieux les ignorer que de montrer la lettre à Pulchérie ; elle eût craint d'ébranler ce qu'elle appelait sa pieuse résolution. C'est ainsi que tous les hasards se réunissaient contre le malheureux Saint-Alme. S'il avait fait une faute, il en était puni bien sévèrement. Et la pauvre Pulchérie ? Elle fuit un amant qu'elle aime, et dont elle est adorée ! elle redoute un hymen qui comblerait tous ses vœux !

Enfin, Saint-Alme ne peut plus supporter un état

aussi affreux sans faire au moins de nouveaux efforts pour en sortir. Il n'attend plus le retour du frère de Pulchérie, et il court se jeter lui-même aux pieds de leur mère. Il y avoua ses torts avec tant de franchise, parla de son amour avec tant d'intérêt, que ce cœur maternel en fut attendri. Je ne peux plus être heureux que par vous, ajouta Saint-Alme. Vous avez aimé, madame, et vous êtes mère; voilà mes titres auprès de vous. Pulchérie ne vous résistera pas, et vous m'aurez rendu plus que la vie. Madame de Malville, qui ne concevait pas le bonheur d'être religieuse, et qui croyait que sa fille devait être heureuse dans les bras d'un homme qui aimait aussi tendrement, partit sur l'heure pour le couvent où était Pulchérie. Elle eut bien de la peine à parvenir jusqu'à elle. La supérieure était si peu disposée à permettre cette entrevue, qu'il fallut la menacer de faire valoir l'autorité maternelle pour triompher de sa résistance. Pulchérie, de son côté, avait résolu de garder le silence sur les secrets de son cœur. Mais quel cœur peut se fermer aux yeux d'une tendre mère, qui ne fait parler que l'amitié et la tendresse. Enfin, madame de Malville fit à Pulchérie une si douce violence, qu'elle en vint jusqu'à lui arracher l'aveu de son amour pour l'ami de Saint-Alme. Eh! mon Dieu! s'écria madame de Malville, que ne parlais-tu, ma chère amie! cet ami de Saint-Alme, c'est Saint-Alme lui-même. A ces mots, elle se jeta dans les bras de sa fille, qu'elle arrosa de larmes de joie. Pulchérie pria sa mère de vouloir bien s'expliquer. Nous t'avons cru informée de cette histoire, ma chère Pulchérie; mais, quant au récit que tu demandes, je vais en char-

ger un historien plus instruit que moi. Alors elle alla prendre elle-même Saint-Alme, qui l'attendait à la porte du couvent, et l'amena vers sa fille. L'explication ne fut pas longue entre les deux amans. Elle embarrassa bien Pulchérie, mais elle lui fit bien du plaisir. On informa aussitôt les deux familles du succès de cette négociation, et l'on ne tarda pas de célébrer ce mariage, malgré la tante supérieure, qui jugea qu'on aurait dû faire plutôt une utile résistance à Pulchérie, que de céder si complaisamment à ce nouveau caprice, et qui soutint que sa nièce avait très-grand tort de trouver du plaisir à se marier.

EPIGRAMME.

Certain rimeur, connu par maint et maint affront,
En lisant mes écrits les tronque et les altère.
Pour me venger de lui, je ferai le contraire;
Je lirai les siens tels qu'ils sont

Par M. L***.

LES INNOCENS,

Chanson.

Air : *Chansons, chansons.*

Collé, qu'avec justice on vante,
A fait une chanson plaisante
Des revenans;
Sans prétendre à pareille gloire,
J'entreprends aujourd'hui l'histoire
Des Innocens.

Voyez ce commis de finance
Jouer son homme d'importance
Effrontément;
Malgré son insolente allure,
N'a-t-il pas toujours l'encolure
D'un innocent?

Cet écrivain folliculaire,
Qui, tous les soirs, prend d'un libraire
Jusqu'à six francs,
Se rapproche, par ce salaire,
Des écrivains du cimetière
Des Innocens.

On connaît le pédant Pancrace,
Qui, se croyant roi dans sa classe,
Sur les enfans,
Quand ils font quelqu'espiéglerie,

Toujours, par adresse, châtie
Les innocens.

N'envoyez pas, pour qu'il y brille,
A Paris un fils de famille,
Pauvres parens;
Presqu'à la descente du coche,
Vénus fait retourner la poche
Aux innocens.

C'est à tort que l'on sollicite
Le secours des docteurs qu'on cite
Pour des savans.
On en meurt plus tôt, c'est tout simple;
Car parmi ces chercheurs de simple,
Que d'innocens!

Cent gueux, hors un seul, plus sincère,
Se disaient, sur une galère,
Tous braves gens.
Ça, dit le commandant, qu'on rompe
Ses fers, de peur qu'il ne corrompe
Tant d'innocens.

Pourquoi blâme-t-on à la ville
Ceux qui nous font, dans mainte idylle,
Courir les champs?
Les vers doux que leur muse enfante,
Comme les moutons qu'elle chante,
Sont innocens.

Tel, énorgueilli de sa veine,
Prétend avoir *de La Fontaine*

Les doux accens,
Et dit qu'il boit à l'Hypocrène,
Tandis qu'il boit à la fontaine
Des Innocens.

PÉTRONILLE ET SAINT-LEU,

Anecdote.

Saint-Leu était né de parens honnêtes et opulens. Ce n'était pas un sage; car il n'avait que dix-huit ans, et il vivait à Paris. Ce n'était pas non plus tout-à-fait un étourdi ni un fat, car il avait été bien élevé, et son cœur était honnête et sensible. Mais, en fait d'amour, il avait cette légèreté si commune parmi les jeunes gens; ses procédés étaient lestes, parce que ses desirs étaient vifs, et que la fortune lui avait donné la facilité de les satisfaire. Une seule circonstance le contrariait quelquefois; il était encore dans la dépendance de ses parens, car il logeait avec eux.

Un jour il se promenait dans un jardin que vraisemblablement il ne fréquentait guère (le Luxembourg), promenade peu analogue à ses goûts; car elle n'offre aux *amateurs* que de beaux esprits, des mélancoliques et quelques voisins. Dans une allée des plus solitaires, qu'il traversait alors, sur un banc, à l'écart, était une jeune personne, que nous nommerons Pétronille. Ses vêtemens, qui étaient des plus simples, n'auraient point attiré les regards de Saint-Leu; mais, ayant par hasard jeté les

air étudié, qui ne semble se refuser au desir que pour l'irriter davantage; ce n'était ni du mépris, ni même de la fierté; c'était un refus doucement exprimé, mais qui paraissait réellement senti. Saint-Leu allait s'en plaindre ou témoigner au moins sa surprise, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Pétronille, et le reproche expira sur sa bouche. Si un regard de Pétronille l'empêcha de parler, il ne l'empêcha pas de réfléchir à sa situation, qui ne laissait pas d'être singulière. Il était loin de pouvoir expliquer ce qu'il voyait. Quand ils eurent quitté la table ils s'assirent auprès du feu; car on était en hiver. Un moment après, mêmes libertés de la part de Saint-Leu, et même succès auprès de Pétronille. Ces refus réitérés inspiraient à Saint-Leu un dépit secret, et il n'osait le témoigner. Sa position paraîtra encore plus embarrassante, quand on saura que de moment en moment Pétronille l'interressait davantage. S'il avait peine à lire dans l'âme de cette fille singulière, il commençait à ne pas voir plus clair dans son propre cœur. Ce n'avait été d'abord que curiosité, fantaisie; ce qu'il éprouvait alors était un sentiment, sentiment vague encore, à la vérité, et dont il n'avait pas cherché à se rendre compte. Mais, quoique son cœur semblât se mettre de la partie, une pareille conduite ne lui paraissait pas moins étrange. Enfin, se disait-il en lui-même, voyons la fin de tout ceci. Il se faisait tard; et ce moment devenait très-délicat pour l'un et pour l'autre. Mademoiselle, lui dit-il enfin, il est fort tard, tout le monde va se coucher dans la maison: faut-il que je ferme ou que je vous ouvre ma porte? Monsieur, lui répondit Pétronille, je vous ai déjà dit que je n'avais point d'asile. Elle prononça ces mots d'un ton

si intéressant ! il y avait dans ces regards une douceur ingénue, un sentiment difficile à définir, et que Saint-Leu ne put interpréter. Mille idées se croisaient dans sa tête, plusieurs sentimens se combattaient dans son cœur. Il voulut parler, il ne trouva rien à dire, et il se tut. Cependant l'espérance s'était glissée dans son âme. Pétronille de son côté semblait le regarder avec intérêt; et en effet tant de reserve en pareille circonstance était remarquable dans un jeune homme. Il avait d'ailleurs de la figure et de l'amabilité ; et, n'être pas insolent dans une telle situation, c'était une grande preuve de modestie. Mais à la fin, impatient de voir le dénouement de cette aventure, il demanda la permission de se coucher, pour voir comment cette proposition serait reçue. Il le faut bien, dit-elle avec un air embarrassé. Et vous, reprit Saint-Leu, qu'allez-vous faire ? Saint-Leu ne fit point cette question sans trembler de la réponse qu'il allait recevoir. Elle fut peu satisfaisante. Pétronille lui demanda à passer la nuit dans un fauteuil au coin du feu ; et elle fit cette demande avec cet air qui ne permettait pas à Saint-Leu de contredire. Comme il ne répondait pas, elle renouvela sa demande, mais avec plus d'instance, et pria Saint-Leu de se coucher. Sa physionomie ne s'était pas égayée, et, si sa beauté parlait aux sens de Saint-Leu, son air de tristesse touchait son cœur et le desarmait. Enfin, il se mit au lit, et Pétronille, les yeux baissés et tournés vers le feu, s'enfonça dans son fauteuil.

Vraisemblablement ils dormirent peu l'un et l'autre. Quand le jour fut venu, Saint-Leu, à qui la réflexion avait inspire sans doute plus de courage, osa commencer

un discours qui tendait à un éclaircissement. Mademoiselle, lui dit-il, vous avez jeté mon esprit et mon cœur dans un trouble que je ne saurais supporter plus longtems. Permettez-moi de vous faire remarquer que mon aventure est bien étrange, et que votre conduite avec moi offre des contradictions, au moins apparentes, très-difficiles à expliquer. Il est vrai, lui répondit Pétronille; mais ma conduite envers vous, ma démarche, que la nécessité a déterminée, et non pas la réflexion, me surprend bien autant qu'elle vous étonne. Peut-être votre physionomie, qui ne paraît pas m'avoir trompée sur les dispositions de votre cœur, m'a-t-elle inspiré le courage dont j'avais besoin. Peut-être aurais-je fait la même démarche avec moins de raison de m'y hasarder. Quoiqu'il en soit, vos procédés méritent de ma part une entière franchise, et vous allez connaître enfin la malheureuse Pétronille; c'est ainsi qu'on me nomme. A ces mots, ayant gardé un moment le silence, comme pour recueillir ses forces, elle commença ainsi :

Je suis née en province, de parens honnêtes, mais pauvres. Une tante qui avait quelque bien, et qui m'avait reçue chez elle à Paris, me mit en apprentissage chez une brodeuse, à qui elle devait donner une certaine somme. Le malheur, qui m'a toujours poursuivie, m'enleva ma tante, qui, avant de mourir, venait de perdre sa fortune par un procès. La femme qui m'avait reçue ne put plus ou ne voulut plus me garder. Un homme riche du voisinage me fit offrir chez lui une place, que je fus forcée d'accepter. Je fus assez contente du traitement qu'il me fit d'abord, sans doute parce que je ne soupçonnais pas son véritable dessein; mais il ne tarda

pas à me le faire connaître, et j'appris bientôt que mon honneur devait payer ses bienfaits. Il fit jouer auprès de moi tous les ressorts que peut employer le riche corrompu contre la vertu indigente. Il attaquait tantôt mon cœur, tantôt ma vanité. Après avoir perdu ses prières, il employa jusqu'à la menace. Ayant résisté à tout, je l'ai vu disposé à passer jusqu'à la violence, et la peur d'y succomber m'a jetée dans le délire du désespoir. J'ai cru devoir prendre la fuite; et, n'emportant rien avec moi de peur d'éveiller le soupçon et de rendre ma sortie plus difficile, je me suis échappée dès le grand matin. Ne sachant où porter mes pas, n'ayant pas même de quoi acheter un asile d'un moment, la peur m'a fait entrer dans une église, et m'y étant cachée au fond d'une chapelle, j'y ai passé le jour entier et la nuit suivante. Le matin j'en suis sortie, sans projet, sans espoir. Etrangère, inconnue à tous les habitans de cette capitale, dans quel sein aurais-je pu répandre mes pleurs? J'errai longtems encore, toujours poursuivie par la crainte de tomber dans les mains de mon tyran. J'avais passé presque deux jours entiers sans prendre aucune nourriture; j'avais peine à me soutenir, mais mon esprit était si préoccupé de mes chagrins, que j'ai senti ma faiblesse avant d'avoir senti mes besoins. Tout près d'y succomber, je venais d'entrer dans le jardin du Luxembourg; et, quand vous m'avez rencontrée, je m'asseyais sur le banc où vous êtes venu vous placer. Vous savez tout le reste, et vous savez aussi, d'après le réci de mon infortune, quels sont les sentimens de mon cœur. Vous voyez, monsieur, que j'ai tout sacrifié pour conserver mon honneur. Cela peut vous servir à expliquer ma conduite

envers vous, et vous pouvez, d'après cela, décider celle que vous devez tenir envers moi. Le sens que mon malheur est tel qu'il peut rendre ma franchise suspecte; mais je préfère ma vertu même à ma réputation, et, n'ayant pu conserver l'une et l'autre à-la-fois, je me consolerai, s'il le faut, d'être soupçonnée, accusée même par la bouche d'autrui, si je suis innocente à mes propres yeux.

Ce récit de Pétronille était dans la plus grande vérité, et il est tems de l'affirmer ici pour détruire les injustes soupçons que son aventure a pu faire naître dans l'esprit de quelques lecteurs. Cet éclaircissement détruisait les espérances de Saint-Leu, et il ne put se défendre d'un mouvement de joie en l'écoutant. Pétronille, qui s'intéressait de plus en plus au cœur de Saint-Leu, parut contente de la sensation qu'elle venait de produire sur son esprit. Elle ajouta à son récit des choses honnêtes pour lui, et son visage, plus tranquille, annonçait que son cœur était moins affligé. L'amour enfin, par un effet contraire, mais assez naturel dans la situation où ils se trouvaient, avait rassuré Pétronille, et rendu Saint-Leu plus timide. Il tâcha de la consoler et de lui faire espérer un avenir plus heureux. Ensuite, ayant à sortir, il la pria de permettre qu'il fermât sa porte, et qu'il emportât la clé, pour ne pas l'exposer à être aperçue de ses parens. Il ne tarda pas à rentrer, et de nouveaux entretiens avec elle enfoncèrent le trait plus profondément dans son cœur. Bientôt il ne put plus se dissimuler qu'il avait conçu pour elle l'amour le plus vrai et le plus passionné. Il ne balança plus; il courut trouver un parent, qui logeait dans la même maison, et qui avait pour lui

l'amitié la plus tendre. Il lui raconta son aventure, dont Alinval (c'est le nom de son parent) ne fit que rire d'abord. Il ne regarda cette histoire que comme une fable débitée à un jeune étourdi par une aventurière intéressée; mais pour y croire sans balancer, il n'eut besoin que de voir et d'entendre Pétronille un seul moment. Ce parent avait un cœur sensible et une philosophie douce. Les préjugés de naissance et les considérations de fortune étaient nuls pour lui. Il s'interressa à leurs amours; mais, avant de rien entreprendre, il donna à Pétronille un logement où Saint-Leu put la voir sans demeurer avec elle. Les deux amans se virent en effet, l'une toujours honnête, et l'autre toujours amoureux.

Pendant ce tems-là Alinval avait écrit dans l'endroit où était née Pétronille, et avait pris à Paris des informations sur sa conduite. Content du succès de ses démarches, il s'était bien promis de rendre heureux ces deux amans, dont l'amour mutuel ne faisait que s'affermir de jour en jour par l'estime. Pétronille, en échappant aux embûches du corrupteur qu'elle avait quitté, croyait bien avoir évité le plus grand péril qui pût menacer sa vertu. Elle reconnut bientôt son erreur. Jusques là elle n'avait été attaquée que par les richesses, qu'une âme noble peut mépriser, ou par la menace, qu'on peut braver avec du courage; mais auprès de Saint-Leu elle avait à combattre son propre cœur. C'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'on s'en méfie d'autant moins et qu'on vit toujours avec lui. Enfin, un jour, à la suite d'un entretien des plus tendres, ils se trouvèrent tellement enivrés d'amour, que Saint-Leu allait remporter

une victoire qu'il n'avait pas songé à poursuivre. Saint-Leu n'ayant point eu le projet de séduire; et Pétronille, avec le ferme dessein de résister à la séduction, étaient prêts l'un et l'autre de succomber, lorsqu'Alinval vint frapper à la porte pour leur annoncer leur bonheur. Il avait si bien travaillé auprès du père et de la mère de Saint-Leu, qu'il les avait fait consentir à son mariage avec Pétronille. Ainsi, un moment plus tard, la vertu de Pétronille faisait naufrage après avoir résisté aux assauts les plus orageux. Elle apprit par-là qu'on a bien plus besoin d'être en garde contre sa faiblesse que contre la force d'autrui. Elle épousa Saint-Leu, et ils furent heureux l'un par l'autre; mais elle n'oublia jamais le quart-d'heure qui avait précédé leur union. Elle fit plus : la tendresse maternelle l'emporta sur son amour-propre; elle eut le courage de raconter à ses enfans les dangers qu'elle avait courus; et cet exemple fut peut-être pour eux une leçon plus éloquente et plus utile que tous les livres de morale qu'elle eût pu mettre dans leurs mains.

ÉPITAPHE D'UN FINANCIER.

Aux dépens de ses jours, du matin jusqu'au soir,
Sans cesse travaillant, courbé sur un comptoir,
Par trente ans de travaux, de peines, de misère,
Il acquit à son fils le droit de ne rien faire.

VERS A MADEMOISELLE DE S***,

Poëte.

Eh quoi! dans l'aimable saison
Et des ris et de la jeunesse,
Voulez-vous végéter sans cesse
Entre la rime et la raison?
A les mettre d'accord ensemble
Consacrant vos plus beaux loisirs,
Voulez-vous, rébelle aux desirs
Qu'autour de vous Hébé rassemble,
Vous brouiller avec les plaisirs?
Voyez sur votre secrétaire
S'accouder les Grâces, les Ris,
Et tous les enfans de Cypris,
En groupe à l'envi vous distraire.
Que vous servent de vains écrits?
Vous savez tout, vous savez plaire.
Hélas! peut-être quelque jour
Serez-vous en butte à l'envie.
A tout hasard, en cette vie,
Munissez-vous d'un peu d'amour.
Sapho, jadis en son jeune âge,
Fut émule d'Anacréon;
Le dieu des vers eut son hommage;
Mais les caresses de Phaon
L'intéressaient bien davantage.
Ah! l'Amour est un bien si doux!
Imitez mieux votre modèle.
Sapho fit des vers comme vous,
Pourquoi ne pas aimer comme elle?

Si Phaon lui fut infidèle,
N'allez pas vous en souvenir.
Ou, s'il faut que dans cette affaire
Vous envisagiez l'avenir,
Écoutez un avis sincère,
Et sachez, pour le bien sentir,
Un axiôme un peu vulgaire :
Vaut mieux faire et se repentir,
Que se repentir sans rien faire.

Par M. SAINT-ANGE.

PENSÉES DIVERSES,

La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé, la jalousie délicate est une défiance de soi-même.

L'honneur est devenu un moyen adroit, par lequel on est venu à bout de faire produire à la vanité les effets de la vertu.

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais. L'homme sensé soutient une vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.

Par le chevalier DE BRUIX.

SUPPLIQUE

D'UN RÉCIPIANDAIRE FRANC-MAÇON,

AVANT LE MOMENT DES ÉPREUVES.

Il est fort bon d'être éprouvé;
Vers le temple sacré l'épreuve est un passage;
Mais j'aimerais autant être arrivé
Sans avoir fait le voyage.
Quiconque veut, dit-on, heureux et sage,
Mériter ce plaisir si doux
De fraterniser avec vous,
Doit s'illustrer avant par son courage.
Mais voulez-vous souscrire à mes desirs?
Il en est un moyen, si vous daignez m'en croire,
C'est d'abréger un peu ma gloire,
Afin d'alonger mes plaisirs.

ANECDOTE.

Une femme de qualité fit un jour cette question à Jean-Jacques Rousseau : *Que renferment donc, monsieur, vos Mémoires si fameux?* *Madame*, répondit le philosophe de Genève, *j'y ai dit tout le mal qu'on ne sait pas de moi, et tout le bien que je sais des autres.* *En ce cas-là*, reprit la dame, *le livre sera court.*

L'ACTRICE MORTIFIÉE,

Conte.

On allait rompre un malheureux,
Quand tout-à-coup une actrice effrénée,
Ayant en Grève une loge à l'année,
Se mit à dire : Oh! comme il est peureux!
Le patient, déjà nu jusqu'aux hanches,
La reconnut à son gentil parler,
Et lui cria : Madame, on peut trembler
Quand on ne connaît pas ses planches.

EPIGRAMME.

Bas à quelqu'un, tout le long d'une allée,
Certain auteur sa pièce récitait;
Dont l'autre, ayant la cervelle troublée,
Bas, contre lui, de son côté pestait;
Lorsqu'un passant, coupant leur promenade,
Au-devant d'eux fit un grand baillement :
Paix, à l'auteur souffla son camarade,
Un peu plus bas; cet homme vous entend.

PENSEES DIVERSES.

S'il est louable d'être indulgent, il est indispensable d'être juste.

Vous jugez tous les gens que vous connaissez, disait-on a une fort jeune personne. *Oui*, répondit-elle, *c'est une préférence que je leur donne sur les gens que je ne connais pas.*

La réputation finira par désabuser de la réputation.

Fort peu de gens ont le courage d'oser être heureux.

Le faible craint l'opinion, le fou la brave, le sage la juge.

L'homme ennuyeux n'est pas le sot qui ne parle point, mais le sot qui parle.

Si l'homme d'esprit méprise quelquefois ce qui ne l'atteint pas, l'homme médiocre ne manque jamais de mépriser ce qui le passe.

On ne séduit pas un sot, on le dompte.

Il est honteux à l'esprit de s'allier au ridicule; c'est un tort que le jugement ni le goût n'ont jamais.

Le goût a des règles que l'homme de goût ne blesse point, soit qu'il les sache, soit qu'il les ignore.

Le jugement discerne le bon dans un ouvrage, le goût y discerne le meilleur.

Le goût pourrait plutôt se passer de l'esprit que l'esprit ne peut se passer du goût ; l'un et l'autre sont rarement donnés à mesure égale, et celui dont le goût est au dessus de l'esprit n'est pas le moins bien partagé.

A CELLE QUI S'Y RECONNAITRA.

Eh quoi ! si fausse et si jolie,
Toi, qui fis mon unique bien !
Mais qu'ai-je dit ? quelle folie !
Serais-tu donc femme pour rien ?
Oui, je t'aimais plus que la vie ;
Oui, je voulais t'aimer toujours.
Mais je ris de ma fantaisie ;
Est-il d'éternelles amours ?
Je te voyais à ton aurore ;
Sur ton front brillait la candeur ;
Je me disais : Son jeune cœur
Ne sera pas perfide encore :
Cœur de quinze ans n'est pas gâté.
Mais, hélas ! d'une fausse attente,
Comme un sot, je m'étais flatté ;
Car, à quinze ans, en vérité,
N'est-on pas femme comme à trente.

VERS

ADRESSÉS AU ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE,

Alors âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Épictète, au bord du tombeau,
A reçu ces présens des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon sort est trop beau ;
J'aurai vécu pour lui, je lui mourrai fidèle.
Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts
Et la même philosophie,
Moi, sujet ; lui, monarque et favori de Mars,
Et par fois tous les deux objets d'un peu d'envie.
Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux :
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous,
Et la troupe des miens dans la fange croassa.
Les cagots m'ont persécuté :
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.
Lui, sur le trône assis ; moi, dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.
Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers ;
Car il en est un, quoiqu'on dise ;
Mais nous n'eûmes pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.
Nous irons tous les deux dans la céleste sphère ;
Lui, fort tard ; moi, bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère ;
Et je vais demander un tabouret pour moi.

ANÉCDOTES.

M. de Montesquieu disputait sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux, qui avait de l'esprit, mais la tête un peu chaude. Celui-ci, à la suite de plusieurs raisonnemens, débités avec fougue, lui dit : *Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. Je l'accepte*, répond froidement Montesquieu, *les petits présens entretiennent l'amitié.*

Il est ordinaire de voir dans les prisons d'Angleterre des malheureux qui poussent le mépris de la vie jusqu'à la férocité. Les criminels ont le droit de vendre leur cadavre à un chirurgien : ils se servent de l'argent pour s'enivrer et faire la débauche. Un d'entr'eux, convaincu d'un crime atroce, fit venir un chirurgien ; et, après bien des débats, il obtient deux guinées de sa personne. Quand il les eut reçues, il partit d'un éclat de rire. Le chirurgien, surpris, en demanda la raison. *C'est*, dit le criminel en se tenant les côtés, *que tu m'as acheté comme un homme qui doit être pendu ; mais tu seras bien attrapé, car je dois être brûlé.*

L'AMANT JALOUX,

Epître.

Quoi ! pour un peu de jalousie
Infliger un tel châtiment !
Vouloir impitoyablement
Briser la chaîne qui nous lie !
Faudra-t-il de toute ma vie
Racheter l'erreur d'un moment ?
Cette voix si douce et si tendre,
Qui m'a tant de fois annoncé
L'heure où je devais vous attendre,
Pour jamais, d'un ton courroucé,
Me défend d'oser y prétendre !
Votre bouche l'a prononcé !
Et sans mourir j'ai pu l'entendre !
Ah ! plutôt qu'un heureux pardon
Efface un injuste soupçon,
Expié déjà par mes larmes.
Lise, l'ardente passion
Ne possède rien sans alarmes,
Et j'aurais eu plus de raison
Si je vous trouvais moins de charmes.
J'outrageai ce cœur sans détour
Par mon aveugle frénésie ;
Mais l'excès de ma jalousie
Prouve l'excès de mon amour.
Voulez-vous, injuste et cruelle,
Lorsque pour vous trop enflammé,
Je vous revois toujours plus belle,

Me punir d'avoir trop aimé,
Comme on punit un infidèle.

Je vois comment votre courroux,
Lise, à vos yeux est légitime,
On ne peut, dites-vous, sans crime,
Montrer un mouvement jaloux,
Et qui soupçonne mésestime.
Ah! Lise, abjurez une erreur,
Qui m'offense et qui vous irrite;
Et, croyez-moi, je fais, d'honneur,
Grande estime de votre cœur,
Mais peu de cas de mon mérite.
Le Ciel vous donna, pour charmer,
Port de reine et traits de bergère;
Tout le monde doit vous aimer,
Ai-je seul le droit de vous plaire?
Toujours une tendre frayeur
Suit une aussi belle victoire;
Puis-je, sans un peu de terreur,
Jouir jamais de tant de gloire?
Si je prisais moins mon bonheur,
J'aurais moins de peine à le croire.

Je sais qu'on doit à vos discours
Une confiance parfaite;
Votre bouche, chère aux Amours,
En jurant de m'aimer toujours,
De votre cœur fut l'interprète.
Mais je redoute le pouvoir
Du petit Dieu qui se fait voir
Si souvent contraire à lui-même;
On aime, hélas! sans le savoir,

Sans le vouloir on dit qu'on aime.
Un cœur peut presqu'innocemment
Trahir la flamme la plus pure,
Alors qu'une infidèle abjure
Le vœu d'un tendre engagement,
Si l'Amour dicta le serment,
Il conseille aussi le parjure.

Mais, Ciel! où vais-je m'engager?
On dirait qu'au lieu de venger
Tant de vertus que je révère,
Mon cœur, qui put vous outrager,
Qui mérita votre colère,
Se repent sans se corriger;
Que de remords l'âme saisie,
Quand je m'accuse devant vous,
D'avoir été faible et jaloux,
J'excuse encor la jalousie.
Eh! comment guérir, en effet,
D'un mal que vous avez fait naître?
Ou quel est l'amant qui pourrait
Être jaloux sans le paraître?
De cette criminelle erreur
Voulez-vous corriger mon âme?
De vos yeux éteignez la flamme,
Ou cachez leur douce langueur;
Quittez ce sourire enchanteur,
Qui, des yeux, passe jusqu'au cœur,
Et qui l'attendrit ou l'enflamme;
Perdez ces parfums renaissans
De votre bouche si vermeille?
Cette voix, charme de mes sens,
Qui semble, de ses doux accens,

Frapper le cœur avant l'oreille.
N'ayez plus cet esprit si doux,
Qui vous donne un pouvoir suprême,
En un mot, cessez d'être vous,
Et je ne serai plus moi-même.

Mais, non; qu'en vous, dès ce moment,
Je trouve une amie indulgente;
Lise, nature en me formant
Me fit une âme trop ardente,
Et mon défaut fait mon tourment;
Mais songez (ceci doit sans doute
Forcer une amante au pardon)
Qu'à mon amour nature ajoute
Tout ce qu'elle ôte à ma raison.

ANECDOTE.

Philippe III, roi d'Espagne, ayant accordé une amnistie générale à une ville rebelle, à l'exception de quelques personnes, un courtisan l'avertit du lieu où s'était caché un gentilhomme qui n'était pas compris dans l'amnistie. *Vous feriez mieux*, lui dit ce prince, *de lui aller dire que je suis ici, que de me dire le lieu où il est.*

EPITRE AUX ASTRONOMES.

Messieurs les amans d'Uranie,
Le ciel brille l'air est serein :
Par deux astres nouveaux la nuit est embellie;
Dépêchez-vous, lorgnette en main.
Pénétrons sous ce verd feuillage :
Aux vieux observateurs laissons le firmament.
Vous savez bien qu'Amour place le plus souvent
Sur du gazon, dans le fond d'un bocage,
L'observatoire d'un amant.

Tournez à gauche, et marchez un peu vite
Vers cet orme touffu que le zéphir agite,
Le plus tendre pressentiment
Et m'entraîne et me précipite.
Suivez mes pas; surtout si votre cœur palpite,
Ne dites mot; le mien en fait autant.

Là, regardez à travers l'ombre
Scintiller ces deux yeux fripons,
Et sur ces cols si blancs flotter ces cheveux blonds;
C'est en vain que la nuit est sombre :
Quand on est éclairé du flambeau de l'Amour,
On voit la nuit comme le jour.

Entendez-vous ces voix touchantes?
La lyre d'Amphion n'eut pas tant de douceur :
Tous les sons échappés de ces bouches charmantes
Vont retentir au fond du cœur.

Et ces tailles élégantes....
Ce n'est pas, à la vérité,

L'éclat ni la majesté
De ces masses étincelantes
Qui roulent dans les airs leur triste éternité;
C'est d'une jeune bergère
Et la fraîcheur et la beauté.

C'est une démarche légère,
Quinze ou seize ans et jeunesse, pour plaire,
Sont des titres que l'on préfère
A la plus haute antiquité.

Oui, oui, voilà pour moi soleil, étoile, aurore;
Voilà les astres que j'adore.
Astres un peu malins, qui, dans les cieux,
Auraient tourné la tête aux dieux!
Que les dieux nommeraient Hébé, Vénus ou Flore,
Et qui nous font extravaguer ici
Sous les noms d'H . . . . . te et de N . . . . ci.

ANECDOTE.

Le duc de Montmorenci jouait un jeu où il se trouva un coup de trois mille pistoles, il entendit un gentilhomme qui disait à voix basse : *Voilà une somme qui ferait la fortune d'un honnête homme.* Le duc gagna le coup, et présenta la somme au gentilhomme, en lui disant : *Je voudrais, monsieur, que votre fortune fût plus grande.*

VERS A MADAME ***.

La sagesse est sublime, on le dit; mais, hélas!
Tous ses adorateurs souvent ne l'aiment guère,
Et sans vous je ne saurais pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il fallait qu'à mes yeux elle eut tous vos appas.
L'Amour se cache, il rend les armes;
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux. Ah! qu'elle y paraît belle!
Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend :
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle;
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment.
Enfin, elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

Par M. DE BOUFLERS.

EPITAPHE D'UN EGOISTE.

Ci-gît, dont la suprême loi
Fut de ne vivre que pour soi :
Passant, garde-toi de la suivre;
Car on pourrait dire de toi :
Ci-gît qui ne dût jamais vivre.

Par VOLTAIRE.

ANECDOTES.

Un Espagnol qui avait beaucoup de noms, comme tous ceux de cette nation, et pour tout équipage un mauvais roussin, entrant, vers l'heure de minuit, dans un village où il n'y avait qu'une hôtellerie, frappa à la porte de cette hôtellerie. Le maître se leva, et demanda qui c'était. *C'est*, répondit l'Espagnol, *don Sanche-Alphonse-Ramire-Juan-Pedro-Carlos-Francisque-Dominique de Roxas-de-Stuniga-de-Lesfuentes.* L'hôte, qui n'avait qu'un lit de reste, s'alla recoucher, en lui disant qu'il n'avait point de lits pour tant de monde, et il ne voulut jamais lui ouvrir la porte.

Au combat de la Route, le comte d'Harcourt, avec huit mille Français, défait une armée de vingt-huit mille hommes. Le marquis de Leganez, général espagnol, lui envoie un trompette pour l'échange de quelques prisonniers, et le charge de lui dire que s'il était roi de France, il lui ferait couper la tête pour avoir hasardé une bataille contre une armée si supérieure. *Et moi*, répond le comte d'Harcourt, *si j'étais roi d'Espagne, je ferais couper la tête au marquis de Leganez, pour s'être laissé battre par une armée beaucoup plus faible que la sienne.*

ÉPITRE

A MONSIEUR L'ABBE DE LILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR SON POEME DES JARDINS.

Jadis l'harmonieux Virgile
Dessina le verger fertile
Où, sous les ormes vieillissans,
L'acanthe, la rose et la fraise
S'abreuvaient des eaux du Galèse.
Il quitte ces bords innocens
Pour revoler à ses abeilles,
Certain, qu'après lui, d'autres chants
Diroient les riantes merveilles
De l'art qui façonne les champs.
Tout grand poëte prophétise,
Témoin l'Arioste et . . . .
Quand Virgile, plus grand qu'eux tous,
Désignait, dans ses vers si doux,
Des Jardins le charmant poëme,
Le poëte comptait sur vous
Comme sur un autre lui-même.
Vous deviez chanter par son choix
Les gazons, les eaux, la charmille,
Vos vers ont un air de famille,
Qui sur ce legs fonde vos droits.
O vous! son divin interprète,
Dans vos chants, au Pinde si chers,
Vous nous avez rendu ses vers,

Et vous nous rendez le poëte!
Vous êtes rival aujourd'hui
De celui qui fut votre maître.
Si, quelques mille ans avant lui
Les destins vous avaient fait naître,
Votre muse, en beaux vers latins,
Aurait vu sa gloire accomplie;
Pour les plaisirs de l'Italie,
Virgile eût traduit vos Jardins.
Ah! depuis que, par son génie,
Vous proférâtes le serment
De voir la moderne Ausonie,
Son ombre, autour du monument,
Murmure une douce harmonie;
Et quand d'un salut fraternel
Votre front lui rendra l'hommage,
A son tour, l'arbuste immortel
Penchera sur vous son feuillage.

L'éclat de ces lieux enchantés
Dans vos jardins se renouvelle;
C'est en imitant leurs beautés
Que vous devenez un modèle.
Je crois voir les climats sereins
De cette belle Campanie,
Deux fois par le printems fleurie;
Je vois les ombrages divins
De Tarente et de l'Élysée,
De Tibur les bosquets chéris,
Les gazons de l'île arrosée
Par les cascades du Liris;
Et ces retraites du génie,
Où les plus aimables Romains

S'occupaient à leur fantaisie;
Cicéron, de philosophie,
Horace, de vers et de vins,
Et Tibulle, de sa Délie.
Ces trois modèles des amans,
Des philosophes et des sages,
A l'aspect de vos paysages
Retrouveraient leurs sentimens.
L'âme sourit à vos images,
Et s'attendrit à vos tableaux;
Tantôt c'est Cook, qui, sur les eaux,
N'eût d'ennemis que les Sauvages.
Ici, c'est un jeune habitant
D'une île des Amours chérie,
Pressant sur son sein palpitant
Un arbrisseau de sa patrie.
D'après Milton, à votre tour,
D'un coloris pur comme l'onde,
Vous peignez l'innocent séjour
De la félicité profonde,
Et j'entends la voix de l'Amour
Telle qu'aux premiers jours du monde.
Vous descendez du bel Éden
Vers cette Aréthuse nouvelle,
Où Laure, à Pétrarque rébelle,
Reçut ses vœux avec dédain;
Bientôt votre indiscrète muse,
Par un langage captieux,
Ose demander à Vaucluse
Si sa grotte les vit heureux.
Ah! si Laure, par imprudence,
Vous eût permis, à ses genoux,
De répéter vos chants si doux,

Je me garderais, par décence,
De l'interroger comme vous.

Armé d'une touche plus fière,
Vous la déployez sur les arts,
Quand de Rome dans la poussière,
Vous peignez les membres épars.
Oui, par les plus heureux contrastes,
Votre sujet est embelli.
Là, de Versaille et de Marli
Je revois les ombrages vastes;
Plus loin, c'est le Moulin-Joli;
Près d'un champêtre cimetière,
D'un vieux fort s'élèvent les tours,
Et le coq chante ses amours
Non loin du chaste monastère;
Du monument où le Poussin
Grave une leçon pour la vie,
Mon âme revole attendrie
Vers le berceau, qui, dans son sein,
Reçoit l'espoir de la patrie,
Aux bois, embellis de son nom,
Unissant l'olive sacrée,
Vous placez l'image d'Astrée
Au royal bosquet de Bourbon.
Son souris, sa grâce enfantine,
Sont une image de la paix;
J'ai vu celle de nos succès
Dans ce jeune lys qui domine
Sur les fleurs des jardins anglais.

Par une légère nuance
Vous unissez tous vos tableaux;

Les grâces, le goût, l'élégance
Ont guidé vos heureux pinceaux;
De votre muse, aimable et vive,
L'art n'a, de ses discrettes mains,
Qu'effleuré la beauté naïve;
Il ajoute à des traits divins
Sa touche légère et polie;
Vos vers sont comme vos Jardins,
J'y vois la nature embellie.

PAR M. DE CHOISY.

ANECDOTE.

La cour d'Angleterre ayant intérêt d'attirer un seigneur dans son parti, M. Walpole va le trouver. *Je viens*, lui dit-il, *de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. Milord*, lui répliqua le seigneur Anglais, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis, fait du reste d'un gigot, dont il avait dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner? Dites au roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.*

EPIGRAMME.

Auprès d'un bon bourgeois, intendant de maison,
Bien nourri, gros et gras comme un pair d'Angleterre,
Un élégant fluet se trouvait au parterre.
Parbleu ! quand on est fait de certaine façon,
Dit-il, on devrait bien se rendre un peu justice,
Et ne pas avoir le caprice
D'étouffer au spectacle un voisin délicat....
Oui vous avez raison, reprit l'homme d'affaire;
Mais, hélas ! monsieur, comment faire ?
Tout le monde ne peut, comme vous, être plat.

VERS SUR LE PORTRAIT DE MADAME ***.

Impromtu.

Pour sa Vénus, on dit que Praxitèle
De Chaque beauté prit un trait.
Plus heureux en ce portrait,
L'artiste n'eût qu'un modèle.

Par un conseiller du parlement de Bordeaux.

LA MATINÉE D'UN COMÉDIEN

DE PERSEPOLIS,

Proverbe, en un acte et en prose.

Cette bagatelle dramatique, dédiée à messieurs les auteurs *du Journal de Paris*, est précédée d'un avertissement analogue au genre de la pièce.

« Ce n'est pas une pièce de théâtre que l'auteur donne » au public, c'est à-peu-près la peinture de l'emploi que » les comédiens faisaient autrefois de leur tems. Actuel- » lement que tout est changé, ces messieurs ne peuvent » voir de satire dans cette petite pièce. Au contraire, s'ils » comparent leur conduite présente avec celle qu'on a » tâché de décrire ici, ils s'apercevront subitement que » c'est un éloge indirect qu'un homme délicat a voulu » leur ménager. »

Belval, en robe de chambre superbe, se regardant dans sa glace, récapitule les importantes occupations de sa journée :

« A quatre heures et demie je m'évade, et cours » dans ma loge m'écraser la tête de mon rôle dans cette » pièce nouvelle. C'est le déplaisant. Pourquoi ne s'en » pas tenir à ce que nous avons? Ce n'est pas ma faute, » je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux » nouveautés; mais mes camarades se laissent entraîner, » et moi je suis la victime de ces complaisances mal- » entendues. Ce qu'il y a de cruel, c'est que ne pouvant

» mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage auquel je donne
» un mérite, dont le pauvre auteur ne s'était pas
» douté. »

Sophie, comédienne, arrive. Belval prodigue à-la-fois les galanteries et les airs de fatuité. Sophie se moque de toutes ses belles protestations. *Brisons-là*, dit-elle, *ou je pars. Parlons de choses sérieuses.* Et, en effet, il lui parle d'un congé pour trois mois, qui lui est nécessaire pour arranger ses affaires; de sa petite maison de campagne, qui lui coûte tant d'argent; de ses meubles, de sa voiture, de la fantaisie d'aller voir siffler leurs doubles, de s'amuser de la grosse humeur du public, et de mille autres folies.

Au milieu de cette conversation, Lafleur annonce un étranger, qui revient au moins pour la sixième fois, qui a toujours été d'une patience comme monsieur l'exige, et qui s'est en allé bien souvent sachant que monsieur y était, sans marquer la moindre humeur. A la bonne heure, dit Belval, fais-le entrer. — Ah! c'est qu'il est si crotté? — Là, bien crotté? — Il est venu à pied par le tems qu'il fait. — C'est à cause de cela qu'il faut le recevoir.

L'étranger est le comte de Mœurseville. Différens billets que je vous ai laissés ont pu, dit-il, vous rappeler que vous avez daigné me promettre vos soins pour une pièce que je vous ai remise il y a près de trois ans.

BELVAL.

Une pièce... Ah! pardonnez-moi... Vous l'appelez?

LE COMTE.

L'oubli de soi-même.

BELVAL.

Daignez vous asseoir ; je ne faisais pas attention...

SOPHIE.

C'est un caractère qui promet.

LE COMTE.

Oui, madame ; on ne manque pas d'originaux.

BELVAL.

Oui, je crois que je l'ai lue ; je m'en souviens très-bien. Mais je vous l'avourai franchement, elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite, au contraire. Elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit ; mais le sujet de morale....

LE COMTE.

Déplaît.

BELVAL.

Ne m'en voulez pas de ma franchise.

LE COMTE.

Je l'ai toujours trop estimée pour qu'elle me fit quelque peine.

BELVAL.

Cette résignation annonce des talens peu communs ; exercez-les, monsieur, sur un autre sujet, et vous verrez avec combien de zèle je m'emploierai.

LE COMTE.

Ah ! combien de reconnaissance !... Je vous quitte, monsieur, et ne veux point abuser de vos momens.

BELVAL.

Quoi ! par un tems aussi mauvais.

LE COMTE.

Je le prends comme il vient, et sais me faire à tout.

Belval sonne. Ses chevaux sont à la voiture. Il prie l'étranger de les accepter. Il sort. Le comédien avoue à Sophie qu'il n'a pas lu la pièce en question. Sophie lui en témoigne de la surprise et de l'humeur. Il fallait la lire, au moins, *dit-elle.*

BELVAL.

Ah ! j'aperçois ce que c'est : vous lui trouvez des qualités que je n'ai pas aperçues. D'ailleurs, il est bien fait. Ah ! Sophie, sous mes yeux un nouveau penchant ! Convenez donc que c'est humiliant pour moi.

Au retour de Lafleur, son maître lui demande s'il a conduit l'auteur à son cinquième.

LAFLEUR.

A son cinquième, monsieur, c'est, je vous assure, quelqu'un de grande importance. D'ici à votre voiture il m'a suivi en ricânnant. Je lui en ai ouvert la portière; il l'a regardée avec admiration.

BELVAL.

Ah!

LAFLEUR.

C'est-à-dire, en haussant les épaules.

BELVAL.

Que dis-tu?

LAFLEUR.

Ah! rien, monsieur. Je toussais.

BELVAL.

Oui....

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

BELVAL.

Achève.

LAFLEUR.

Enfin, il est monté, et s'est fait conduire, à deux pas

d'ici, dans un hôtel superbe, et la preuve qu'il en est le maître, c'est que le suisse est venu, avec son baudrier, lui remettre des lettres; ensuite il en a tiré une de sa poche, qu'il a ouverte, et à laquelle il a ajouté quelque chose, et m'a recommandé de vous la donner, avec deux louis qu'il m'a prié d'accepter; vous sentez, monsieur, avec quel plaisir je m'acquitte de cette commission.

BELVAL.

Que peut-il dire? Voyons : « *Il semble, monsieur,* » *que vous devriez vous défaire de l'habitude d'offrir* » *des services, que secrètement vous vous promettez bien* » *de ne pas rendre* (Ce n'est que du verbiage que » cela). *Ne me croyez pas votre dupe. Vous n'avez* » *pas lu ma pièce* (Ah! j'aime bien qu'il en doute); » *car je ne vous en ai point remise* (Quoi! je se- » rais.....); *j'ai voulu vérifier si les plaintes que j'ai* » *entendu faire d'un jeune homme de ma connais-* » *sance avaient quelques fondemens. Vous devez croire* » *que je n'ai pas besoin d'autres preuves que les con-* » *seils que vous avez bien voulu me donner ce matin,* » *sur ce qui n'existait pas, pour être convaincu qu'il* » *a raison. Comme ma lettre était écrite avant de me* » *rendre chez vous, sachant à point nommé votre ré-* » *ception, et mon dessein étant de la laisser en sor-* » *tant, je n'ajouterai que deux mots. Je vous remercie* » *de votre voiture, qui est fort douce, et plus élégante* » *qu'aucune des miennes. Je vous dois cet aveu, pour* » *vous prouver ma reconnaissance.*

LE COMTE DE MŒURSEVILLE. »

Tel est le dénouement de ce proverbe, où les comédiens, après avoir tant de fois joué les auteurs, se trouvent un peu joués eux-mêmes. Quel mal y a-t-il ?

MADRIGAL SUR DEUX SŒURS.

Heureux qui de Chloé pourrait tourner la tête !
Heureux qui de Zila pourrait charmer le cœur !
Ovide eut au premier envié sa conquête ;
Tibulle eut au second envié son bonheur.

Par M. L. D.

HISTOIRE
DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS,

Depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, par M. le Grand d'Aussy, trois vol. in-8°.

On sait quel succès ont eu les Fabliaux publiés et arrangés par M. le Grand d'Aussy : on y a reconnu l'homme instruit et l'homme de goût. Mais si cet ouvrage avait exigé des recherches, quel travail pénible et décourageant n'a-t-il pas fallu pour achever celui que nous annonçons. Combien de volumes, et de volumes fastidieux, n'y avait-il pas à dévorer pour en tirer quelques

détails intéressans ! Ce qui devait faire le fond de cet ouvrage, ne pouvait se trouver dans aucune autre histoire. Les historiens, et surtout les historiens d'une monarchie, rejettent ces mêmes détails que l'auteur de *la Vie privée des Français* a dû recueillir.

Il a divisé son ouvrage en quatre parties : *la Nourriture*, *les Habillemens*, *les Logemens*, et *les Jeux* ou *Divertissemens*. Les trois volumes dont nous parlons traitent de la nourriture, et l'auteur commence par ce qui tient au règne végétal. Il paraît que le premier aliment de nos ancêtres, comme de tous les peuples encore barbares, a été le gland. On sait que la mode en est passée depuis long-tems, et quelqu'un qui s'aviserait d'en offrir aujourd'hui à ses convives, leur ferait tout à-la-fois une fort mauvaise chère et un fort mauvais compliment.

L'auteur jette d'abord un coup-d'œil sur l'agriculture des Gaulois, parle de l'engrais des terres, des grains et des diverses manières de les moudre, c'est-à-dire, de tous les genres de moulins connus La troisième section traite de l'art de faire le pain, et en présente l'histoire progressive et raisonnée, qui est suivie de l'histoire des grains et plantes, autres que le froment, employés successivement à faire du pain.

Dans l'article des légumes et des plantes potagères, M. le Grand rapporte un privilége fort bizarre accordé au bourreau de Paris. « Quiconque apportait à la halle » des herbages ou des légumes verds, était obligé de lui » payer un droit. L'exécuteur venait le percevoir lui-» même, accompagné de ses valets ; et, à mesure qu'on

» le payait, les valets marquaient le dos du payeur avec
» de la craie.

M. le Grand, dans ses immenses et laborieuses recherches, a cru voir que le génie de la nation française était plus inventif qu'on ne veut le faire croire, et que nous nous sommes distingués les premiers dans la culture des grains et dans celle des fruits. L'art qui doit le plus à notre industrie, c'est celui du jardinage. Ce n'est pas qu'aux véritables connaissances, il ne se soient toujours mêlé des préjugés et des recettes risibles. Telle est celle que donne Mizrud, pour préserver un jardin de la grêle. Il ne faut, dit sérieusement cet auteur, qui était médecin, que présenter un miroir à la nue lorsqu'elle s'approche; en se voyant si noire et si laide, elle reculera d'effroi, ou, trompée par sa propre image, elle imaginera voir une autre nue, et se retirera croyant la place prise.

L'énumération des diverses sortes de fruits est bien faite et curieuse. On lit à l'article des citrons : « Que les
» femmes de la cour (*au seizième siècle*) portaient dans
» leurs mains des citrons doux, qu'elles mordaient de
» tems en tems pour avoir les lèvres vermeilles. »

Le second chapitre traite de la nourriture tirée du règne animal. Dans la première section, où il est question de la viande de boucherie, le cochon, pour lequel la nation a toujours eu beaucoup de goût, occupe un long article. La seconde traite de la volaille. On y voit que la volaille et tous les volatiles ont été regardés long-tems comme un aliment maigre, et par conséquent permis les jours maigres et le carême. Ce qu'il y a de plaisant, c'est

la manière dont on motivait cette opinion. Les poissons et les oiseaux ont été créés ensemble, selon la Genèse, et l'on concluait que ces deux espèces d'animaux ayant eu la même origine, devaient être de la même nature. C'est de là que partaient les moines et tous les ecclésiastiques pour se mortifier avec de bons chapons et de bons perdreaux.

La chair du paon se mangeait autrefois, et même était recherchée. Elle faisait l'ornement des festins d'appareil. On verra, par la manière dont on le servait, que nos bons aïeux mettaient aussi bien que nous dans leurs repas beaucoup de recherches, et même beaucoup de luxe. « Au lieu de plumer l'oiseau (le paon), il faut, » dit un auteur de ce tems-là, l'écorcher proprement, » de manière que les plumes s'enlèvent avec la peau; il » faut lui couper les pattes, le farcir d'épices et d'herbes » aromatiques, lui envelopper la tête d'un linge, et le » mettre à la broche. Pendant qu'il rôtit, vous arroserez » continuellement le linge avec de l'eau fraîche, pour » conserver son aigrette. Enfin, quand il sera cuit, » rattachez les pattes, ôtez le linge, arrangez l'ai- » grette, rappliquez la peau, étalez la queue, et » servez. »

« Il y a des gens, ajoute-t-il, qui, au lieu de rendre » à l'animal, lorsqu'il est rôti, sa robe naturelle, » poussent l'ostentation de magnificence jusqu'à le faire » couvrir de feuilles d'or. D'autres employent, pour » réjouir les convives, un moyen plaisant. Avant que le » paon soit servi, ils lui emplissent le bec de laine em- » prégnée de camphre. En le plaçant sur la table, on

» met le feu à la laine, et l'oiseau alors semble un petit » volcan qui vomit des flammes. »

Avant de parler du gibier, M. le Grand nous donne un article fort étendu sur la chasse, qui, sans tenir essentiellement à son sujet, y jette de l'agrément et de la variété. Il a cru devoir se permettre de pareilles digressions, pour son délassement, et pour l'amusement de ses lecteurs; et nous croyons qu'elles fourniront plutôt un motif de reconnaissance qu'un objet de critique. *Gaston Phœbus*, qui a fait un traité sur la chasse, avait tant d'estime pour cet art-là, qu'il le croyait capable de mettre un homme en paradis, parce qu'il lui fait éviter l'oisiveté, qui engendre les sept péchés mortels. Il ajoute cependant : « Qu'à la vérité les chasseurs pourraient bien » n'être pas placés, pour ce mérite, *au milieu du Pa-* » *radis*, mais il prétend qu'*au moins ils seront loges aux* » *faubourgs et basses-cours.* »

Ce morceau est suivi de plusieurs sections sur le gibier à plumes, le gibier quadrupède, le lait, le beurre, les œufs, le fromage et les poissons.

Le troisième chapitre traite de la manière d'apprêter les mets. En parlant du vinaigre, il rend un juste hommage au sieur Maille, vinaigrier-distillateur du roi et de Sa Majesté Impériale, qui, aux dix-neuf espèces connues de vinaigres de toilettes à l'usage des dames, en a ajouté quatre-vingt-douze autres de propreté ou de santé, et qui a inventé aussi cinquante-cinq espèces nouvelles de vinaigres composés, de table et de cuisine.

Dans l'histoire encyclopédique de la cuisine et de la

pâtisserie, nous trouvons *les nieules*, espèce de friandise faite par les pâtissiers, laquelle servait non-seulement dans les repas et dans les festins, mais encore dans certaines cérémonies ecclésiastiques. « Le jour de la » Pentecôte, lorsqu'on entonnait le *Veni Creator* pour » la Messe, des gens, placés à la voûte de l'église, fai- » saient descendre sur le peuple des étoupes enflammées » et jetaient en même tems des feuilles de chêne et des » nieules.... Au *Gloria in excelsis*, on lâchait dans l'é- » glise des oiseaux qui avaient aussi des nieules attachées » aux jambes. »

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici l'origine des *épices* des juges. Autrefois l'épicerie était une des denrées les plus précieuses et les plus estimées. Au nouvel an, aux mariages, on donnait des épices, comme aujourd'hui l'on donne des dragées et des confitures sèches. Pour un procès gagné, le plaideur reconnaissant offrait des épices à ses juges; et, quoique ceux-ci fussent obligés de rendre la justice gratis, ils ne croyaient pas offenser la loi en acceptant un présent aussi modique. Bientôt l'abus s'en mêla, et saint Louis se crut obligé de fixer les épices, qu'il permettait aux juges de recevoir à la valeur de dix sous. La vénalité des charges, fit ensuite convertir en argent ces paquets d'épices : de là, cette formule, qu'on trouve en marge dans les anciens registres du Parlement : *Non deliberatur, donec solvantur species.* Telle est l'origine du nom d'*épices*, qui est resté jusqu'à nos jours aux honoraires des juges.

On se doute bien que le vin devait avoir son article.

L'auteur remarque à ce sujet que les vignes furent deux fois arrachées en France, une fois par l'ordre de l'empereur Domitien, et l'autre, par celui de Charles IX; c'est-à-dire, que de ces deux ennemis de la vigne, l'un a été mis justement au nombre des tyrans, et l'autre a ordonné le massacre de la saint Barthélemi.

Autrefois on était dans l'usage de faire annoncer, par un crieur public, le vin qu'on voulait vendre en détail. Une femme de Cambray, célèbre par une piété exemplaire, donna de l'argent à un de ces crieurs, afin qu'au lieu d'annoncer, suivant l'usage, *du bon vin*, *du très-bon vin*, *d'excellent vin*, il se mit à crier : « Dieu est » clément; Dieu est miséricordieux; Dieu est bon, très-» bon. » Et elle le suivait, en disant : *C'est la vérité.* On ne s'attend pas au dénouement de cette pieuse anecdote. La femme fut accusée d'hérésie, et brûlée avec vingt autres hérétiques.

L'introduction du café dans Paris ne remonte pas plus haut que Louis XIV ; et on la doit à Soliman Aga, chef de l'ambassade envoyée par le Grand-Seigneur à ce monarque. La manière dont Soliman faisait servir son café aux dames qui l'allaient voir, contribua bien plus à en faire la fortune que le goût de la liqueur même. « Avant » que le palais pût le juger, les yeux étaient séduits par » l'appareil d'élégance et de propreté qui l'accompa-» gnait; par ces brillantes tasses de porcelaine, dans » lesquelles il était versé; par ces serviettes, ornées de » franges d'or, que des esclaves présentaient aux » dames. Joignez à cela des meubles, des habillemens » et des usages étrangers, la singularité de parler au

» maître du logis par interprète, celle d'être assise par » terre sur des carreaux, etc., et vous conviendrez » qu'il y avait bien là plus qu'il ne fallait pour tourner » la tête à des Françaises. » Cette liqueur avait encore un obstacle à vaincre, c'était sa cherté. On ne pouvait en trouver qu'à Marseille, qui en avait fort peu. On prétend que le café a été payé jusqu'à quarante écus la livre.

Dans le chapitre septième, dont la première section fait mention des meubles et ustensiles propres aux repas, on trouve une anecdote fort singulière sur l'usage de trancher la nappe. C'était un genre d'affront que l'on infligeait à table à un gentilhomme qui se rendait indigne de ce titre. « Charles VI avait à sa table, le jour de » l'Epiphanie, plusieurs convives illustres, entre les- » quels était Guillaume de Hainault, comte d'Ostrevant. » Tout-à-coup un héraut vint trancher la nappe devant » le comte, en lui disant qu'un prince qui ne portait » pas d'armes n'était pas digne de manger à la table du » roi. Guillaume, surpris, répondit qu'il portait le » heaume, la lance et l'écu, ainsi que les autres cheva- » liers. Non, sire, cela ne se peut, reprit le plus vieux » des hérauts, vous savez que votre grand oncle a été tué » par les Frisons, et que jusqu'à ce jour sa mort est » restée impunie. Certes, si vous possédiez des armes, » il y a long-tems qu'elle serait vengée... Cette terrible » leçon opéra son effet. Depuis ce moment, le comte ne » songea plus qu'à réparer sa honte, et bientôt il en » vint à bout. ».

Il ne faut pas croire que l'ouvrage dont nous parlons

soit une sèche énumération de faits et de détails incohérens ; l'auteur, par de sages réflexions, et par des rapprochemens heureux, sait y jeter de l'ordre et de l'intérêt. C'est ainsi qu'en parlant d'un usage singulier, et même révoltant au premier coup-d'œil, établi chez nos ancêtres, de boire dans des crânes humains, il ajoute : « En présentant à leurs amis, dans un repas, » ces restes sacrés des personnes qui leur avaient été les » plus chères, ils en rappelaient le souvenir à ceux-ci, » et témoignaient eux-mêmes l'attachement qu'ils avaient » pour elles. Nous autres, nous livrons à la pourriture » et aux vers les cadavres de nos parens morts, et c'est » ainsi que nous satisfaisons aux derniers devoirs de la » nature. Les Romains brûlaient les corps des leurs ; les » Egyptiens les embaumaient ; les Gaulois buvaient dans » leurs crânes : et ces trois nations croyaient s'acquitter » des mêmes devoirs que nous. »

Dans l'article des *festins*, on apprend qu'au tems de la chevalerie, la galanterie avait imaginé de placer à table les convives par couple, homme et femme. La politesse et l'habileté des maîtres ou maîtresses de maisons consistaient à savoir bien assortir les couples, qui n'avaient qu'une assiette commmune ; ce qui s'appelait *manger à la même écuelle*.

L'usage de se défier à table en buvant est des plus anciens, et n'est pas encore aboli partout. Mais comme il y a toujours des tempéramens faibles ou valetudinaires incapables de supporter de pareils assauts, on établit une mode assez singulière. C'était de se faire suppléer par un champion bachique, qui buvait en sous ordre,

comme dans les anciens duels, on faisait souvent entrer en lice un combattant substitué.

Nous aurions trop à copier si nous voulions rapporter ici tous les détails intéressans qui enrichissent ces trois volumes. On ne peut jeter un coup d'œil sur ce tableau historique des alimens, sans être effrayé des apprêts infinis et des combinaisons innombrables que la table a dû coûter à l'esprit humain. Il est vrai qu'on en a fait un art des plus compliqués. Une des vérités qui sortent encore de la lecture de cet ouvrage, c'est que le nouveau a toujours été avidemment accueilli par la nation française.

On sent, et M. le Grand ne s'est pas dissimulé, combien il est facile à la critique de présenter, sous un aspect ridicule, un ouvrage tel que le sien. Mais nous espérons qu'il aura le courage de n'en être pas plus effrayé qu'il ne l'a été jusqu'ici, et qu'il n'abandonnera pas un ouvrage vraiment utile; c'est une galerie de tableaux de famille, qui doit intéresser la nation.

Nous ne pouvons nous empêcher de reprocher à M. le Grand deux expressions qui nous ont étonnés. L'une, qui revient fort souvent, et qui est aussi défectueuse qu'elle paraît lui être chère : c'est *puis ensuite*. Ce sont deux adverbes synonymes qui font pléonasme, et qui rappellent cette expression populaire, *primo d'abord*.

L'autre, c'est *dissolvera* pour *dissoudra*. C'est ce qu'on appelle, en termes de grammaire, un barbarisme. Nous nous croyons plus fondés à reprocher

de pareilles négligences à M. le Grand, que de lui faire un crime de quelques détails minutieux, dont il s'est trop souvent occupé, parce que ce dernier écueil nous paraît inévitable dans ce genre de travail.

LA NOUVEAUTÉ,

Fable.

Au bourg où règne la Folie,
Un jour la nouveauté parut;
Aussitôt chacun accourut.
Chacun disait : Qu'elle est jolie !

Ah! madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie,
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le lendemain elle parut
Aussi brillante que la veille;
Le premier qui la reconnut
S'écria : Dieux! comme elle est vieille!

PENSÉES DIVERSES.

La seconde moitié de la vie d'un homme sage est employée à se délivrer des folies, des préjugés et des fausses opinions qu'il a contractés dans la première.

La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux, c'est que les jeunes filles employent tous leurs tems à faire des filets, et qu'elles ne pensent pas à faire des cages.

Les sottises d'un homme d'esprit ne sont pas les mêmes que celles d'un sot. Il est un genre de bonne et de mauvaise conduite où la médiocrité n'atteint pas.

Le talent consiste dans la réunion de l'imagination et de l'exécution.

Nulle qualité n'est portée à sa hauteur si l'esprit ne l'accompagne.

L'homme bienfaisant s'afflige avec ceux que l'injustice oppresse ; l'homme généreux s'indigne de l'oppression et s'arme contre l'oppresser.

LE MOMENT DE LA RECETTE,

Conte.

Quel métier que celui de faire une épigramme!
Comment trouve-t-on quelqu'attrait
A médire, à contrister l'âme
D'un homme qu'à peine on connaît!
Si les divers écrits que votre muse immole
De la satire amère ont mérité les traits,
Critique intolérant, croyez-en ma parole,
Il est assez puni, celui qui les a faits.
Il eut, je l'avoûrai, mieux fait de ne rien faire;
Sans doute, il a tort; mais enfin
Pourquoi l'injurier, et simple fantassin,
Vouloir à tous faire la guerre?
Quel fut le sort de Roi, de Rousseau, de Piron?
Ils voyaient, direz-vous, la bonne compagnie.
Je le sais; toutefois en aimant leur saillie,
On redoutait leur aiguillon.
Ce destin à vos yeux est-il digne d'envie?
Encor si le mépris dont on vous couvre un jour
Était le seul chagrin dont vous puissiez vous plaindre!
Quand on a su se faire craindre
On doit bientôt craindre à son tour.
Trop d'outrage à la fin lasse la patience;
On guette l'homme aux vers méchans;
Sur son dos à plaisir on venge son offense....
Personne n'est tenté de prendre sa défense,
On l'est de rire à ses dépens.

Chez la marquise de Mimeure,

Avec le satirique Roi,
Lubert avait soupé; bientôt, chassé par l'heure,
L'un et l'autre s'apprêtent à gagner son chez soi;
Mais d'accompagner Roi, Lubert eut de l'effroi.....
Eh! pourquoi, président, demande le poëte,
Ne pas me faire cet honneur?....
Il est minuit sonné, dit Lubert, serviteur,
C'est le moment de la recette.

Par M. LAUS DE BOISSY.

ANÉCDOTE.

Quelques jeunes gens s'entretenaient d'un écho, qui avait fait plaisir dans la musique d'une pièce nouvelle. A cette occasion, on se mit à parler d'échos qui rendaient deux, trois, quatre, cinq syllabes. Chacun, citait, exagérait même, lorsqu'un Gascon, qui n'avait encore rien dit, s'écria : « Qué mé » dites-vous là, mes amis? eh! doncque! quels » chiens d'échos qué tout céla? Vive célui de mon » pays! On lui dit : *Echo, comment té portes-tu?* » Et l'écho répond : *Jé mé porte bien.....* Voilà » un écho, céla! »

CHANSON.

Que digne enfant de Mégère,
Un vil Zoïle en fureur,
Déchire l'heureux vainqueur
Et de Sophocle et d'Homère :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
J'aime, je lis mon Voltaire.
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi.

Que Lise passe en caprice,
L'esprit le plus à l'envers;
Qu'aux plus singuliers travers
Chloé joigne tous les vices :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
Rosette fait mes délices.
Eh! qu'est-ce, etc.

Qu'un riche habit à la mode
Soit le passeport d'un fat;
Qu'un élégant magistrat
Des lois ignore le code,
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
Moi, des plaideurs l'antipode.
Eh! qu'est-ce, etc.

Qu'une conseillère aimable
Pour amie ait pris Laïs;
Que, d'un tel écart surpris,
Son mari la donne au diable :

Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
Chacun aime son semblable.
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi.

Qu'à trente ans, au fond de l'âme,
Mainte fille, à qui l'hymen
Ne dira jamais *amen*,
Contre le siècle déclame :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi ;
Je vis si joyeux sans femme.
Eh! qu'est-ce, etc.

Que sur la scène divine,
Où six esprits immortels
Auront toujours des autels,
Le goût des drames domine :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
J'y vois Molière et Racine.
Eh! qu'est-ce, etc.

Que tout claque Gabrielle
Qand son cuisinier lui sert,
Dans une sauce à Robert,
Le cœur d'un amant fidèle ;
Eh! qu'est-ce que çà me fait à moi ;
Je siffle une horreur si belle.
Eh! qu'est-ce, etc.

Qu'un sot, chez qui l'or abonde,
Soit partout chéri, fêté;
Qu'un astronome vanté
En rêvant creux nous inonde :

Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Qu'un fou submerge le monde.
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi.

Que l'entretien de Fanchette
Coûte au vieux duc un mont d'or;
Que la fine mouche encor
Plume un Midas en cachette :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
L'Amour m'a donné Rosette.
Eh! qu'est-ce, etc.

Qu'un éditeur que j'estime,
En recevant ma chanson,
Ou la brûle sans façon,
Ou dans son journal l'imprime :
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi;
Rosette la croit sublime.
Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi.

(1783.)

NECROLOGIE.

A peine a-t-on annoncé au public la perte que le Théâtre Italien venait de faire de la dame Billioni, que nous avons appris la mort d'un acteur aussi célèbre qu'intéressant, *Carlin Bertilazzi*, qui a joué, pendant

quarante-deux, ans le rôle d'Arlequin avec un succès aussi brillant que soutenu.

L'homme à talent que la mort nous ravit dans la fleur de son âge, et celui qui nous est enlevé au bout de sa carrière, excitent à-peu-près les mêmes regrets, en réveillant des sentimens divers. Dans le premier cas, c'est l'amour de nous mêmes qui nous fait regretter celui qui devait ajouter à nos plaisirs; dans le second, c'est la reconnaissance qui nous fait donner des larmes à l'homme qui nous a composé un long cercle de jouissances par la magie de ses talens.

Heureux au moins l'acteur qui ne se survit pas à lui-même, ou, pour mieux dire, qui ne compromet pas sa gloire en montrant un talent à qui l'âge ordonne le repos sous peine du ridicule; qui ne va pas étaler son déclin sur le théâtre de ses triomphes, et qui n'expose point son intacte célébrité au caprice d'un public ingrat, à qui la sensation du moment fait oublier trente ans de jouissance, toujours exigeant, ne prenant jamais le passé en compensation du présent, et voulant toujours qu'on remplisse, à son entière satisfaction, le moment qu'il vient d'acheter. Ce malheur n'est point arrivé au célèbre acteur dont nous déplorons la perte; nous avons eu le bonheur de le posséder long-tems, et il a eu celui de conserver la jeunesse de son talent dans l'âge le plus avancé.

Son premier début ne fut pas heureux. Son genre, purement italien, était opposé à celui du fameux Thomassin, qui était en possession de plaire au public; mais il n'eut besoin que d'être averti : dès le second jour, il changea sa manière, et il entraîna tous les suffrages,

Depuis ce tems-là, on l'a toujours vu avec plaisir, quoique son emploi fût peu goûté, et que les pièces italiennes fussent peu suivies. On nous a raconté à cette occasion une anecdote qu'on ne sera pas fâché de trouver ici. Dans un de ces momens où les Italiens étaient à-peu-près abandonnés, ils se trouvèrent un soir obligés de jouer pour deux spectateurs seulement. On juge bien que dans une pareille solitude le spectacle ne dût pas être bien chaud; si une assemblée de deux spectateurs n'est pas faite pour intimider des acteurs, elle n'est guère faite non plus pour les encourager. Quoi qu'il en soit, quand on fut arrivé au dénouement, Carlin, avec sa gaieté toujours nouvelle et son esprit toujours présent, s'avance vers le bord du théâtre, fait signe à l'un des deux spectateurs, en le priant de s'approcher, et quand ils furent près l'un de l'autre; *Monsieur*, lui dit-il tout bas avec cette grâce qui lui était si naturelle, *si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites moi le plaisir de lui dire que nous donnons demain une représentation d'Arlequin, etc.*

Ce qui distinguait son talent, c'était la naïveté de son débit et la vérité de sa pantomime : il poussait ces deux qualités jusqu'à la perfection. Ce n'est pas que tout ce qu'il avait à dire fut admirable, mais tout ce qu'il disait faisait plaisir, parce que la manière dont il le disait faisait illusion, et très-souvent on croyait applaudir un mot, quand on n'applaudissait que le ton dont il était prononcé.

Quant à la vérité de sa pantomime, elle était telle qu'on était toujours la dupe, malgré soi, de ses moindres mouvemens. Si, par un des *lazzis* affectés à son emploi d'ar-

lequin, il faisait une glissade sur le théâtre, on frémissait de la peur de le voir tomber. Si, dans une scène nocturne, il était de son rôle de se heurter contre quelque porte ou quelque mur, on était prêt à s'écrier. Partout l'illusion était complète.

Cette diction si naïve, cette pantomime si vraie, éloignaient si fort l'idée de l'art, qu'on s'imaginait plutôt être le témoin d'une action réelle, que le spectateur d'une représentation dramatique. Cela est si vrai, que nous avons vu des enfans, amenés à ce spectacle, se mêler à la conversation des acteurs, et du haut de leur loge, entrer en scène avec Carlin, qui, de son côté, profitant des privilèges de son rôle, était enchanté d'établir un dialogue entr'eux et lui, et amenait par-là une digression très-amusante, qu'il avait l'art de coudre à la scène. C'est un fait dont nous avons été témoins plus d'une fois.

Joignez à cela une grâce qu'il a su conserver, malgré son embonpoint. En mesurant des yeux sa rotondité, on était surpris de voir des attitudes aussi gracieuses et une allure aussi légère. Tous ses mouvemens arrondis, ses *mièvreries* de ton et de geste lui prêtaient un charme indéfinissable; ce qui, joint à son accent et au jargon qui lui était particulier, formait un ensemble piquant et original. Ses positions étaient toujours si vraies et si expressives, qu'on voyait, pour ainsi dire, sa physionomie à travers son masque noir.

Toutes ces qualités, il les a conservées jusqu'à son dernier moment, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de soixante-seize ans; ce qui paraîtra invraisemblable à ceux qui ne

l'ont pas vu à la fin de sa carrière. On oubliait d'autant mieux son âge au théâtre, que, ne jouant pas à visage découvert, son masque, sans dérober, comme nous l'avons dit, l'expression de sa figure, ne servait qu'à cacher son âge. Depuis la suppression des pièces italiennes, il avait bien moins d'occasions de paraître en public; mais il était toujours reçu avec une acclamation qui attestait l'amour et la reconnaissance. Il *improvisait* avec plus de plaisir qu'il ne jouait les rôles écrits; son talent était plus fait pour se livrer à son imagination que pour s'assujétir à sa mémoire. Peu de jours avant de mourir, il avait paru sur la scène, et toujours avec les mêmes applaudissemens.

Sa mort a fait une véritable sensation. Il a été d'autant plus regretté, qu'il se faisait aimer dans la société, autant qu'il se faisait admirer sur la scène. Il avait une bonhomie qui rappelait la naïveté de son jeu. Bon mari, bon père, il remplissait tous les devoirs de l'amitié. Il y a peu de tems qu'il avait eu occasion d'exercer sa philosophie. Une perte de cinquante mille livres emporta une partie de ses épargnes, qu'il destinait à l'établissement de sa famille. Il fut consolé par l'amitié et par ses succès. Enfin, si sa mort mérite nos regrets, il faut avouer aussi que sa carrière a été digne d'envie. Sa santé ne l'a quitté qu'à l'instant de sa mort; il a eu de longs succès et une courte agonie.

Par M. Imbert.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

Sous un ciel serein et tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour,
Loin des vains plaisirs de la ville,
Et loin des piéges de l'Amour,
Chloé, naïve, jeune et belle,
Voyait couler ses jours heureux,
Aussi beaux, aussi simples qu'elle.
Là, dérobée à tous les yeux
Par les soins d'une tendre mère,
Chloé, sans desirs, sans regrets,
Respirait un air salutaire
A ses mœurs comme à ses attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'est que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes.

Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du crystal d'une onde pure,
Elle assortissait un bouquet
Pour en composer sa parure.
La belle, d'un air enfantin,
Comparait avec avantage
Le lys et la rose à son tein,
Et souriait à son image.
Un papillon au même instant
Déployait ses ailes légères,

Et de ses ardeurs passagères
Promenait l'hommage inconstant.
Ici, son audace indiscrète,
De la timide violette,
Caresse la vive fraîcheur;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse,
Presse l'orgueilleuse blancheur;
Aussitôt, d'un vol infidèle,
Il court à la rose nouvelle,
Il baise son bouton naissant;
Et, toujours brillant et frivole,
Il paraît, jouit et s'envole.
Chloé voit l'insecte éclatant,
Et sa parure, étincelante
D'azur, de pourpre et de rubis,
Enchante ses yeux éblouis.
Sa petite âme impatiente
Brûle aussitôt de s'en saisir.
Dans le vif transport qui l'agite,
De son jeune sein, qui palpite,
S'échappe son premier soupir.
Aussi légère que les Grâces,
Du rival errant de Zéphir,
Elle poursuit long-tems les traces;
Souvent, dans son vol incertain,
Il s'arrête; la nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe volatile,
Dans les airs s'élance soudain.
Tour-à-tour flattée et trompée,
Elle suit sa proie échappée.
Le volage se fixe enfin

son parti. Après avoir transcrit une des lettres du défenseur de la langue latine, il y répond par quatre questions différentes, dont l'examen sert à réfuter les principes de l'anonyme.

Il examine d'abord si les langues vivantes s'altèrent toujours aussi vite que l'anonyme le prétend. Il trouve deux causes d'altération pour les langues; *les causes extérieures* et *les causes intérieures*. Les extérieures sont l'asservissement ou les conquêtes d'un peuple, son mélange avec d'autres peuples, etc., et celles-là sont très-puissantes; c'est ainsi qu'ont péri les langues grecques et latine.

Les causes intérieures proviennent de l'imperfection de la langue elle-même avant qu'elle soit formée; et ce danger subsiste jusqu'à ce que des hommes de génie l'ayent accomodée à leurs idées, et l'ayent fait servir à composer des ouvrages immortels; à cette époque, sa durée s'attache à la durée de la nation qui la parle, ou du moins elle ne se dégrade qu'au moment où la barbarie revient dégrader la nation elle-même. « D'ailleurs, » ajoute notre auteur, si nos monumens sont faits pour » la postérité, nos inscriptions sont faites pour nos mo- » numens, et ne dureront pas plus qu'eux. Ne dirait on » pas que nous les élevons indestructibles, etc. »

Est-ce par orgueil déplacé, et parce que la langue grecque était vivante, que les Romains n'en faisaient pas usage dans leurs inscriptions? Voilà la seconde question qu'examine l'auteur de la brochure. Il attribue cet usage des Romains à un noble orgueil national, et il forme des regrets sur ce que nous renonçons à un moyen de ré-

Un être frivole, infidèle,
Et paré de mille couleurs;
Il voltige de belle en belle,
Comme j'erre parmi les fleurs,
Et je suis en tout son modèle.
Ah! si, vous laissant éblouir,
Votre cœur aspire à jouir
D'une si brillante conquête,
Au milieu d'un vain tourbillon,
Quel jour de gloire, quelle fête!
Vous aurez pris un papillon.

Par M. Borde.

EXAMEN DE CETTE QUESTION :

Si les Inscriptions des Monumens Publics doivent être en langue nationale.

On se souvient d'avoir vu, dans *le journal de Paris*, cette question discutée à plusieurs reprises. M. Roucher, qui avait déjà prouvé qu'à la connaissance de la langue française, il joignait le talent de la faire parler en beaux vers, a voulu prouver qu'on devait l'employer pour les inscriptions des monumens publics; et un adversaire, qui n'a fait connaître que son érudition et sa politesse, a pris la défense de la langue latine. L'auteur de la brochure que nous annonçons ayant pesé les raisons des deux partis, se déclare pour M. Roucher; et les raisons qu'il oppose en sa faveur sont bien propres à fortifier

» sont faits pour la postérité, si nos langues sont chan-
» geantes, pourquoi ne pas les confier à une langue qui
» soit à l'abri de toute variation. »

L'auteur de cette brochure a défendu la langue française avec esprit et jugement; et il est difficile de le lire sans desirer qu'il ait raison. Au fond, l'orgueil national, qu'il est toujours bon d'encourager, parce qu'il est la source de bien des vertus, nous paraît un puissant motif pour employer notre langue à nos inscriptions publiques, et les inconvéniens qu'on oppose à cet avantage, ne nous paraissent pas faits pour le balancer.

Mais, comme dans toutes les discussions on va presque toujours au-delà, les partisans de la langue française ont voulu prouver qu'elle était aussi propre que la latine au style lapidaire, c'est-à-dire, qu'elle avait la même précision. C'est ce qu'on appelle *prouver trop*. Le génie, dit-on, maîtrise la langue, et l'on ne desire rien au style de nos grands écrivains. Cela peut être; mais cela fait l'éloge de nos grands écrivains, et non de la langue qu'ils ont employée; et si vous nous prouvez que le génie donne quelquefois de la précision à la langue française, nous vous prouverons que la langue latine en a toujours naturellement et sans effort. Il se peut qu'en prenant une inscription latine vous la traduisiez avec plus de laconisme encore; mais cela prouvera que vous avez mieux fait que l'auteur latin, sans prouver que votre langue soit meilleure, plus laconique que la sienne.

Il était possible de justifier les inscriptions françaises sans exagérer le mérite de notre idiôme. Les auteurs qui ont tiré le meilleur parti de notre langue ont reconnu la

supériorité de celle des Romains ; et il y a dans cet aveu plus de justice que de modestie; mais qu'on nous laisse nous flatter que la langue qui a servi d'organe à leur génie, peut prétendre à l'immortalité que les écrivains du siècle d'Auguste ont donné à la leur. Des révolutions imprévues peuvent renverser la nation qui parle français ; mais qu'on nous permette d'espérer que sa langue sera lue encore lorsqu'elle cessera d'être parlée. La supériorité d'un idiôme n'est pas la seule cause qui en prolonge et en étende l'usage chez les autres peuples ; la langue grecque est plus belle, plus riche que la langue latine, et cette dernière est pourtant bien plus répandue. Enfin, qu'on ne nous envie point cette douce persuasion, que notre langue, consacrée par tant de chef-d'œuvres, parviendra, soit comme langue vivante, soit comme langue morte, jusques dans les siècles à venir.

ÉPIGRAMME.

Las de traîner une robe au Palais,
Dans un café, sur Quesnay, la Rivière,
Graves auteurs, qu'il n'entendit jamais,
Maître Damon braille sans honoraire.
Damon ressemble à ce tonneau qui fuit,
Plus il est vide et plus il fait de bruit.

VERS

SUR L'AMOUR.

Des habitans d'Olimpe il est le plus volage;
Il est aussi le plus constant.
Timide et fier, cruel et bienfaisant,
Il élève, il abaisse, il brise son ouvrage :
Caressez-le, c'est un enfant ;
Mais c'est un Dieu quand on l'outrage.

LE NOUVEL AN,

Stances.

L'astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Le dernier an s'est écoulé;
Celui-ci passera de même,
Sans pouvoir être rappelé.

Tout finit; tout est sans remède
Aux lois du Tems assujéti :

Et par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort;
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc, en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans;
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

un assez mauvais matelas, sous lequel on avait mis en travers quelques éclats de buche, pour l'empêcher de poser sur la terre humide. Sa fille, assise au pied de son lit, n'avait pour vêtement qu'un simple corset blanc, d'une propreté éblouissante. Ses beaux cheveux noirs flottaient à grosses boucles sur ses épaules. Inquiète, et doucement penchée, elle avançait la tête pour épier et recueillir les regards languissans de son père.

Wolmar était resté quelques momens dans la chambre sans être remarqué de la jeune personne. Enfin, la servante dit de loin, à voix basse : *Mademoiselle.*

Wilhelmine, comme sans y penser, se retourne, et présente à leurs yeux étonnés un front timide et pâle, que le désordre de la douleur embellissait encore. A la vue d'un étranger, la surprise et ces égards qu'exigent les bienséances d'une éducation honnête, animèrent son teint des roses de la pudeur. Son âme aimante et sensible passa toute entière dans ses regards, et le doux son de sa voix fit une impression vive sur le cœur du philosophe.

Sans perdre un tems précieux en complimens frivoles, Wolmar leur offrit ses services avec empressement. « Monsieur est ici bien mal couché! S'il était possible de » le transporter ailleurs, dit la gouvernante? Si l'on » pouvait le transporter à la maison, reprit vivement le » philosophe? » On remerciait, on s'excusait, on refusait; mais les offres de Wolmar sont si généreuses, qu'elles font enfin évanouir toutes les craintes de l'étranger; et la modeste résistance de Wilhelmine cède à la douce persuasion que la santé de son père se rétablira

plus promptement. En effet, au bout d'une semaine, le vieillard fut en état de remercier son bienfaiteur.

Wolmar, respectant les malheurs du vieillard, n'avait osé lui demander son nom; bientôt il apprit de lui-même qu'il se nommait la Roche, et qu'il était ministre protestant Suisse. Il venait de perdre sa femme, après une maladie longue et douloureuse, pour laquelle on lui avait conseillé de la faire voyager. Fatigué d'une course aussi inutile que pénible, le vieillard s'en retournait alors dans sa patrie avec sa fille.

Le philosophe voyant que la Roche et sa fille se préparaient à rendre à Dieu des actions de grâces, sortit dans la campagne pour les laisser seuls. La gouvernante de Wolmar, en se joignant à leurs prières, leur dit en confidence : « Mon maître, hélas! il ne croit pas » qu'il existe un Dieu. Et cependant il a sauvé mon père, s'écrie Wilhelmine! je souhaiterais.... » Un long soupir trahit le vœu de son cœur. Ils furent tout-à-coup interrompus par l'arrivée du maître de la maison, qui prit avec douceur la main de Wilhelmine. La modeste Wilhelmine la retira lentement, en silence, et baissant les yeux.

« Une idée m'est venue. Savez-vous bien, lui dit le » philosophe, que, premier médecin de votre père, je » me tiens responsable de son entière guérison. Qui » prendra soin sur la route de notre convalescent? Je » ne suis jamais allé en Suisse; j'ai grande envie de vous » y accompagner. »

A ces mots, il aurait fallu voir briller les yeux de la Roche, et comme Wilhelmine, transportée de joie,

courut embrasser son père ; car ils aimaient réellement leur bienfaiteur ; leurs cœurs n'étaient pas formés pour être insensibles, et la cruelle intolérance ne les avait point endurcis.

Ils allèrent à petites journées. Wolmar, fidèle à sa promesse, appréhendait toujours qu'une trop longue marche ne fatiguât le bon vieillard. Après un voyage de trois semaines, ils arrivèrent à la demeure de la Roche.

Elle était située dans une de ces vallées, du canton de Berne, où la nature a fermé sa retraite de montagnes inaccessibles, et semble se reposer dans le calme d'un profond sommeil. Au-dessus de sa maison, on voyait, dans l'éloignement, un fleuve immense, qui, du haut des montagnes, se précipitait dans la plaine, avec cet horrible fracas qui inspire au voyageur éloigné un agréable frémissement. Toutes ces eaux arrosaient de vastes prairies; et, se réunissant à l'entrée du village, elles y formaient un superbe lac, au bout duquel on découvrait un temple.

Wolmar jouissait de la beauté majestueuse d'un tableau si ravissant; mais pour ses deux amis que ces mêmes lieux étaient tristes! comme il était désenchanté pour eux, cet auguste spectacle, qui leur rappelait une épouse chérie, une tendre mère qu'ils avaient perdue! La douleur du bon vieillard était silencieuse, Wilhelmine sanglottait toute baignée de pleurs. La Roche, ce digne époux, ce bon père, presse avec transport contre son cœur la main de Wilhelmine, la couvre de baisers, regarde le ciel en soupirant, et tout-à-coup, avec la

main de sa fille, essuyant une larme brûlante qui descend sur sa joue : « Voyez-vous, dit-il au philosophe, » les objets frappans que nous offre cette perspective ? » Et du doigt il lui montrait ceux qu'il n'avait pas remarqués.

Le cœur du philosophe était attendri de la noble simplicité du bon ministre, et de la modeste candeur de son aimable fille. Il retrouvait en eux cette franchise ingénue des premiers âges, avec la culture et la politesse des siècles les plus éclairés. Il se livrait à tous les sentimens doux et honnêtes que lui inspirait la plus belle des femmes ; il n'en était pas éperduement épris ; cependant il se sentait heureux d'aimer Wilhelmine.

Que la Roche et sa fille furent détrompés ! ils ne voyaient rien en Wolmar de cet air de suffisance que des talens supérieurs ont coutume de donner à nos prétendus sages. Comme eux, il se mêlait à tous les plaisirs d'une vie privée. Son langage était celui de tous les hommes. Si quelquefois la grandeur de son sujet l'entraînait malgré lui, toujours simple et clair, il élevait tout le monde à la hauteur de son génie.

« Entends-tu sonner huit heures, dit un soir la Roche » à sa fille ? Monsieur, c'est le signal de la prière : la » cloche nous appelle. Nous avons ici une grande salle, » où tous mes paroissiens se réunissent une fois la se- » maine pour prier en commun. Voulez-vous voir toute » la ferveur de ces bons paysans ? venez ; sinon voici » quelques livres qui pourront vous amuser. Non, ré- » pondit Wolmar, j'accompagnerai, s'il vous plaît, ma- » demoiselle au temple. C'est notre organiste, ajouta le

» bon vieillard ; allons, venez entendre ma Wilhelmine » animer l'allégresse de nos chants. Un peu d'indul- » gence, dit-il en secret à Wolmar ; elle n'a jamais eu » pour maître que feue sa pauvre mère, hélas ! » Et tous les trois ensemble, ils entrèrent dans la grande salle.

L'orgue était placé dans l'enfoncement, et caché sous de simples rideaux blancs. Wilhelmine les ouvrit ; et, sitôt qu'elle se fut assise à sa place, elle les referma sur elle, comme pour sauver à son cœur trop sensible la crainte modeste d'attirer tous les regards.

Wilhelmine, sans autre guide que son cœur, forme des sons sublimes. Wolmar n'était pas insensible aux charmes de la musique, et la beauté de ces accords le frappa d'autant plus vivement qu'il était loin de s'y attendre.

Ce prélude solennel annonçait une hymne d'amour et de reconnaissance. Tout l'auditoire chantait avec un saint enthousiasme les paroles de ce cantique, tirées, pour la plupart, de l'Ecriture. Il chantait les louanges du créateur, les soins paternels qu'il prend de l'homme vertueux. On y parlait de la mort des justes, de ceux qui s'endorment dans le sein d'un père..... Et l'orgue, touché d'une main moins sûre, faisait des pauses, tout-à-coup se taisait, et l'on entendait à sa place les soupirs et les sanglots de Wilhelmine.

Son père fait signe de cesser la psalmodie, et se lève pour prier. Tout pâle, sa voix expire sur ses lèvres ; mais déjà le feu de son zèle triomphe de sa sensibilité. Les paroissiens s'échauffent de l'ardeur du bon vieillard.

Le philosophe lui-même sentit son cœur ému ; et il oublia, pour un moment, de croire qu'il ne devait pas l'être.

La religion de la Roche était une religion de sentimens. Wolmar était l'ennemi déclaré de toutes disputes. Aussi leurs discours ne les conduisaient-ils jamais à des questions indiscrètes sur leur croyance mutuelle. Cependant le bon vieillard, comme pour soulager son cœur, aimait à l'entretenir de la sienne. « Mon ami, » dit-il un jour au philosophe, lorsque vous nous en- » tendiez, ma fille et moi, parler de ces plaisirs si purs » que nous donne la musique, vous regrettiez de ne » pouvoir sentir comme nous toute la douceur de l'har- » monie. C'est, disiez-vous, une sensation de l'âme que » la nature m'a presque refusée ; et, d'après les effets » qu'elle me paraît produire sur les autres hommes, ce » doit être une jouissance bien délicieuse ! Pourquoi ne » dirait-on pas la même chose de la religion ? Croyez- » moi, cher Wolmar, cette religion m'inspire une » énergie, un enthousiasme... que je voudrais vous faire » sentir ! Suis-je heureux ? elle ajoute encore à mon » bonheur. Quand les malheurs me frappent, et j'en ai » eu d'affreux à soutenir, n'est-ce pas elle qui verse un » baume sur mes blessures ? »

Qu'il eût été cruel au philosophe de ravir à cet honnête vieillard une idée si consolante !

Comme étranger, on lui faisait voir ce qu'il y avait de remarquable dans le canton de Berne. Pour varier ses plaisirs, que d'attentions ingénieuses à lui présenter sous différens points de vue, ces montagnes chargées de

neige dans toutes les saisons de l'année. Le philosophe faisait à la Roche mille questions sur ce qu'il savait de leur histoire naturelle. Pour la Roche, il mesurait d'un œil respectueux la hauteur effrayante de leurs sommets. Il s'étonnait de la sublimité des idées que lui inspirait le spectacle imposant de ces masses énormes. *Ah! si on les voyait de la Flandre*, dit Wilhelmine avec un soupir mystérieux. Voilà, reprit Wolmar en souriant, une remarque assez singulière. Elle rougit, et il n'osa pas en demander davantage.

Ce ne fut pas sans regret que le philosophe quitta cette société, dans laquelle il se trouvait si heureux. Comme on promit mutuellement de s'écrire, Wolmar jura que tous les ans, une fois au moins, il reviendrait embrasser ses amis.

Deux ans après, notre philosophe arrive à Genève. Cette chaîne de montagnes entassées, dont il avait tant de fois admiré la hauteur avec la Roche et son aimable fille, lui rappelle ce qu'il leur avait si solennellement promis. Ce souvenir lui fait aussi sentir la douleur d'avoir manqué à leur écrire depuis plus de six mois.

Pendant qu'il hésitait encore pour savoir s'il irait embrasser le bon la Roche, il reçut une lettre du vieillard, qui lui avait été adressée en France. Elle contenait de bien doux reproches sur ce qu'il avait manqué à sa promesse; mais on l'y assurait mille fois d'une éternelle reconnaissance pour ses bienfaits. La Roche, le regardant comme un ami sensible au bonheur de sa famille, lui annonçait les noces de sa Wilhelmine avec un

jeune officier Suisse. Attachés l'un à l'autre dès la plus tendre enfance ; ils avaient été séparés par la valeur bouillante du jeune homme, qui lui avait fait rejoindre les troupes auxiliaires du canton de Berne, alors en Flandres, et voilà ce qui explique l'exclamation que nous avons rapportée de Wilhelmine. Dans cette campagne, il ne s'était pas moins distingué par son courage que par tous les autres talens qu'il avait cultivés dans sa patrie, sous les yeux de sa maîtresse. Le terme de son service militaire était enfin arrivé, et le sensible vieillard attendait son retour dans quelques semaines pour les unir ensemble, et les voir heureux avant que de mourir.

Le philosophe sentit son cœur interressé à cet évènement ; il ne se trouvait pas aussi content d'apprendre la nouvelle du mariage de mademoiselle la Roche que son père se l'était imaginé. Dans l'idée de la voir passer dans les bras d'un autre, il éprouvait même je ne sais quel saisissement dont il ne pouvait démêler la cause. Cependant il regarde cette union comme préparée par la nécessité qui enchaîne tous les évènemens, et sur-le-champ il se dispose à partir pour être témoin du bonheur de ses respectables amis, sûr qu'il va l'augmenter encore en le partageant avec eux.

Le dernier jour de son voyage, plusieurs accidens avaient retardé son arrivée. La nuit la plus sombre le surprit avant qu'il pût se reconnaître dans les environs de la demeure de son ami. Il s'en croyait même encore très-éloigné, lorsqu'il se trouva vis-à-vis ce lac qui était dans le voisinage de la Roche. Une lumière qui semblait

sortir de sa maison, étincelait en longs sillons de feu sur cette nappe d'eau, puis s'enfonçait lentement dans le bois, suivant toujours les bords du lac. On la voyait tour-à-tour briller et disparaître, jusqu'à ce qu'enfin, sortie de la sombre épaisseur de la forêt, elle s'arrêta.

Supposant que ce pouvait être quelque réjouissance de noces, Wolmar tourna son cheval vers cette forêt. D'abord il fut saisi de voir que cette clarté venait d'une torche funèbre qu'une personne, vêtue de deuil, portait à la tête d'un nombreux convoi. Plusieurs assistans, en manteaux noirs, tenant aussi des flambeaux à la main, récitaient quelques chants lugubres; et tous, ils semblaient rendre à leur ami les tristes honneurs de la sépulture.

Qui enterrez-vous là, dit Wolmar aux fossoyeurs? L'un d'eux, avec un accent plus touchant qu'on ne doit l'attendre des personnes qui exercent cette profession, répondit en soupirant : Vous, monsieur, vous n'avez pas connu la plus aimable..... La Roche! s'écria le philosophe. Hélas! en effet, c'était elle-même.

La surprise et la douleur de Wolmar attirèrent l'attention d'un jeune ministre. Je m'aperçois, monsieur, lui dit-il en s'approchant de lui, que vous connaissiez aussi mademoiselle la Roche? — Si je la connaissais, grand Dieu!... quand?... comment?... où est-elle?... où est son père?... — « C'est la douleur qui a brisé son » cœur sensible. Un bon jeune homme, si beau, si aimable, si digne d'elle, le jour même qu'elle allait » l'épouser, a été tué en duel par un officier français,

» son intime ami, qui, dans son désespoir, s'est précipité
» sur son épée. L'on n'espère pas non plus qu'il en gué-
» risse ; sa famille est là désespérée ; il refuse tous les
» secours, les cris de sa douleur sont affreux ; le père
» et la sœur sont aussi là près de son lit ; et c'est encore
» la Roche qui les console... Et moi, pauvre orphelin,
» dont ils ont élevé l'enfance, je n'ai plus l'espoir d'être
» reconnaissant !.... moi, qu'ils ont tant aimé !.... Le
» respectable la Roche supporte la perte de sa fille avec
» une résignation qui tient de l'héroïsme. Assez calme
» pour être en ce moment dans le temple, il y va don-
» ner quelques exhortations à ses paroissiens, comme il
» est ici d'usage dans ces tristes circonstances. Suivez-
» moi, monsieur, vous allez l'entendre. » Wolmar sui-
» vit le jeune homme sans proférer une parole.

Le temple, tendu de noir, était sombrement éclairé. Les paroissiens, comme insensibles, semblaient respecter la douleur d'un père. Une lampe funèbre, placée à l'un des côtés de la chaire de ce vénérable vieillard, lançait tous les rayons de sa lumière sur sa tête, à peine couverte de quelques cheveux blancs. Il la tenait cachée dans ses mains : quelquefois, dans le silence du recueillement, il la soulevait en tournant vers le ciel ses yeux à demi-fermés. De grosses larmes, qu'il s'efforçait de retenir, roulaient dans sa paupière, et l'on distinguait sur ses joues pâles la profondeur des sillons que l'âge y avait tracés ; à chaque soupir qui lui échappait, ses paroissiens attendris lui répondaient par des sanglots et des cris étouffés. Le cœur de Wolmar était déchiré.

Le vieillard se lève : Être éternel, pardonne, par-

» donne ; j'ai peut-être un droit à ta clémence !.... Oh !
» mes amis, c'est dans ces jours de nos malheurs qu'il
» est grand d'élever son âme à Dieu.... Quelle est vaine
» et désespérante la sagesse des sages du monde ! à les
» en croire, ils veulent nous rendre heureux, et ils
» étouffent la sensibilité, source unique des vrais plai-
» sirs, des plaisirs purs... Si ma fille n'eût pas été si
» sensible (ses yeux se remplissaient de larmes)... non,
» je ne rougirai point d'avoir un cœur sensible.

» Vous voyez un vieillard qui pleure son seul enfant,
» sa seule espérance sur la terre. Et quel enfant, ô ciel !
» je sais qu'il ne convient pas à son père de parler de
» ses vertus. Cependant, puisque c'était envers moi
» qu'elles étaient exercées, ne dois-je pas les publier au
» moins par reconnaissance ? Ces derniers jours de
» fête, vous l'avez vue là, dans ce saint temple, si
» belle et si heureuse ! Vous qui êtes pères, jugez
» qu'elle était alors ma félicité !..... Jugez de ma dou-
» leur !

» Que ne puis-je vous faire sentir combien il est doux
» d'épancher son cœur quand il est rempli d'amertume,
» de verser dans le se n d'un ami son âme tout entière !
» Hélas ! nous ne sommes pas de ceux qui meurent sans
» espérance !.... Levez-vous, essuyez-vos larmes. Ne
» pleurez donc pas sur mon sort ; je n'ai point perdu mon
» enfant !..... Quelques jours encore, et nous serons
» tous réunis.... Et vous tous, n'êtes-vous pas aussi mes
» enfans ?... Voulez-vous que je cesse de verser des
» larmes si, dans ma douleur affreuse, je n'ai plus rien
» pour me consoler ? O ma fille !.... O mes enfans ! vivez

» comme elle a vécu !... Quand votre mort sera venue,
» que ce puisse être la mort du juste, et que votre heure
» dernière soit semblable à la sienne? »

L'auditoire fondait en larmes ; mais le vieillard n'avait plus de larmes à répandre, et sur son front radieux brillait la lumière de l'espérance.

Wolmar le suivit jusques dans sa maison. La Roche, attendri par sa présence imprévue, faillit succomber à sa douleur. L'enthousiasme de la chaire était passé. Comme il presse en sanglottant son ami contre son sein! ils s'embrassent ; leurs larmes se confondent.

Les yeux troublés de pleurs ils erraient en silence dans toute la maison, lorsque le hasard conduisit leurs pas dans la grande salle où l'on célébrait l'office du soir. Les rideaux de l'orgue étaient ouverts.... La Roche, effrayé, recule, se couvrant la tête d'un pan de sa robe, et s'écrie d'une voix si gémissante, si douloureuse : « Où
» es-tu, ma fille ?... ma fille ! » qu'il arracha au philosophe un cri involontaire. Wolmar revient à lui-même, fais un pas en avant, et ferme doucement les rideaux. Le vieillard essuya ses pleurs, et serrant avec transport la main tremblante de son ami : « Vous voyez ma fai-
» blesse, c'est la faiblesse de l'humanité ; mais, en me
» voyant souffrir, connaissez-vous aussi le sentiment
» qui me console ? — Je viens de vous entendre dans le
» temple. — O mon ami ! si il y a des hommes qui
» doutent de l'existence d'un Dieu consolateur, qu'ils
» pensent donc, par pitié, combien cette espérance est
» douce aux malheureux? Puisqu'ils ne peuvent nous
» rendre notre bonheur, qu'ils ne nous enlèvent pas au

» moins ce qui nous console dans nos peines. C'est ôter » l'âme à la vertu. »

Au souvenir de cette scène attendrissante, Wolmar répand toujours des larmes.

Par M. N. DE BONNEVILLE.

A M. COLLIN D'HARLEVILLE.

Sur sa comédie de l'Optimiste.

Vive du bon Pangloss le système joyeux!
Chez nous ses partisans étaient déjà nombreux,
Mais ton charmant ouvrage en augmente la liste;
Qui le voit devient *optimiste*,
Car il y trouve tout au mieux.

Par M. D*** T***.

LE PARTI PRUDENT.

Choisissez de Chloé, d'Orphise, ou d'Isabelle....
Dieu m'en garde, sandis, je les prend toutes trois;
Au berger Phrygien, hélas! je me rappelle
Tout ce qu'il en coûta pour avoir fait un choix.

REMARQUES

SUR

CONSTANT ET FIDÈLE.

On est *constant*, lorsqu'on persévère dans son amour. On est *fidèle*, tant qu'on ne cherche à plaire qu'à une seule personne.

Ainsi la *constance* est dans le sentiment ; et la *fidélité* dans les actions.

De deux femmes, dont l'amour n'est pas également moral, l'une attache le plus grand prix à la *constance* de son amant ; l'autre veut surtout que le sien lui soit *fidèle*.

L'amant qui cesse d'aimer est *inconstant* ; celui qui fait sa cour ailleurs est *infidèle*. Ainsi un trait d'*inconstance* peut avoir lieu entre deux personnes ; mais une *infidélité* en suppose trois.

N'attendez plus d'amour d'un *inconstant* ; mais vous pouvez espérer de ramener un *infidèle*.

C'est toujours par une disposition du cœur que l'on est *constant* ; mais on peut n'être *fidèle* que par principe et par devoir. On dit des amans qu'ils sont *constans*, et des époux, qu'ils sont *fidèles*.

Les preuves de *constance* satisfont plus l'amour, parce qu'elles ont plus de rapports avec lui ; mais les preuves de *fidélité* flattent plus la vanité, parce qu'elles se font plus remarquer. Il est plus d'un mari dont le bonheur

est d'être persuadé de la *fidélité* de la femme qu'il a épousée, et de la *constance* de celle dont il est amoureux.

Presque toujours l'*infidélité* d'une femme la conduit à l'*inconstance;* mais il n'est pas rare de voir des hommes *infidèles* sans conséquence et sans se détacher de l'objet de leur amour. Chez les hommes, la pudeur a moins de tenue que le sentiment ; chez les femmes, elle en a davantage. Aussi je crois que les femmes manquent plus souvent de *constance*, et les hommes plus souvent de *fidélité*.

En amour, n'est pas *constant* qui veut; c'est un sentiment dont la naissance et la durée ne dépendent point de nous; mais on est toujours le maître d'être *fidèle*, parce que l'on est toujours le maître de ses actions. Ainsi, on a le droit de se plaindre des *infidélités* de la personne qu'on aime, et l'on n'a que le droit de s'affliger de son *inconstance*.

On peut dire que celui qui jure d'être *constant*, promet toujours plus qu'il ne peut tenir; et que celui qui jure d'être *fidèle*, promet souvent plus qu'il ne veut tenir.

Il me paraît que *constant* peut se rapporter à un sentiment qui n'est ni partagé ni même connu de la personne qui l'inspire; au lieu que *fidèle* suppose une *foi* reçue, un sentiment partagé, ou du moins approuvé.

L'amour *constant* qu'on a eu pour une femme, malgré ses rigueurs, n'est pas une preuve qu'on lui aurait été *fidèle* si l'on eût obtenu du retour.

Fidèle diffère encore de *constant*, en ce que le sens qu'il présente amène davantage l'idée de l'objet aimé. On dirait : Damon, qui peut douter de votre *constance*, lorsque depuis si long-tems on vous voit *fidèle* à Céphise? On dit : Il est *constant* dans son amour; il est *fidèle* à sa maîtresse.

Enfin, le mot *constant* annonce un laps de tems qui n'a pu détruire l'amour, et celui de *fidèle* suppose l'occasion d'être *infidèle*, à laquelle on n'a pas succombé. Ainsi, c'est le tems qui éprouve *la constance;* et les occasions sont l'épreuve de la *fidélité*. On dit : Une *constance* inaltérable, une *fidélité* à toute épreuve.

Une femme qui veut être aimée *constamment*, ne doit employer pour plaire que des moyens qui puissent être toujours en son pouvoir; et celles qui veut que son amant lui soit *fidèle*, doit mettre tout l'art possible à ne lui laisser former que des desirs qu'elle seule puisse remplir.

EPITAPHE D'UN APICIUS MODERNE.

Ci-gît Paul-le-Gloutoн, grand ennemi des livres,
Il vécut soixante ans, et pesa deux cents livres.

Par M. GRIGNON D'AUZONET.

LE LIEUTENANT GASCON.

Conte.

Figeac, savez-vous la nouvelle?...
Non, mon général; quelle est-elle?...
Une étoile que l'on mettra
Sur l'habit du preux le plus digne,
Dorénavant annoncera
Chaque trait de valeur insigne....
Sandis, pour cet arrangement
Combien je dois au ministère!
Avant qu'il soit un an dé guerre,
Jé semblérai lé firmament.

Par M. LE MARQUIS DE FULVY.

EPIGRAMME.

Dans son idée il s'embarrasse,
Cherche les mots, puis mal les place;
A chaque pas est arrêté;
L'écouter est un vrai martyre :
Vous, son voisin, par charité,
Dites-lui donc ce qu'il veut dire.

Par M. PIDOU.

LE DÉPOSITAIRE GASCON,

Conte.

Un Gascon reçut de l'argent
En dépôt : jusqu'ici, lecteur, rien d'étonnant,
Car recevoir ou prendre
C'est assez le fait d'un Gascon;
Mais il s'agissait de le rendre.
Rendre, vit-on jamais un Gascon rendre ?... Non.

Mais cependant il fallait satisfaire
L'homme aux écus, bas-Normand, ce dit-on,
Qui, sur ce point, n'entendait pas raison.
Que faire ? un autre aurait perdu courage.
Lui, de chercher. Il court, se met en nage;
Dans sa maison il n'est pas de recoin
Qu'il ne visite avec le plus grand soin
Sans rien trouver. L'homme aux écus commence
A soupçonner la vertu du Gascon.
Il se lasse d'attendre, et perdant patience,
Le traite d'insigne fripon,
Et le menace du bâton.

Dé la douceur, lui dit notre dépositaire;
Jé pourrais mé fâcher; je suis vif, et, sandis,
Çá déviendrait uné vilaine affaire :
Mais contré moi d'où vient tant dé colère ?
Vous, lé plus cher de mes amis ..
Est-cé pour cé dépôt qué jé né puis vous rendre ?
Eh ! jé né vois rien là qui doivé vous surprendre :
Vous n'avez, j'en suis sûr, aucun soupçon sur moi;

Vous connaissez trop bien ma bonne foi.
Voici le fait. Craignant qué quelqué main friponne
Né vienne un jour mé l'enléver,
Jé l'ai caché, sandis, mais si bien qué personne
Né puissé jamais lé trouver.

Par M. D***, *av. en parl.*

ENIGME (1).

A la ville, ainsi qu'en province,
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince;
Robuste cependant, et même faite au tour,
Mobile sans changer de place;
Je sers, en faisant volte-face,
Et la robe et l'épée, et la ville et la cour.
Mon nom devient plus commun chaque jour;
Chaque jour il se multiplie;
En Sorbonne, à l'Académie,
Dans le conseil des rois et dans le parlement,
Par tout ce qui s'y fait on le voit clairement.
Embarrassé de tant de rôles.
Ami lecteur, tu me cherches bien loin,
Quand tu pourrais, peut-être avec un peu de soin,
Me rencontrer sur tes épaules.

(1) Le mot de cette énigme se trouve à la fin du volume.

HISTOIRE

DU PÈRE NICOLAS,

Imitée de l'anglais (1).

Des circonstances particulières m'avaient appelé pour quelques mois dans une petite ville de Bretagne, qui renferme un couvent de Bénédictins. Divers tableaux de ce monastère attirant la curiosité des étrangers, je suivis une société qui allait les visiter. Mon dessein cependant était plutôt d'observer les religieux même : dans ces communautés, séparées du reste des hommes, on retrouve quelquefois ce caractère de vie calme, qui nourrit la pensée en l'invitant à la réflexion.

La plupart des figures que je vis ici sous le capuchon arrêtaient à peine l'œil de l'observateur ; on n'en distinguait qu'une seule : c'était un moine, prosterné à quelque distance de l'autel, près d'une fenêtre gothique, dont les vitraux peints réfléchissaient une lumière éclatante sur le front du religieux, en couvrant d'une de ces ombres fortes, qu'on admire dans Rembrand, de grands yeux noirs que la mélancolie marquait de son empreinte. Il était impossible de ne pas s'arrêter à ce tableau vivant. Involontairement, je crois, les regards du moine se

(1) Ce morceau est tiré du *Lounger* (*le Baguenaudier*). Recueil dans le genre du *Spectateur*, et que publie, à Édimbourg, une société de gens de lettres.

fixaient sur un Christ portant sa croix. La conformité des attitudes, l'égale résignation du sauveur du monde et de son adorateur, formaient entr'eux une ressemblance qui frappa chaque spectateur. « C'est le père » Nicolas, nous dit à l'oreille notre guide; de toute la » communauté le plus sévère à lui-même, le plus indul- » gent pour les autres. Malheureux, malades, mourans, » chacun trouve en lui secours et consolations. Jamais » il n'entendit sans intérêt le récit d'une infortune; ja- » mais on ne recourut à ses bons offices sans les avoir » reçus. Cependant les austérités de sa vie et ses morti- » fications surpassent les règles de son ordre, et son hu- » manité seule prouve combien il est sensible. » Le sujet rendait éloquent notre conducteur. J'étais jeune, curieux, enthousiaste : ce récit avait affecté mon âme, et je sentais le besoin de lier connaissance avec le père Nicolas.

Engagé par mes prévenances manifestes, ou par mon extérieur, peut-être aussi de son propre mouvement, ce digne homme me regarda avec une bonté paternelle.

« Mon fils, me dit-il, il est rare à votre âge de re- » chercher une liaison comme la mienne. Le monde est » pour vous dans son printems; pourquoi prévenir son » automne? Les plaisirs et la gaieté vous entourent; » chercheriez vous le séjour de la tristesse et du malheur? » Quoique mort à toutes les jouissances, je ne suis pas » néanmoins insensible aux douceurs de la vie. Votre » accueil me touche, et je desire le payer de retour. » Ayant aperçu mon goût pour les lettres, il me montra quelques manuscrits et quelques livres rares appartenans

au monastère : ce n'était pas là ce que je cherchais ; mais le hasard servit mieux mon desir de connaître le père Nicolas, l'histoire de ses infortunes, et la cause de ses austérités.

Un matin, après avoir inutilement frappé à la porte de sa cellule, j'entrai, et je l'apercus prosterné devant un crucifix, auquel était suspendu un petit portrait que je pris pour celui de la Sainte Vierge. Incertain si j'attendrais la fin de ce pieux exercice, ou si je me retirerais, je me plaçai derrière le religieux. Il couvrait son visage de sa main, et j'entendis ses soupirs étouffés : un sentiment de compassion mêlé de curiosité m'arrêta. Il retira ses mains de dessus ses yeux avec un mouvement précipité, comme si la douleur les en avait écartées. Il prit le portrait, le baisa deux fois, le pressa contre son sein, et fondit en larmes. Bientôt après, il rejoignit les mains, regarda le ciel, prononça quelques mots, et poussa un long gémissement, qui, pour l'instant, semblait terminer ses douleurs. En se relevant, il m'aperçut. J'étais honteux ; je bégayai quelqu'excuse de l'avoir involontairement distrait de sa dévotion.... « Hélas ! me dit-il, » ne vous y trompez pas ; ce n'est pas l'attendrissement » de la piété, mais la violence des remords. Jeune » homme, le récit de mes souffrances et de mes erreurs » pourra t'instruire. Ingénu comme tu le parais, tu seras » en butte à des tentations semblables aux miennes ; » tu peux être victime de sentimens honnêtes per- » vertis, d'une vertu trompée, et d'un faux hon- » neur. »

« Mon nom est Saint-Hubert. Je pâquis d'une famille

ancienne et respectable, dont des évènemens fâcheux avaient beaucoup réduit la première opulence. Mon père mourut avant que je fusse en âge de sentir sa perte, et l'indulgence d'une mère tendre remplaça l'attentive vigilance des soins paternels, sans y suppléer. Lorsque j'eus achevé le cours ordinaire des études dans la capitale de notre province, ma mère m'envoya à Paris avec un jeune homme d'une maison voisine, moins ancienne, à la vérité, mais plus riche que la nôtre. On destinait à la profession des armes mon camarade, qui se nommait de la Serre; moi, je devais entrer dans la robe : c'était le vœu de ma mère et de ses amis; plusieurs circonstances me promettaient des succès; et l'on était convenu de m'acheter une charge dès que je serais propre à la remplir.

« De la Serre avait un souverain mépris pour tous les états, et n'estimait que sa profession. Il tâcha de m'inspirer les mêmes sentimens. Dans la capitale, ce préjugé se fortifia chez moi de plus en plus. La fierté des jeunes militaires, la supériorité hautaine qu'ils affectaient sur leurs concitoyens, éblouirent mon émulation et dissipèrent ma timidité. La nature m'avait donné une extrême sensibilité sur le point d'honneur; je ne résistais pas au ridicule, même de la part de mes inférieurs. L'effronterie de l'ignorance m'en imposait dans les choses dont j'étais le mieux instruit, et mes principes les plus fermes cédaient quelquefois à d'arrogans sophismes ou à des vices impudens.

» L'état qui m'était destiné exigeait cependant de la réserve, de l'exactitude, de la décence; mais les vertus

d'une profession, que je jugeais humiliante, me parurent fort peu recommandables. Honteux des qualités que la nature m'avait données, je cherchais des travers que je méprisais au fond de l'âme. De la Serre, victorieux, jouissait de mon apostasie. Au collége, j'avais remporté toutes les marques de distinction auxquelles il aspirait en vain : à Paris, il triompha à son tour. Sa fortune lui permettait un plus grand éclat ; sa cocarde lui dictait une confiance à laquelle je ne pouvais prétendre. Enhardi à la dissipation et à la débauche, il me traînait à sa suite comme un élève qu'il formait à l'art de vivre et à une noble indépendance.

» L'aveugle complaisance de ma mère me fournissait les moyens de partager les plaisirs de mes amis ; plaisirs toujours empoisonnés par mes inquiétudes, toujours suivis des reproches intérieurs de ma conscience. Son empire néanmoins n'était pas détruit ; désintéressé, bienfaisant, vertueux à la dérobée, je faisais souvent un usage louable de mon tems et de mon argent, en me vantant après, à ma dangereuse société, de les avoir employés en scènes de folie.

» Cependant les habitudes auxquelles on m'entraînait commençaient, par degrés, à émousser ma droiture naturelle, et à me rassurer sur mes excès ; mais le départ de la Serre, qui reçut ordre de rejoindre son régiment à Dunkerque, vint dissoudre mes liaisons. Selon ses desirs, je l'accompagnai jusqu'à la demeure d'un de ses parens, en Picardie, chez lequel il devait passer un ou deux jours. « Je vous présenterai, dit-il en plaisantant, » et vous serez le favori de la maison. Saintonges, mon

» cousin, est aussi retenu, aussi pédant que vous » l'étiez quand je vous vis pour la première fois. » En effet, le digne mortel qu'il me dépeignait ainsi, possédait toutes les vertus dont de la Serre m'avait fait rougir.

» Je regagnai bientôt dans cette famille le caractère que la mauvaise compagnie m'avait fait perdre à Paris. Son exemple réveillait, et ses principes fortifiaient mes premières inclinations morales. La belle Emilie, fille de Saintonges, m'attirait surtout à la vertu par un charme intéressant. Ses attraits et sa naïveté lui assurèrent bientôt dans mon cœur la supériorité sur les autres personnes de son sexe que nous fréquentions dans cette ville. De la Serre, au contraire, fatigué des insipides qualités de sa parente, prit congé au bout de trois jours, et se promit de me rejoindre à Paris, aussitôt après la revue de son régiment. « Ici, me dit-il en m'embrassant, » nous ne vivons pas, et l'on n'existe qu'à Paris. » Que je pensais différemment! La présence d'Emilie de Saintonges était mon premier besoin : mais pourquoi rappeler ces jours d'une si pure félicité?

» Apprenez que bientôt Emilie devint mon épouse. La santé de son père, qui s'affaiblissait, nous fit passer l'hiver à Paris : pénétré des bontés du malade, j'étais assidu auprès de lui, et la société d'Emilie me rendait ce devoir bien doux. Nos soins, l'art des médecins, tout fut inutile. Saintonges mourut dans nos bras, et confia sa fille à mon amitié. Ce fut alors que, pour la première fois, j'osai espérer d'en être aimé. Je mêlai mes pleurs à celles que versait Emilie sur la tombe de son père. Je

lui demandai en tremblant si elle me trouvait digne de la consoler dans ses douleurs. Emilie avait trop de candeur pour dissimuler, trop de sincérité pour montrer de l'affectation. Ella m'accorda sa main ; elle voulut à-la-fois récompenser et affermir mes vertus ; j'en avais alors ! Nous nous retirâmes à Saintonges ; le mérite de mon Emilie était égal à son bonheur ; et, j'ose le dire, puisque ce souvenir fait aujord'hui ma honte, Saint-Hubert, depuis criminel, était digne alors de son bonheur.

» Plus d'un an s'était écoulé dans cette situation fortunée, lorsqu'Emilie devint enceinte. Mes inquiétudes furent celles d'un époux éperdu. Je proposai à ma femme de retourner pour quelques semaines à Paris, où elle trouverait, dans son état, plus de secours que n'en offrait notre province : elle m'opposa différentes raisons ; mais la plupart de mes voisins approuvèrent ma résolution. L'un d'eux, neveu d'un fermier-général, m'exagéra l'impéritie des accoucheurs de province ; ils n'étaient employés, selon lui, que par les personnes à qui la modicité de leur fortune ne permettait pas le voyage de Paris. J'etais faible sur le reproche de pauvreté ; ce mot seul me décida. Il est vrai qu'un autre prétexte combattait encore la répugnance de ma femme ! un ami, mort à Paris, m'avait nommé son légataire ; enfin, Emilie se rendit, et nous revînmes dans la capitale.

» Pendant les premières semaines, je sortis peu de notre hôtel. C'était le même où le père d'Emilie, en expirant, l'avait laissée à mon amour. Le tendre souvenir

de ces scènes passées répandait une douceur mélancolique sur notre société mutuelle; nous y admettions rarement un tiers. Souvent mon épouse se sentait atteinte de ces tristes pressentimens ordinaires aux femmes dans sa situation. Toute mon attention, toute ma tendresse s'étudiaient à combattre ses terreurs. « Je ne verrai plus » Saintonges, disait-elle; mais mon bon Henri s'occu- » pera de moi dans ces bois où nous nous sommes tant » promenés, près de ce ruisseau dont les bords nous » servirent souvent d'asile, où nous sentions dans le si- » lence ce qu'aucun langage, le mien du moins, ne » saurait exprimer. »

Ici le pauvre religieux ne put résister aux images qui se retraçaient à son esprit; ses larmes l'interrompirent; ensuite il continua d'une voix faible et entrecoupée :

« Pardonnez ces pleurs.... Vous avez pitié de moi.... Mais ces larmes ne sont pas toujours si douces; les souvenirs que je viens de rappeler suspendent mes chagrins. Je n'ai pas mérité cette consolation; écoutez l'aveu de mes remords.

» L'heureuse délivrance d'Emilie dissipa ses inquiétudes; elle me donna un fils : Emilie le nourrit elle-même; heureuse de remplir un devoir si doux, et de suppléer par son exercice à la difficulté de trouver une bonne nourrice à Paris. Nous nous proposâmes de retourner à la campagne sitôt que sa santé le permettrait. Dans ses heures de repos, je travaillais à terminer les affaires que m'avait laissées la confiance de mon ami.

» Un jour, en traversant les Tuileries, je rencontrai de la Serre, mon ancien camarade; il m'embrassa avec une affection qui me surprit, toute correspondance entre nous ayant été depuis long-tems interrompue. Le hasard lui avait appris mon séjour à Paris : plusieurs jours il m'avait inutilement cherché. Nulle rencontre ne pouvait m'être plus redoutable. A la campagne, j'avais ouï parler des extravagances de la Serre; on racontait de lui des aventures qui ne paraissaient douteuses qu'aux personnes dont l'innocence n'était pas familiarisée avec les excès des grandes villes. Cependant je sentais au fond de moi l'empire de son ancienne supériorité; je penchais à l'excuser, à croire à l'exagération de ses désordres.

» Après différentes questions et des complimens de sa part sur mon bonheur, dont il riait en secret, il me pressa si fortement de lui donner la soirée, que, malgré la loi que je m'étais faite de rentrer chez moi, j'eus honte de lui apporter un prétexte, et j'acceptai le rendez-vous.

» J'y trouvai de la Serre et deux officiers, dont l'un, beaucoup plus âgé qu'aucun de nous, avait la croix de saint Louis et le grade de colonel; j'ai peu vu d'homme aussi aimable. Ma première répugnance à abandonner mon hôtel, et l'attente d'une société toute différente, me rendirent la nôtre une fois plus agréable. Mon âme, d'abord resserrée par la contrainte à laquelle je m'attendais, s'éleva et s'épanouit, dilatée par la gaieté de la compagnie. J'étais pleinement à mon aise avec le vieil officier, à-la-fois instruit, spirituel, et sensible; qualités que je n'espérais guère dans une société choisie par

de la Serre. Nous nous séparâmes fort tard, et, en nous quittant, je reçus, non sans plaisir, l'invitation du colonel à souper avec lui le lendemain.

» Le cercle fut animé par la sœur de cet officier, et par une de ses amies, jeune veuve, qui, sans être une beauté parfaite, possédait ce charme plus séduisant que la beauté même. Gardait-elle le silence? on aimait en elle un doux abandon plein de grâces; elle ne s'embellissait pas moins par l'expression que le discours donnait à sa physionomie. Le hasard me plaça près d'elle. Peu habitué aux petites galanteries reçues chez les gens du grand monde, je desirais plutôt que je n'espérais de lui paraître aimable : elle semblait cependant s'intéresser à mon entretien. On nous fit jouer, contre notre gré, et je ne la quittai pas sans un certain regret. Si j'eusse été aussi riche que de la Serre, je me serais opposé à la force des enjeux; mais mon associée et moi paraissions seuls de l'assemblée incommodés de notre gain. Madame de Trenville (c'était le nom de cette veuve) engagea en riant le colonel à prendre sa revanche chez elle, et ajouta avec un air de franchise modeste que, comme j'avais partagé ses succès, elle comptait sur moi pour partager aussi la mauvaise fortune.

» D'abord mon épouse avait paru satisfaite de la distraction que me procurait cette société; mais, lorsque mes absences devinrent plus fréquentes, et que mes assiduités chez madame de Trenville emportèrent des journées entières, sans qu'il lui échappât une plainte, elle laissa percer son mécontentement secret. Je devinai ses reproches, et les reçus avec tendresse. Je refusai même

une invitation pour le lendemain ; mais la compagnie de ma femme perdait insensiblement l'attrait qui m'avait dominé : nous étions rêveurs sans nous communiquer nos pensées ; le chagrin d'Emilie éclatait dans ses regards, et le mien se déguisait mal sous les dehors d'une gaieté feinte.

» Un des jours suivans, de la Serre vit Emilie pour la première fois depuis son retour à Paris. Il me railla sur mon infidélité à mon dernier engagement, et m'en proposa un nouveau, que ma femme me pressa d'accepter. Son cousin applaudit à son indulgence en la badinant. Avant de sortir, j'embrassai Emilie en lui souhaitant une bonne nuit. Je crus sentir une larme sur sa joue. Je serais resté ; un mouvement de fausse honte me fit partir. L'assemblée aperçut ma tristesse : de la Serre s'égaya à mes dépens, même mon ami le colonel fit des plaisanteries sur l'hymen ; pour la première fois, je rougis d'être le seul homme marié de la compagnie.

» Nous jouâmes plus gros jeu et plus long-tems qu'auparavant ; mais, attentif à dissiper tout soupçon sur la crainte que m'inspirait ma femme, je laissai pousser les enjeux. Je perdis une somme considérable, et je retournai chez moi le cœur rongé. Emilie ne parut que le matin ; elle était affectée, et ses yeux me reprochaient ma conduite. J'eus l'injustice d'en ressentir un dépit secret. De la Serre étant venu m'emmener dîner chez lui, remarqua le mal-aise d'Emilie. La campagne la rétablira, lui répondis-je. — Eh quoi ! vous quittez Paris, reprit-il ? — Même dans peu de jours. — Comment, avec tant de raison de rester ! — Et quelles sont ces raisons ? —

L'attachement de vos amis ; mais si l'amitié est un me bien froid, la tendresse d'une femme telle que madame de Trenville... Je ne sais comment je le regardai, mai il brisa sur-le-champ ; peut-être étais-je moins offensé que je n'aurais dû l'être.

» Après le dîner, nous nous rendîmes chez cette dame. Vêtue avec une élégance recherchée, elle ne m'avait jamais paru si belle. La société était plus nombreuse et plus vive que de coutume. La conversation roula sur mon projet de départ. Le ridicule des opinions provinciales, des manières provinciales, des jouissances provinciales, fut manié avec esprit par de la Serre et par les jeunes gens. Madame de Trenville ne prenait aucune part à ces plaisanteries ; quelquefois ses yeux semblaient me dire que le sujet était trop sérieux pour qu'elle s'en amusât. Honteux et fâché de mon départ, je jouissais de la préférence dont je me voyais l'objet.

» Aussi lâche dans le vice que dans la vertu, j'imaginai de couvrir ma conduite par la dissimulation, je projetai de tromper ma femme, et de lui cacher les visites que je rendais à madame de Trenville, sous prétexte de quelques embarras survenus dans les affaires dont j'étais chargé. L'âme d'Emilie, trop belle pour se livrer au soupçon ou à la jalousie, pouvait être aisément surprise, même par un novice dans l'art de tromper, tel que moi. De la Serre d'ailleurs me servait de puissant auxiliaire ; il avait repris et fortifié son ancien ascendant sur ma faiblesse et sur mon amour-propre. Enfin, la beauté et l'esprit de madame de Trenville achevaient mon aveuglement.

» Dans ces circonstances, arriva de notre province un jeune homme, chargé de lettres pour Emilie de la part d'une de ses amies. Ce jeune homme, peintre en miniature, venait se perfectionner à Paris. Emilie, qui adorait son enfant, lui proposa de le peindre dormant. L'artiste applaudit à cette idée, pourvu que ma femme lui permit de peindre son fils dans ses bras. On me cacha ce projet pour m'assurer le plaisir de la surprise lorsque le portrait serait fini; et, afin de se ménager plus de tems, Emilie se prêtait à mes absences, et m'excitait à tenir mes engagemens en ville.

Quelle était loin de soupçonner les vrais motifs de mon éloignement! Esclave du vice et d'une désastreuse prodigalité, je lui manquais de foi dans les bras de la plus artificieuse et de la plus indigne des femmes. Je dissipais la fortune qui devait soutenir nos enfans avec des fripons et des gens déshonorés. De la Serre et ses associés couvraient des apparences de l'amour et de la générosité les embûches où ils me précipitaient. Madame de Trenville avait réussi à me persuader qu'elle était victime de son attachement pour moi; elle prétendit d'abord me rembourser mes premières pertes au jeu; ensuite elle intéressa mon honneur à la retirer des disgrâces où je l'avais plongée.

» Ayant épuisé mon argent, mon crédit, j'aurais dû suspendre de consommer ma ruine; mais à l'idée de retourner pauvre et malheureux dans une maison où j'avais laissé l'aisance et le bonheur, mon courage m'abandonnait. Je ne consultai plus que le désespoir. J'engageai les derniers débris de ma fortune; dans l'illusion de re-

couvrer mes pertes, j'en comblai la mesure, et le bandeau se déchira.

» Lorsque l'horreur de ma situation m'eut ramené à moi-même, j'adressai mes gémissemens à madame de Trenville; mais elle n'avait plus d'intérêt à me tromper. Dans l'instant elle me dévoila sa fausseté et l'auteur de ma ruine. Je l'accablai d'horreurs; elle les écouta avec le sang-froid de l'impudence hardie et d'une scélératesse raffinée. Sorti de chez elle, égaré, errant, sans savoir où je portais mes pas, ils me conduisirent involontairement à ma demeure. Je m'arrêtai à la porte; la mort semblait m'attendre à l'entrée. Je rebrousse en arrière; je reviens; deux fois j'essaie de frapper, et toujours vainement: mon cœur était glacé d'horreur; la nuit sombre, une morne tranquillité régnaient autour de moi. Je tombai devant ma porte, en desirant qu'un assassin vint m'arracher la pensée avec la vie.

» Enfin, le souvenir d'Emilie et de mon fils se retraça à mon esprit aliéné; une larme de tendresse s'échappa de mes yeux brûlans. Je me levai; je frappai. Lorsque je fus entré, j'ouvris doucement la chambre de mon épouse; je la vis endormie, une lampe allumée auprès d'elle, son enfant couché sur son sein, et pressant son cou de ses petites mains: elle souriait dans son sommeil; un songe flatteur semblait l'occuper. A cet aspect, de nouveau ma tête se troubla: à l'idée de la misère qui attendait cette infortunée à son réveil, je sentis s'élever en moi un mouvement affreux. Oserai-je le dire!..... J'allais percer ma famille et périr après elle: mon bras désespéré se tournait contre le sein de mon épouse, lorsque l'enfant dé-

barrassa ses petits doigts et saisit l'un des miens. Cette douce pression pénétra le fond de mon cœur; je me sentis amollir. Inondé de mes larmes, mais sans force pour avouer mon infortune, je sortis de l'appartement, et gagnant un hôtel isolé, dans un autre quartier, j'ecrivis à ma femme, d'une main défaillante, quelques lignes qui l'instruisaient de mes malheurs et de mon égarement. Je lui apprenais ma résolution de quitter sur-le-champ la France, et de n'y rentrer qu'au tems où mon repentir aurait expié mes erreurs, et mon industrie réparé la ruine où je l'avais enveloppée. Je finis par la recommander, elle et son fils, aux bontés de ma mère, et à la protection du Ciel, qu'elle n'avait jamais offensé.

» Ma lettre expédiée, je sortis de Paris, et je fis plusieurs lieues avant le jour. Au lever du soleil, une voiture m'atteignit sur la route de Brest; je m'y plaçai sans arrêter de projet; gardant un morne silence, je m'assis au fond du carrosse. Ce jour-là et le jour suivant, je fis route machinalement avec les autres voyageurs, hors d'état de prendre ni repos ni nourriture; mais dans la soirée de la seconde journée, je sentis mes forces s'affaiblir. Arrivé à l'auberge, je tombai en défaillance; on me porta sur un lit, à ce que je crois, et j'y restai plus d'une semaine, plongé dans l'assoupissement d'une fièvre léthargique.

» Un charitable religieux de l'ordre auquel vous me voyez attaché, se trouvait dans l'hôtellerie; il me prodigua ses soins et ses secours, et losque j'entrai en convalescence, ce bon vieillard travailla à verser dans mon âme les consolations de la piété. Son attentive humanité

m'avait mis en état de respirer l'air à la fenêtre. Un matin, la même voiture publique dans laquelle j'étais arrivé, s'arrête devant l'auberge. J'en vois descendre ce jeune peintre qui nous fut recommandé à Paris. Trop faible encore pour soutenir cette vue, je reste sans connaissance. Cet accident attire dans la chambre une foule de curieux, et entr'autres le jeune voyageur. Revenu à moi, j'eus la présence d'esprit de le retenir seul : il fut quelque tems à me remettre. Je voyais l'effroi sur son visage; il hésita long-tems à me répondre. Vaincu enfin par la vivacité de mes instances, il m'informa du déplorable enchaînement de mes malheurs.

» Ma lettre avait porté à Emilie le coup mortel. Trop affaiblie pour supporter l'horreur de sa situation, elle fut saisie d'une fièvre ardente; le délire survint, elle expira. Son infortuné nourisson, abreuvé d'un lait déjà empoisonné des semences de la mort, ne survécut à sa mère que peu de jours. Dans l'intervalle de raison qui précéda son dernier instant, Emilie fit approcher de son lit le jeune peintre; elle lui remit le portrait qu'il avait tracé, et, en expirant, elle le chargea de me suivre, de me chercher, de me remettre ce dépôt, ainsi que mon pardon.

J'ignore comment je survécus à ce récit, à la vue de ce portrait que je couvris de larmes amères et pénibles. Sans doute je dus la vie à l'état de dépérissement auquel ma maladie m'avait réduit. Mon âme abattue n'était plus capable de désespoir; un long accablement la rendait insensible au dernier excès de l'infortune. Le saint homme qui m'avait arraché des bras de la mort, me

conduisit dans le couvent. Je n'en suis sorti que pour aller pleurer une fois sur la tombe d'Emilie et de mon enfant.

» Ici, mon histoire est ignorée, et l'on s'étonne de l'austérité de ma vie; mais elle ne suffit pas à expier mes offenses. Ce n'est point par le seul repentir qu'on peut désarmer le Ciel; des œuvres de charités et de bienfaisance m'obtiendront grâces devant lui. Dieu soit béni! j'ai la consolation que j'implorais de sa bonté; un rayon de miséricorde a répandu sa céleste lumière sur mes jours déclinans. Je m'endors sur cette couche dure, où le sommeil m'envoie encore de consolantes illusions. La nuit dernière, mon Emilie me parlait en souriant; son petit chérubin était dans ses bras et me tendait les siens! »

Ici, le bon religieux cessa de parler; alternativement il regardait le Ciel et le portrait; ses joues pâles s'enflammèrent. Je restais frappé d'attendrissement et de terreur.....

La cloche des vêpres se fit entendre; le religieux me prit la main. Je baisai la sienne et la couvris de pleurs.

« Mon fils, s'écria-t-il, mes malheurs ont imprimé » dans votre âme un souvenir profond..... Si le monde » vous séduit, si le vice vous enchaîne par ses at- » traits, s'il vous abat par l'arme du ridicule, pen- » sez au père Nicolas..... Aimez la vertu, soyez » heureux. »

VERS

Sur les Grelots que portent les chevaux de cabriolets.

On maudissait ces chars légers
Qu'un seul coursier guide et promène
Entre le meurtre et les dangers,
Courant Paris comme un arène.
Quelque bon Suisse eût bêtement
Dit à part soi : « J'allais trop vite ;
» Eh bien ! allons plus doucement. »
Mais le Français, toujours charmant,
A toujours l'air et le mérite
De se corriger galamment.
Désormais son heureux génie,
De grelots bien retentissans,
Orne ces chars, dont l'harmonie
Avertit de loin les passans.
Heureux Français, dont l'industrie
Sait embellir même un défaut !
Pour devenir sage, il te faut
L'emblême encor de la folie.

ÉPITAPHE D'UN CHASSEUR.

Ci-gît le chasseur Cyprien,
Qui de tuer fit son bonheur suprême ;
Qui, faute de gibier, tua souvent son chien,
Et qui finit enfin par se tuer lui-même,

PENSÉES DIVERSES.

L'esprit consiste à distinguer en quoi les objets, qui diffèrent, se ressemblent; et le jugement, en quoi les objets, qui se ressemblent, diffèrent.

Le bon sens est une faible lumière, qui éclaire un horizon borné, et qui suffit pour conduire sûrement celui qui n'étend pas plus loin sa vue.

Il est des jours heureux; il n'est point de vie heureuse; ce serait un songe enchanteur sans réveil.

La manière de sentir constitue le bonheur bien plus que les avantages qu'on possède.

On dit toujours des femmes plus de mal qu'il n'y en a, et il y en a toujours plus qu'on en sait.

L'ennui ne laisse plus de desirs après lui; la douleur a toujours près d'elle l'espérance.

Le vrai moyen de desirer toujours davantage c'est de beaucoup acquérir.

Le malheur du bonheur, c'est la satiété; et le bonheur du malheur, c'est l'espérance.

Dans la jeunesse, le repentir n'est souvent que le dégoût; et, le plus souvent encore, dans la vieillesse, le repentir n'est que l'impuissance.

LE BON MENAGE,

Conte.

LE MARI.

Pourquoi toujours à la maison
Est-tu triste, ma chère amie?
Ailleurs tu prends un autre ton,
Et tu parais plus réjouie.

LA FEMME.

La femme et le mari ne font qu'un, nous dit-on;
Quand je suis seule je m'ennuie.

IMPROMPTU

ADRESSÉ A MONSIEUR ***,

Le jour qu'il a été fait chevalier de saint Louis.

Pour avoir bien servi sa patrie et ses rois,
Il a reçu le prix de la vertu guerrière.
Si toutes les vertus obtenaient une croix,
Il en porterait une à chaque boutonnière.

LES DEUX HERMITES,

OU

CE QUE C'EST QUE LES DISPUTES,

Conte.

Deux pieux solitaires de l'antique Egypte, après avoir vaqué à la prière, venaient de quitter leur cabane paisible. L'un et l'autre s'étaient avancé jusques sous les murs de la fameuse Arsinoë (1), dans cette plaine semée de thym, de serpolet, de lavande, où les eaux du lac Mœris, moins abondantes qu'autrefois, embellissent encore les campagnes, où règne un printems éternel. Les derniers rayons du soleil faisaient pâlir la rose, et jouissaient, dans les bosquets symétriques des dattiers chargés de fruits; les feuilles, couleur d'émeraude, prenaient celle de l'or bruni; un vent frais relevait doucement les tiges abattues des fleurs, et rendait aux troupeaux, et à l'homme, souverain des troupeaux et des plantes, les forces que la chaleur du jour avait dissipées. Je vous peindrai les deux solitaires, je les ai vus.

---

(1) Les superstitieux Égyptiens nourrissaient dans cette ville les crocodiles sacrés; c'est pour cela qu'ils la nommèrent *Crocodilopolis*. Les Grecs, qui par la suite s'en rendirent maîtres, lui donnèrent le nom d'*Arsinoë*; c'est aujourd'hui *Faïonna*, capitale de la plus riche province de l'Égypte.

L'hermite Cheika porte une longue barbe ; son œil, grand et noir, a conservé tout le feu de l'ardente jeunesse, et ses cheveux, blanchis par le tems et les chagrins, plus destructeurs que le tems même, flottent sur ses épaules; ses traits sévères en reçoivent de la majesté. Un léger duvet se remarque à peine sur les joues fraîches de Cnépha, l'ingénuité se peint dans ses regards; la candeur siége sur son front : sa voix a la douceur et le charme de celle des oiseaux, quand, réunis sous la feuillée, ils chantent en chœur le printems. Tous deux suivaient le bord du lac ; ils se rencontrent, se saluent, et, s'étant donné le baiser de paix, ils continuent ensemble leur promenade, l'œil attaché sur les beautés variées d'une superbe campagne, rêvant encore et respirant en silence le parfum salutaire de mille plantes aromatiques.

Cheika parla le premier. Je m'applaudis, mon frère, de vous avoir rencontré dans cette solitude; la vue de la jeunesse réjouit mes vieux jours. Oh! quelle est intéressante la jeunesse, quand la sagesse l'éclaire et l'accompagne ! La sagesse s'est fait entendre à votre cœur, et je lis sur votre visage que vous êtes docile à ses leçons. Il se tut, et le front du jeune hermite est couvert d'une modeste rougeur. Le vieillard reprit : Venez me trouver sous ma cabane, lorsque l'astre du jour, prêt à nous quitter, sera rendu au monde ; je veux vous donner un déjeûner de dattes fraîches, de melons fondans, de fruits délicieux, que j'ai cueillis moi-même. Vous verrez mon verger entouré d'un double rang d'arbustes épineux; aucune autre main que la mienne ne taille les arbres que j'ai plantés. La terre, fertilisée par mes soins, se couvre

en tout tems de plantes utiles ou salutaires. Je ne cultive point de fleurs, c'est le frivole amusement des femmes et de ceux qui cherchent encore à les charmer. J'ai... oublié les femmes, ce qui leur plaît, ce qui leur ressemble; les fleurs sont bannies à jamais de mon jardin. — Je les admire, je les contemple avec plaisir, je les aime beaucoup, répondit l'ingénu Cnépha; mais je peux trouver beau encore le verger qui n'en offre point à mes yeux. Dès que l'alouette diligente aura fait entendre son premier chant, j'irai vers vous, et vous m'instruirez de ce qui se passe dans ce monde... Je ne le regrette pas, mais je l'ai quitté long-tems avant l'âge où j'aurais pu l'observer. Je sortais de l'enfance quand je perdis mon père; je m'enfonçai plus avant dans cette retraite, pour le pleurer sans distraction. J'y suivis ses leçons, et je le pleure encore. Quelques larmes troublèrent la sérénité de son regard. Cheika le regardait avec complaisance, et d'un air à l'encourager à poursuivre. Il reprit : Je suis trop heureux d'avoir trouvé un sage et de l'entendre parler! Je voudrais connaître les hommes. J'ai lu dans un livre (je n'avais que celui-là) que l'ambition les dévore, que la haine les tourmente; que, toujours envieux et jamais satisfaits, ils passent les jours à desirer et les nuits à gémir de n'avoir pas obtenu. Ce livre sans doute était un recueil de fables; les nuits et le sommeil qu'elles apportent à l'homme rappellent ses forces épuisées par le travail, par la prière, et le disposent à prier et à travailler encore. Je n'ai point cru ce que je lisais : les jours sont faits pour le bonheur, et les nuits pour le repos : j'ai brûlé ce livre menteur. Tant de candeur et d'innocence firent sourire Cheika, qui, depuis dix ans,

n'avait souri. Il se pressa de reprendre : J'instruirai votre jeunesse ; nous nous retrouverons souvent. Je veux visiter votre demeure, où doit régner la simplicité. Chez vous, chez moi, dans nos promenades, nous parlerons tout à notre aise d'un monde que je vois bien que vous ne connaissez pas. Le jeune hermite rougit encore, et ce fut de plaisir. Il lui arrivait de rougir chaque fois que son âme était émue. Cnépha donc rougissait à tout moment. O mon père ! que je gagnerai à vous entendre. Voyez vous, ajouta-t-il en pressant la main du vieillard sur son cœur, ces oliviers dont les branches s'entrelacent recourbées en berceau ? J'habite sous ce toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Une source, que les feux de la canicule n'ont jamais tarie, serpente autour de ma demeure ; elle y entretient une éternelle fraîcheur. Venez vous reposer sur la natte que j'ai tissue, venez-y tout-à-l'heure. Vous parlerez, et j'écouterai en silence. En disant ces mots, il présente sa main au vénérable hermite ; ils marchent ensemble vers la cabane : une allée de figuiers et de bananiers en fleur les y conduit. Mon père, poursuit le jeune homme tout joyeux et jaloux de s'instruire, que peuvent faire, dans les vastes murs d'Arsinoë les hommes de tout âge, les femmes qui sont compagnes de l'homme, et que les solitaires, dont je suis les maximes, ne se permettent pas de regarder ? — Mon fils, répondit le vieillard en reprenant son air sévère, ils n'y font tous qu'une même chose : ils disputent. — Ils disputent, répéta Cnépha étonné ! Les hommes disputent ? — Oui. — Et les femmes aussi ? — Oui. — Mais... qu'est-ce donc que disputer ? — C'est, en d'autres mots, contester, se faire la guerre. — Ce

n'est rien dire que cela, mon père ; la guerre ?... Je ne vous entends pas. — Heureux Cnépha ! — Mais où donc font-ils la guerre ? — Partout. — Pourquoi ? — Pour tout. — Et quand donc, encore ? — Le matin, le soir, à toutes les heures ; les nations entr'elles, les rois entr'eux ; les rois avec leurs peuples ; les grands, les petits, les pères et les enfans ; les époux, surtout, se font une éternelle guerre. — Il est bien singulier !... La guerre, dites-vous, mon père ?... de grâce, servez-vous d'un terme plus... plus familier ; je ne le connais pas davantage que celui de dispute, que déjà vous avez employé... inutilement. — Et la contestation, l'aliment des fils de la terre, comme l'ambroisie est la nourriture des habitans des cieux, vous ne pouvez pas l'ignorer ?... — Je l'ignore. — Quoi ! le mal qu'elle fait aux hommes ? — Je n'en sais rien. — Ecoutez : pas un d'eux ne sent et ne pense de la même manière, n'est-ce pas ? — Peut-être bien. — Très-certainement, et de cet assemblage d'opinions, de goûts, de passions, si différens, doit naître, lorsqu'ils s'entretiennent de leurs affections et de leurs pensées, une foule de contestations : vous devez m'entendre ? — Sans doute.... Mais un mot encore sur cette étrange occupation des mondains. — Dites aussi du solitaire qui possède un champ, de tout hermite qui a des voisins. Clercs et laïques, citadins et campagnards, se disputent pour des mots, pour des opinions, pour des erreurs, pour ce qu'ils ne conçoivent pas, pour ce qu'ils ne sauront jamais. On les a vu verser leur sang, donner et recevoir la mort, dans ces disputes interminables. Il arrive encore que, tourmentés de passions semblables, ils aspirent tous à la possession exclusive d'objets qui

n'appartiennent qu'à un petit nombre d'entr'eux. Alors on se supplante, on se pille, on s'égorge; la guerre commande et justifie tous les crimes. Les cabanes et les palais deviennent la proie des flammes; les hommes et les villes disparaissent; des royaumes florissans sont changés en déserts. — Mon Dieu! s'écria Cnépha épouvanté, l'horrible et inconcevable chose que les disputes et la guerre! Elles n'existaient pas dans le monde lorsque je l'ai quitté. — Elles ont commencé avec lui. Je ne dis pas assez, ce monde n'était pas formé, que les élémens confondus se livraient la guerre dans le sein du chaos; ils se combattent maintenant dans le sein de cette malheureuse terre; et, dès qu'il y eut deux hommes à sa surface, et qu'ils se rencontrèrent, on vit naître une contestation. Je vous ai dit la vérité, et vous êtes instruit à présent de ce que vous desirez apprendre... Le vieil hermite n'avait frappé l'air que de vains sons; ils venaient de retentir à l'oreille de Cnépha, sans laisser de traces en son cerveau. Cheika s'aperçu avec la plus grande surprise, et peut-être avec un peu d'humeur, qu'il avait parlé sans être entendu. Il parla encore, mais il n'est pas facile de donner l'idée de dispute et de guerre à un habitant solitaire des forêts, qui n'a d'opinions sur aucune chose, et qui ne desire rien, parce qu'il croit avoir tout. La pensée du vieillard mécontent du monde, ne put deviner la pensée du jeune anachorette, à qui le monde était entièrement inconnu. La noblesse, l'inaltérable douceur de son âme, rendaient son ignorance invincible. Cheika, un peu embarrassé, réva quelque tems. — Il me paraît que le meilleur parti serait de vous donner un exemple. — Oui, un exemple, répliqua

Cnépha encore plus joyeux. — Un exemple, soit : on n'instruit bien que comme cela... Attendez... Il ramassa une pierre, et, charmé de l'invention; tenez-la bien, dit-il, soyez attentif. Elle est à vous. Elle est grise, n'est-il pas vrai? — Oui, grise, certainement... Mais cela ne dit guère pourquoi? — Un moment. J'arrive, moi : vous ne me connaissez pas. Je veux vous persuader que ce caillou est un saphir. Vous souriez dédaigneusement; vous me jugez une bête ou un fol; car je trouve, moi, la couleur brillante des cieux à la pierre qui vous offre, à vous, la couleur sombre de la terre. Vous soutenez votre opinion. Je m'anime, et je défends la mienne. Nous avons raison, nous avons tort tous deux, il n'importe; mais voilà ce qu'on appelle une *dispute*. Poursuivons : gris ou bleu, votre caillou me plaît. J'en ai ou la fantaisie ou le besoin, il me le faut, je le veux avoir... redoublez d'attention. Je m'approche, je vous flatte de l'œil; ma voix est douce, j'emploie de belles paroles pour vous persuader de me céder ce caillou. Je suis faible, j'use d'adresse envers vous; mais si je me sens le plus fort, je ne prie plus, je demande, j'exige, je parle de droits, j'assure qu'il m'appartient. Bien loin de me le rendre, vous le reserrez davantage. J'insiste, vous ramassez toutes vos forces, et votre geste et vos yeux sont fiers et emportés comme vos discours. Alors ma voix s'élève, je redemande, et vous refusez avec opiniâtreté. Voilà une *contestation*. Blessé tout à-la-fois de mon injustice et de mon insolence, bouillant de colère, vous faites entendre des menaces, vous parlez d'exterminer; une arme meurtrière est dans vos mains. Déjà j'ai saisi la mienne : furieux, je m'élance sur vous, je vous frappe,

vous me blessez, le sang coule, je vous égorge, et nous expirons. Voilà la *guerre*.

Content de ses définitions, le sage hermite sourit pour la seconde fois, et, pressé de jouir des fruits de sa lecon, allons, mon frère, lui dit-il, tenez-vous bien, ce caillou est votre propriété : je viens à vous; mais doucement; je vous souris; avec un desir injuste dans l'âme, je prétends conserver tous les dehors de la politesse. Songez à vous défendre. J'avance; je vous salue, m'y voici : Jeune et doux hermite, vous avez là une jolie petite pierre qui me plaît fort, je voudrais bien l'avoir. — Vous la voulez? la voilà.

PAR MADAME MONNET.

LES ANES,

Fable, imitée de Gellert.

Les ânes se plaignaient aux Dieux
De leur traitement chez les hommes.
Voyez, leur disaient-ils, l'esclavage où nous sommes;
Ah! daignez adoucir notre sort rigoureux.
Mes enfans, leur répond le maître du tonnerre
Avec un regard de bonté,
Allez travailler sur la terre,
Et recevez de moi l'insensibilité.

PAR M. CROMMELIN, DE GUISE.

LE MÉNAGE TROUBLÉ,

Fable.

Après six ans de mariage,
Blaise, avec sa femme Isabeau,
Faisait encore bon ménage.
Pour prix d'un exemple si beau,
Dans la maison chacun fut sage;
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé, quand il sauva de l'eau
Les restes de l'humaine engeance,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or il advint, qu'un jour de fête,
Blaise but tant qu'il en perdit la tête!
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant?
Notre ivrogne battit sa femme.
Pour calmer son dépit, le soir, la belle dame
A son tour étrilla l'enfant;
L'enfant pince le chien; le chien mordit la chatte,
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha, je ne sais où.
Enfin, d'un coup de dent, l'écureuil, en colère,
Au pauvre oiseau tordit le cou.
Ainsi, la faute d'un seul fou
Trouble une république entière,
Et le forfait du coupable puissant
Est toujours expié par le faible innocent.

JUPITER VENGÉ,

Apologue.

Jadis Jupiter, en colère
De voir déserter ses autels,
Pour exterminer les mortels,
S'arma, dit-on, de son tonnerre.
Chacun alors s'empresse à qui mieux mieux
Pour appaiser le souverain des Cieux.
On offre de l'encens, on brûle des victimes;
L'air retentit de saints concerts;
Mais c'est en vain que ces pervers
Cherchent le pardon de leurs crimes.
Ingrats, dit Jupiter, je connais votre effroi;
C'est à la terreur des supplices
Que vous faites des sacrifices,
Et non pas à l'amour que vous avez pour moi.
Il parle; et la foudre
A réduit en poudre
Tous les infracteurs de sa loi.
Rendons grâces aux Dieux des trésors qu'ils nous donnent;
Mais pour les adorer n'attendons pas qu'ils tonnent.

PORTRAIT DE LA DUCHESSE DU MAINE.

Madame la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience. C'est un enfant de beaucoup d'esprit : elle en a les défauts et les agrémens. Curieuse et crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connaissances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée, sont devenues pour elle des principes et des règles, sur lesquels son esprit n'a jamais formé le moindre doute. Elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite. Elle rejeterait les vérités les mieux démontrées, et résisterait aux meilleurs raisonnemens, s'ils contrariaient les premières impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légèreté, et le doute est un état que ne peut supporter sa faiblesse.

Son catéchisme, et *la Philosophie de Descartes*, sont deux systèmes qu'elle entend également bien, et dans lesquels elle persistera jusqu'à la mort. Son amour-propre, quoiqu'excessif, n'a cependant fait de chemin que celui qu'on lui a fait faire. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes ses autres opinions. Elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion. Son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute sur les agrémens de sa figure. Le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle était belle et bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier; mais il semble qu'elle

soit moins choquante, parce qu'elle n'est pas réfléchie, quoiqu'en effet elle en soit plus absurde.

Son commerce est un esclavage; sa tyrannie est à découvert : elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point; effectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes, lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade.

On ne peut se faire d'illusion avec elle. Sa franchise, ou, pour parler plus juste, le peu d'égards qu'elle a pour tout le monde, fait qu'elle ne dissimule aucun de ses mouvemens, et qu'elle ne réprime aucun de ses caprices. Elle a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit : *Que les princes étaient, en morale, ce que les monstres sont dans la physique; on voit en eux à découvert les replis de la vanité, et de la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes.*

Son humeur est impétueuse et inégale. Elle se courrouce et s'afflige, s'emporte et s'appaise vingt fois dans un quart d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse par des accès de gaieté où elle devient fort aimable. Sa plaisanterie est noble, vive et légère. Sa mémoire est prodigieuse; elle parle avec éloquence; mais avec trop de véhémence et de prolixité. On n'a point de conversation avec elle. Elle ne se soucie pas d'être entendue; il lui suffit d'être écoutée; aussi n'a-t-elle aucune connaissance de l'esprit, des talens, des défauts et des ridicules de ceux qui l'environnent. L'on a dit d'elle

qu'elle n'était point sortie de chez elle, et qu'elle n'avait pas même mis la tête à la fenêtre.

Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs et des amusemens de tout genre. Elle n'épargne ni soins ni dépense pour rendre sa cour agréable et brillante. Enfin, madame la duchesse du Maine est faite pour faire dire d'elle, sans blesser la vérité, beaucoup de bien et de mal. Elle a de la hauteur, sans fierté; le goût de la dépense, sans générosité; de la religion, sans piété; une grande opinion d'elle-même, sans mépris pour les autres, beaucoup de connaissances, sans aucun savoir; et tous les empressemens de l'amitié, sans en avoir les sentimens.

Nota. Ce portrait est de madame de Staal, qui pourtant (comme on peut aisément le concevoir) ne l'a pas mis dans ses *Mémoires*.

MADRIGAL.

Jeune, j'aimai; ce tems de mon bel âge,
Ce tems si court, l'Amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai : la raison me le dit.
Me voilà vieux, et le plaisir s'envole;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui;
Car j'aime encor, et l'Amour me console;
Rien ne pourrait me consoler de lui.

LES EFFETS DE L'INSENSIBILITÉ,

Stances.

Elmire à l'infidélité
A le penchant le plus coupable;
Mais par quelle fatalité
En paraît-elle plus aimable.

J'étais hier à ses côtés,
Et lui parlais de ma tendresse;
Sur ses grands yeux noirs attristés
Soudain sa paupière s'abaisse.

Damon entre : son noir chagrin
Se dissipe comme un nuage,
Et tout-à-coup d'un ciel serein
Son front me présente l'image.

Elle sourit en l'écoutant;
Par degrés ses traits s'embellissent,
Et de son teint au même instant
Toutes les roses refleurissent.

Faut-il qu'en ce moment fatal
J'aie encore aimé l'infidèle!
Je ne devais qu'à mon rival
Le plaisir de la voir si belle.

PAR M. DE CUBIERES.

ALCANDRE ET SEPTIMIUS,

Histoire tirée des Essais du docteur Goldsmith, auteur du vicaire de Wakefield.

Sperare miseri, cavete felices.

Long-tems après le déclin de l'empire romain, Athènes fut encore le séjour du goût, des sciences et de la sagesse. L'Ostrogoth Théodoric releva les écoles que la barbarie avait détruites, et rendit aux savans les distinctions et les récompenses que des gouvernemens avares leur avaient ôtées.

C'est vers ce tems-là qu'Alcandre et Septimius se trouvèrent condisciples à Athènes ; l'un renommé pour être le plus habile dialecticien du Lycée, et l'autre le plus éloquent orateur de l'Académie. Une admiration réciproque fit naître entr'eux une tendre amitié. Ils jouissaient d'une fortune à-peu-près pareille, et ils étaient nés dans les deux villes les plus célèbres du monde ; car Alcandre était Athénien, et Septimius venait de Rome.

Ils vécurent assez long-tems dans une douce tranquillité ; mais Alcandre, voyant qu'il avait laissé couler la plus grande partie de sa jeunesse dans l'indolence philosophique, jugea qu'il était tems pour lui de se livrer aux affaires et aux vertus sociales ; et les premiers pas qu'il fit vers le monde furent de demander la main d'Hypatée, personne d'une rare beauté. Le jour de leur

hymen fixé, tous les arrangemens pris, il ne restait plus qu'à conduire en triomphe la jeune épouse au lit de son amoureux époux.

Les transports d'Alcandre à l'approche de son nouveau bonheur, ou plutôt son amitié ne lui permettait pas de jouir d'une joie si parfaite, si Septimius n'en était le témoin ; il prit donc la résolution de le présenter à Hypathée, résolution qu'il exécuta avec toute la joie d'un homme qui sent également et les délices de l'amitié et l'ivresse de l'amour. Pour Septimius, il ne vit pas plutôt Hypatée qu'il fut enflammé d'une passion involontaire ; et, quoiqu'il fit tous ses efforts pour réprimer des desirs aussi imprudens qu'injustes, les violentes émotions de son âme le jetèrent dans un état de fièvre et de délire que les médecins jugèrent incurable.

Pendant cette maladie, Alcandre voulut veiller lui-même Septimius, et il engagea sa maîtresse à partager les soins qu'il prodiguait à son ami, ce qui donna bientôt occasion aux médecins de découvrir que l'amour seul était la cause du mal dont périssait le jeune Romain. Alcandre ne fut pas plutôt instruit de cette découverte, qu'à force de prières il en arracha l'aveu au malheureux Septimius.

Il est impossible de décrire les différens combats de l'amour et de l'amitié, et tout ce qui se passa alors dans l'âme d'Alcandre. Il suffit de dire que les Athéniens étaient parvenus à une sublimité de morale qui leur faisait porter à l'excès toutes les vertus. En un mot, Alcandre, oubliant son propre bonheur, céda sa jeune et charmante épouse à Septimius. Ils furent mariés en se-

137

cret, et ce changement de fortune ayant bientôt rendu la santé au Romain, il partit avec sa femme pour retourner dans sa patrie. Là, l'emploi de ses heureux talens qu'il avait si éminemment acquis dans la Grèce, le firent parvenir aux premières dignités de l'empire, et à la charge de préteur.

Pendant ce tems-là Alcandre souffrait non-seulement d'être séparé de son ami et de sa maîtresse, mais les parens d'Hypatée lui intentèrent un procès pour l'avoir lâchement cédée, et prétendirent qu'il l'avait vendue pour de l'argent. Les apparences étaient contre lui. Il demeura presque convaincu de ce crime. Son éloquence fut vaine lorsqu'il voulut l'employer en sa faveur, et le parti puissant qu'il avait à combattre l'emporta. Il fut enfin condamné à payer un dédommagement immense; et, ne pouvant y satisfaire, on le dépouilla de ses vêtemens d'homme libre, et on l'exposa dans la place publique pour y être vendu parmi les esclaves.

Un marchand de Thrace acheta le malheureux Athénien, et le conduisit, avec quelques autres compagnons d'infortune, dans cette contrée sauvage et stérile. Là il fut employé à garder les troupeaux d'un maître impérieux et barbare : ce qu'il pouvait prendre à la chasse était tout ce qu'on lui accordait pour sa nourriture. Chaque matin il se réveillait pour contempler les fatigues et la faim qui l'attendaient, et chaque changement de saisons ne servait qu'à aggraver ses souffrances et sa misère. Cependant, au bout de quelques années de servitude, une occasion de s'échapper s'étant présentée, il la saisit avec ardeur; et, après avoir marché plusieurs

nuits de suite, et passé les jours de caverne en caverne, il arriva enfin à Rome.

Le même jour où Alcandre parut dans cette capitale du monde, Septimius, assis dans le Forum, y rendait la justice. Le malheureux Athénien y vint avec empressement, espérant être reconnu et embrassé publiquement par son ami. Il demeura tout le jour dans la foule, les yeux fixés sur le préteur, et attendant qu'il le regardât; mais la misère et la douleur avaient produit un si grand changement dans toute sa personne, qu'il ne fut point remarqué; et lorsqu'il voulut enfin, le soir, s'approcher de la chaise de Septimius, les licteurs le repoussèrent brutalement.

L'attention du pauvre est ordinairement portée avec rapidité d'un objet désagréable vers l'autre. Aussi la nuit approchant, Alcandre se trouva obligé de chercher quelqu'abri pour se reposer. Les haillons dont il était couvert, et son air triste et désespéré, n'engagèrent aucun citoyen à lui offrir un asile. Il lui parut à lui-même trop dangereux de coucher dans la rue, et il prit le parti de se retirer dans un de ces tombeaux placés hors des murs de Rome, et qui étaient devenus la retraite ordinaire du malheur, du crime ou du désespoir. Dans ce séjour d'horreur, il appuya sa tête sur une urne renversée. Un léger sommeil suspendit quelque tems, sa misère, et il trouva sur un lit de pierre plus de repos que le duvet n'en procure à ceux que le remord tourmente.

Mais, vers minuit, deux voleurs arrivèrent pour se cacher dans le lieu où était Alcandre. Une dispute s'éleva

entr'eux pour le partage de leur butin, et l'un renversa l'autre d'un coup de poignard, et le laissa, nageant dans son sang, à l'entrée du tombeau. Le matin on l'y trouva mort. Son aspect ayant fait faire d'autres recherches, on découvrit Alcandre dans le fond du sépulcre, et il fut naturellement accusé et de vol et de meurtre. Les circonstances étaient funestes pour lui. Son état de pauvreté semblait confirmer les soupçons. Enfin, il était depuis long-tems si accablé d'infortunes, qu'il ne regardait la vie qu'avec dédain, et il détestait le monde, où il ne trouvait qu'ingratitude, mensonge et cruauté. Il résolut de ne pas se défendre; ainsi il fut traîné, lié et garotté, devant le tribunal de Septimius.

Comme toutes les preuves du crime semblaient certaines, et qu'Alcandre ne s'opposait point au jugement, le préteur le condamnait déjà à une mort cruelle et ignominieuse, quand un autre objet détourna l'attention du peuple. Le voleur qui était réellement coupable venait d'être arrêté, vendant ce qu'il avait dérobé, et, dans sa frayeur, il avoua le meurtre pour lequel on allait faire périr Alcandre. Il fut conduit devant le même tribunal, et confronté avec plusieurs de ses compagnons. L'innocence de l'Athénien parut dans tout son éclat; mais son imprudente opiniâtreté causait l'étonnement de la multitude, qui fut encore bien plus surprise lorsqu'on vit Septimius s'élancer de son tribunal dans les bras du malheureux Grec. Septimius venait de reconnaître tout-à-coup son ami et son bienfaiteur; et, tendrement appuyé sur son sein, il l'arrosait de larmes de joie et de

pitié. Que dirai-je de plus? Alcandre partagea depuis la gloire et le bonheur d'un des premiers citoyens de Rome. Il passa le reste de ses jours dans un doux repos, et, en mourant, il ordonna de graver sur sa tombe qu'il n'y a point de circonstance si désespérée où la Providence ne puisse nous secourir.

Par M. DE LARIVAL.

PENSEES DIVERSES.

Comme le véritable amour, la véritable sensibilité craint les regards indiscrets; elle a, si j'ose m'exprimer ainsi, sa modestie et sa pudeur.

Ne possédez que pour jouir, et jouissez toujours comme si vous ne possédiez point; vos jouissances en seront plus vives, vos regrets en auront moins d'amertume, vos souvenirs plus de charme.

Ne point s'abandonner à ses fantaisies, ce n'est point assez pour le sage; il craint même de s'abandonner à ses idées.

ÉPITRE A DÉLIE.

Qu'un autre chante les faveurs,
Le prix dont sa flamme est suivie :
Pour moi, jeune et belle Délie,
Je rendrai grâce à tes rigueurs.
Par toi mon âme est rajeunie;
Je retrouve mes premiers feux,
Mes soins, mon trouble, ma folie;
Je crains, j'attends, je me défie;
Je suis agité, furieux....
Ah! combien je te remercie
De me rendre si malheureux!
Une volage indépendance
Égarait mes vœux indécis;
Et j'avais besoin, j'en rougis,
Des froids plaisirs de l'inconstance.
Aujourd'hui, quelle différence!
Je suis fidèle.... sans bonheur!
Tu viens de me créer un cœur,
Pour mes sens tout est jouissance.
Il est revenu, l'enchanteur
Qui met un prix à l'existence,
Qui prête un charme à la douleur;
Et nous retient par l'espérance.

J'ai cru long-tems que la gaîté
Pourrait me fixer par ses charmes;
Mais le rire est sans volupté :
Peut-être est-elle dans les larmes

Long-tems j'ai vu, sans nul effroi
La foule encenser ma maîtresse :
Aujourd'hui la foule me blesse;
Aujourd'hui, félicite-moi,
Tout y déplait à ma tendresse,
Tout m'y dépite contre toi.
Je hais les vers qu'on vient te lire,
Ton doux parler, tes doux propos;
J'abhorre jusqu'à ton sourire,
S'il est vanté par mes rivaux.

Un sommeil pesant et stupide
Jadis, de ces tristes vapeurs,
Enveloppait mon âme aride,
Et m'accablait de ses langueurs;
A présent, du moins la nuit même
M'enflamme et m'agite à son tour :
Plus de repos depuis que j'aime;
Tous mes instans sont pour l'Amour.
Oui, si je m'endors, ma Délie,
Un songe me rends mes fureurs,
Mon ivresse et ma jalousie....
Je trouve partout les malheurs
Qui font le charme de la vie.

Par M. Dorat.

LE MISANTROPE SCYTHE,

OU

HISTOIRE D'ASEM,

Tirée des Essais du docteur Goldsmith, auteur du Vicaire de Wakefield.

Dans ces contrées où le Taurus, élevant sa tête au-dessus des orages, ne présente aux yeux du voyageur étonné que des rochers escarpés, d'où se précipitent des torrens écumeux, et qu'environnent toutes les variétés d'une nature sauvage ; vers le milieu de cette montagne horrible, loin de toute société, et détestant le commerce des hommes, vivait le misantrope Asem.

Asem avait passé sa jeunesse parmi ces mêmes hommes qu'il haïssait ; il partagea long-tems leurs plaisirs, et ressentit pour eux la plus vive affection. Sa fortune fut entièrement épuisée à secourir les malheureux. Jamais le pauvre n'eut en vain recours à lui. Jamais le voyageur fatigué ne manqua de trouver l'hospitalité dans sa maison ; enfin Asem ne cessa de faire le bien, que lorsqu'il n'en eut plus le pouvoir.

Après avoir dissipé toutes ses richesses dans des actes de bienfaisance, il crut qu'il trouverait quelques secours reconnaissans chez ceux qu'il avait aidés, et il s'adressa à eux avec une confiante sécurité ; mais ces hommes ingrats le jugèrent bientôt importun ; car la pitié est de tous les sentimens celui qui dure le moins.

Asem vit alors le genre humain sous un aspect bien différent de celui qui lui avait d'abord tant plu. Il découvrit des vices innombrables, où il n'en avait point auparavant soupçonné ; et de quelque côté qu'il se retournât, la dissimulation, l'ingratitude, la trahison qu'il aperçut, augmentèrent son horreur pour la société. Ainsi, résolu de la fuir, il se retira sur le sommet sauvage et stérile du Taurus, pour s'y abandonner tout entier à son ressentiment, et ne vivre qu'avec le seul homme honnête qu'il connut au monde, c'est-à-dire avec lui-même.

Là, une caverne lui servait d'abri contre l'inclémence de l'air ; des fruits sauvages, qu'il recueillait avec peine sur le penchant de la montagne, le nourrissaient, et l'eau d'un torrent était sa boisson. Farouche et solitaire, il passait ses jours livré à de profondes méditations, et il s'énorgueillissait de pouvoir exister dans une indépendance absolue.

Au pied de la montagne, un lac immense présentait sa surface brillante, et réfléchissait comme un miroir les horribles rochers qui le couronnaient. Asem descendait quelquefois au bord de ce vaste lac, et promenait un regard triste sur l'étendue des eaux. « Oh ! que la » nature est admirable, s'écriait-il alors ! oh ! quelle est » belle, même dans ses aspects les plus sauvages ! quel » sublime contraste entre la plaine unie que l'onde offre » à mes yeux et l'effrayante masse de ce mont, dont le » sommet est caché dans la nue ; mais la beauté de ces » objets est encore bien au-dessous de leur utilité. De là » sortent cent fleuves, qui vont porter la vie et la fécon-

» dité aux diverses contrées qu'ils arrosent. Tout ce qui
» existe dans l'univers est beau, juste et sage, excepté
» l'homme. L'homme semble une erreur de la nature,
» et le seul monstre qui ait été créé. Les ouragans et les
» tempêtes sont souvent utiles; mais l'homme ingrat et
» criminel est une tache à l'éternelle beauté. Pourquoi
» suis-je né parmi cette espèce odieuse, dont les vices
» sont le seul reproche qu'on puisse faire à la sagesse du
» créateur? Sans doute il n'y aurait dans la nature
» qu'uniformité, ordre et harmonie, si les hommes
» n'étaient point vicieux. Eh! pourquoi le sont-ils?
» Pourquoi un monde parfait n'est-il pas l'ouvrage d'un
» agent parfait? O Alla! peux-tu me laisser ainsi dans
» les ténèbres, le doute et le désespoir? »

En achevant ces mots, il allait se précipiter dans le lac, pour se débarrasser de tant d'incertitude, et mettre un terme à son anxiété; mais il aperçut tout-à-coup un être majestueux, marchant sur la surface des eaux, et s'avançant vers le côté où il était. Un objet aussi imprévu changea le dessein d'Asem, qui, en le considérant attentivement, crut voir en lui quelque chose de divin.

« Fils d'Adam, lui cria le génie, ne t'abandonne plus
» à ton désespoir. Le père des croyans a vu ta justice et
» tes malheurs, et il m'envoie pour te secourir. Donne-
» moi la main, et suis-moi, sans crainte, où je vais te
» conduire. Je suis le génie de la *Conviction*, employé
» par le grand prophète à guérir de leurs erreurs ceux
» qui se trompent, non par un vain esprit de curiosité,
» mais avec des intentions justes. Viens. »

Asem obéit immédiatement. Son conducteur le fit marcher quelque tems sur le lac. Quand ils furent parvenus vers le milieu, ils s'enfoncèrent, et ils descendirent plusieurs centaines de coudées. Asem se crut perdu pour jamais; mais lui et son céleste guide, arrivés au fond des eaux, se trouvèrent dans un autre monde, où aucun pied mortel n'avait encore pénétré. L'étonnement d'Asem fut inconcevable, quand il vit un soleil semblable à celui qui nous éclaire, un ciel serein au-dessus de sa tête, et une verdure fleurie sous ses pieds.

« Te voilà plein d'admiration, lui dit le génie; mais » suspends-là pour un moment. Ce monde a été formé » par Alla, à la prière et sous l'inspection de notre » grand prophète, qui avait un jour les mêmes doutes » dont ton âme était remplie au moment que je t'ai » rencontré, et dont les conséquences ont manqué de » t'être si funestes.

» Les habitans raisonnables de ce monde sont formés » d'après tes propres idées; ils sont absolument sans » aucun vice, et ne font jamais de mal. D'ailleurs, ce » globe ressemble parfaitement à la terre. Si tu le trouves » meilleur que celui que tu viens de laisser, tu es le » maître d'y passer le reste de ta vie. Mais, avant que » tu ne te décides, permets moi de te faire connaître les » compagnons de ta nouvelle demeure. »

« Un monde sans vice, des êtres raisonnables sans » immoralité, s'écria Asem avec un transport de joie! » Je te rends grâces, ô Alla! puisque tu as enfin en- » tendu mes prières. C'est ici, sans doute, c'est ici

» qu'on doit rencontrer la joie, la tranquillité et le
» bonheur. »

« Point tant d'exclamations, lui répliqua le génie;
» regarde autour de toi, refléchis sur tous les objets qui
» te frapperont, et fais-moi part de tes remarques. Mais
» parcourons un peu le pays, dirige-toi du côté que tu
» voudras, je te suivrai et je t'éclairerai sur tout ce qui
» t'intéressera. »

Asem et son compagnon marchèrent quelque tems en silence. Asem était confondu d'étonnement; mais enfin recouvrant un peu son sang-froid, il observa que la campagne, quoiqu'égale à celle qu'il avait laissée, semblait conserver l'aspect rude et sauvage des premiers jours de la création.

» Je vois là des animaux de proie, dit Asem, et
» d'autres qui paraissent seulement crées pour leur
» subsistance. Il en est de même du monde qui est au-
» dessus de nos têtes. S'il m'avait été permis de donner
» mes conseils à notre saint prophète, il se serait épar-
» gné cette faute, et on n'aurait point vu des animaux
» voraces et destructeurs, qui ne sont employés qu'à
» tourmenter les autres espèces. »

« Ta bienveillance pour les animaux est bien remar-
» quable, dit le génie en souriant; mais quant à ce qui
» concerne les créatures privées de raison, ce monde
» ressemble exactement à l'autre, et cela par une cause
» bien sensible. La terre peut supporter une plus grande
» quantité d'animaux, parce qu'ils se mangent les uns
» les autres, que s'ils vivaient tous des productions vé-
» gétales. Ainsi, des êtres d'une espèce différente,

» formés pour s'entrenourrir, au lieu de diminuer leur » multitude, subsistent dans le plus grand nombre pos- » sible... Mais avançons du côté du pays habité, qui » est devant nous, et vois ce qu'il t'offre pour ton ins- » truction. »

Ils eurent bientôt traversé la forêt, et ils entrèrent dans une campagne où vivaient des hommes sans aucun vice. Asem jouissait d'avance en idée des plaisirs qu'il allait avoir parmi une innocente société. Mais à peine sortaient-ils du bois, qu'ils rencontrèrent un homme épouvanté, courant de toute sa force, et poursuivi par une armée d'écureuils. « Bon Dieu, s'écria Asem, pour- » quoi fuit-il? Peut-il avoir peur d'animaux si mépri- » sables? » Comme il prononçait ces mots, il aperçut deux chiens prêts à saisir un autre homme, qui se sauvait, non moins effrayé que le premier.

« Ceci me semble bien surprenant, dit Asem à son » guide. Je ne puis en concevoir la raison. »

« Chaque espèce d'animaux, répondit le génie, est » devenue ici très-puissante, et d'autant plus nom- » breuse, que les hommes ont jugé qu'il serait injuste » de rien détruire; aussi leur pays est-il sans cesse trou- » blé et ravagé par les animaux. »

« On aurait dû les combattre, s'écria Asem; ne voyez-vous pas le danger d'une telle négligence? »

« Où est donc cette tendre affection que tu avais pour » les êtres faibles, répliqua le génie en souriant? Tu » sembles avoir déjà oublié tes principes d'équité. »

« Je dois avouer mon erreur, ajouta Asem, je suis » maintenant convaincu que nous devons nécessairement

» être coupables d'injustice et de tyrannie envers les » êtres privés de raison, si nous voulons exister tran- » quillement. Mais ne nous arrêtons pas plus long-tems » à ce que les hommes doivent aux brutes, et examinons » leur rapport entr'eux. »

A mesure qu'ils s'avançaient dans la campagne, Asem était extrêmement surpris de ne rencontrer ni jolies maisons, ni villes, ni aucune marque d'industrie. Son conducteur observant son étonnement, lui dit que les habitans de ce nouveau monde étaient satisfaits de leur simplicité première; que chacun d'eux avait sa chaumière, qui, quoique pauvre, lui suffisait pour loger sa petite famille; qu'ils étaient trop honnêtes gens pour s'amuser à bâtir des maisons commodes, qui leur donneraient de l'orgueil, et reveilleraient l'envie des spectateurs, et qu'enfin celles qu'ils construisaient étaient pour leur nécessité, et non point pour faire une folle parade d'élégance.

« Ainsi, dit Asem, ils n'ont ni architectes, ni » peintres, ni sculpteurs; ils s'épargnent des arts inu- » tiles. Cependant je vous prie de me présenter sans » délai dans la société des hommes sages. Il n'y a rien » qui me plaise plus au monde qu'une conversation » agréable, rien que j'aime autant que la sagesse. »

« La sagesse, répondit le génie, combien elle est ri- » dicule! nous n'avons point ici de sagesse; car elle y » serait inutile. La vraie sagesse est la connaissance de » nos devoirs envers les autres, et des devoirs des autres » envers nous: or, à quoi cette connaissance servirait- » elle ici? Chaque individu fait ce qui lui convient à lui

» seul, et il laisse ses voisins en faire de même. Si par » ce mot sagesse tu entends une frivole curiosité, des » spéculations vagues, et ces sortes de plaisirs qui tirent » leur origine de la vanité ou de l'intérêt, nous sommes » trop bons pour les rechercher. »

« Tout cela peut être juste, dit Asem, mais j'observe » que le goût de la solitude paraît être général; chaque » famille est séparée des autres et renfermée en elle-» même. »

« Cela est vrai, répondit le génie, nous n'avons point » ici de société, ni nous ne pouvons en avoir. Toutes » les sociétés sont formées par la crainte ou par l'amitié. » Ici, le peuple est trop humain pour inspirer aucune » crainte; et comme chacun a le même mérite, nul ne » peut s'attirer une amitié particulière. »

« Fort bien, dit le misantrope; mais comme je dois » passer ma vie au milieu de ce peuple, si je n'y trouve » ni beaux arts, ni sagesse, ni amitié, je serai au moins » bien aise d'y rencontrer un compagnon qui me com-» munique ses pensées, et à qui je puisse faire part des » miennes. »

« Et pourquoi cela, répliqua le génie? La flatterie et » la curiosité sont des vices qu'on n'admet point en ces » lieux, et quant à l'instruction, nous n'en avons pas » besoin. »

« Au moins, reprit Asem, les habitans doivent être » heureux. Contens de ce qu'ils possèdent, ils ne se » tourmentent point par avarice pour amasser au-delà » de ce qu'il leur faut; ils ont le tems et le desir de secou-» rir ceux qui sont dans l'infortune. »

Dans le même instant, son oreille fut frappée par les cris et les lamentations d'un malheureux couché sur le côté du chemin, et qui déplorait sa misère. Asem vola vers lui, et le trouva plongé dans les cruelles angoisses de la faim.

« Que ceci me paraît étrange, s'écria le fis d'Adam ! » Comment des hommes, qui n'ont aucun vice, peuvent-» ils voir des malheureux sans les soulager ? »

« N'en sois point étonné, lui dit le mourant, il serait » de la plus grande injustice que des êtres qui n'ont ab-» solument que ce qu'il leur faut pour eux-mêmes, se » privassent du peu qu'ils ont, afin de me le donner. » Comment leur serait-il possible de s'en passer ? »

« Ils devraient se procurer au-delà de ce qui leur est » nécessaire, s'écria Asem. Oui, j'abandonne l'opinion » que j'avais il n'y a qu'un moment, et je vois que tout » est doute, perplexité et confusion... Ce n'est pas » même une vertu parmi ces hommes que de n'être point » ingrat, puisqu'on n'y reçoit jamais de bienfait. Mais » ils ont sans doute quelqu'autre bonne qualité : l'amour » de la patrie est sans doute dans leur cœur ? »

« Paix, Asem, dit son conducteur avec une conte-» nance mêlée de sévérité et de noblesse, raisonne plus » conséquemment. Le motif particulier qui nous fait » préférer notre intérêt à celui des étrangers, est le » même qui nous engage à chérir notre pays plus que » tout autre. Mais rien n'est plus éloigné du vice qu'une » bienveillance générale, comme tu vois qu'on la pra-» tique ici. »

« Quelle bienveillance, s'écria avec douleur le triste

» Asem, et dans quel étrange monde suis-je maintenant!
» La tempérance est la seule vertu qu'on y trouve. La
» grandeur d'âme, la libéralité, l'amitié, la sagesse,
» les conversations instructives, l'amour de la patrie
» sont des vertus inconnues. Il me semble à présent que
» se borner à ne pas connaître le vice, ce n'est point
» être vertueux. O bon génie! remène-moi dans ce
» monde que je méprisais. Un monde dont Alla a été le
» législateur vaut mieux que celui qu'a inventé Maho-
» met. Je puis à présent supporter l'ingratitude, la
» haine et le dédain. Je l'ai peut-être mérité. Quand
» j'accusais la sagesse de la Providence, je prouvais la
» faiblesse de mes vues. C'est pourquoi je vivrai désor-
» mais exempt de vice moi-même; mais j'aurai pitié de
» ceux que le vice séduira. »

A peine il eut prononcé ces mots, que le génie prenant un air satisfait, rassembla ses foudres autour de lui, et disparut comme un éclair. Asem, rempli d'étonnement et de terreur, cherchait encore son monde imaginaire; mais jetant les yeux sur ce qui l'entourait, il se trouva à la même place et dans la même situation où il était en commençant à s'abandonner à son désespoir. Son pied droit était levé pour se précipiter dans le lac, lorsque la Providence l'arrêta tout-à-coup, et le frappa par le tableau des vérités qu'elle imprima dans son âme. Il quitta alors le bord du grand lac avec tranquillité, renonça à l'horrible séjour qu'il habitait, et marcha vers Ségestan, lieu de sa naissance. Là, il s'appliqua au commerce, il profita de cette sagesse qu'il avait acquise dans sa solitude. Son travail et son économie lui procurèrent en peu d'années une assez grande opulence. Le nombre de ses do-

mestiques s'accrut. Ses amis revinrent de tous côtés, il les reçut avec bienveillance; et une jeunesse malheureuse fut suivie d'une vieillesse remplie d'aisance, de joie et de tranquillité.

TRADUIT PAR M. DE LARIVAL.

EPIGRAMME.

Criton, ce bavard qu'on renomme,
Ne dit jamais de mal d'autrui;
Et la raison, c'est que notre homme
Ne parle jamais que de lui.

Par M. CHARON.

SOUVENIR.

Douce retraite, asile heureux
Où l'Amour amenait Sylvie,
Saules, qui voilâtes nos jeux,
Vous rappelez à mon cœur amoureux
Les plus beaux momens de ma vie.
O Tems! cette flatteuse erreur
Echappera sans doute à ta poursuite;
Mais le souvenir du bonheur
Nous console-t-il de sa fuite?

Par M. A. GAUDE.

ÉPIGRAMME.

Qu'en son faux zèle une prude est amère !...
Damner le monde est un plaisir d'élus.
Mais le Sauveur, à la femme adultère,
Dit sans courroux : Allez, ne péchez plus.
Telle est du Ciel la sublime indulgence ;
Il plaint l'erreur, il pardonne l'offense,
Ne s'arme point et du fer et du feu.
La pécheresse eut sa grâce accordée ;
Mais supposez à la place de Dieu
Prude ou docteur, elle était lapidée.

ANECDOTE.

On disait à Quinault : Votre maîtresse est belle ;
Mais son esprit n'est pas ce qui séduit en elle :
Comment à cet égard vous peut-elle aveugler ?
Quel charme à l'écouter tout le jour vous arrête ?
Je ne l'écoute point, répondit le poëte ;
Mais je la regarde parler.

Le mot de l'Énigme, insérée page 330, *est* TÊTE A PERRUQUE.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

561887